

Mémoire de recherche

LES PROJETS D'URBANISME DES GRANDS ENSEMBLES METTENT
EN SCENE

LES FORMATIONS ARBOREES.

COMMENT IDENTIFIER ET MESURER L'APPROPRIATION
DE CES ARBRES PAR LES CITADINS ?



Tuteur Monsieur Marc-André PHILIPPE

Travail réalisé par
MARTIN Sylvie

MA 3 12 2005 PAR

MEMOIRE DE RECHERCHE

LES PROJETS D'URBANISME DES GRANDS ENSEMBLES METTENT EN SCENE LES FORMATIONS ARBOREES. COMMENT IDENTIFIER ET MESURER L'APPROPRIATION DE CES ARBRES PAR LES CITADINS ?

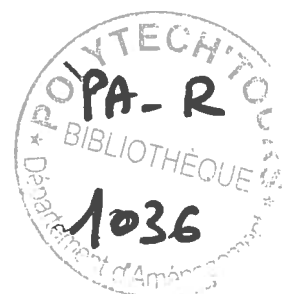
MARTIN Sylvie

étudiante en :

MASTER 2 Sciences de l'Homme et de la Société
Mention Villes et Territoires
Spécialité Territoires et Environnement
&
MAITRISE d'Aménagement

Maison des Sciences de l'Homme
« Villes et Territoires »
UMS 1835
BP 60449
33 allée Ferdinand de Lesseps
37204 Tours cedex 03
Tél : 02 47 36 66 00
<http://www.univ-tours.fr>

POLYTECH'TOURS -
Département Aménagement -
CESA
Université François Rabelais de Tours
35 allée Ferdinand de Lesseps
BP 30553
37205 Tours cedex 03
Tél : 02 47 36 14 52
<http://www.polytech'tours/univ-tours.fr>



Remerciements.....	5
Introduction.....	6
PREMIERE PARTIE : L'ARBRE AU SEIN DES GRANDS ENSEMBLES, UN SUJET DE RECHERCHE INNOVANT	9
I. L'arbre en ville : une problématique fondée sur l'existence d'une ambiguïté.....	10
1. Le thème de la recherche.....	10
2. La nature en ville : le problème général de cette recherche.....	10
3. L'arbre au sein des grands ensembles : le problème spécifique de cette recherche.....	10
II. Les grands ensembles mettent en scène la végétation arborée, non sans difficultés.....	12
1. L'arbre en ville au travers du temps.....	12
1.1. Un passé prospère pour l'arbre de la cité.....	14
1.2. Un tournant dans l'histoire de l'urbanisme, au détriment de l'arbre.....	14
1.3. L'arbre, un élément de consensus général.....	14
2. Les grands ensembles : mythe et réalité.....	15
2.1. Les grands ensembles : une définition non sans équivoque.....	15
2.2. Une nouvelle manière de penser l'urbanisme.....	16
2.3. Une conception urbanistique utopiste au détriment des arbres.....	17
3. Les nombreuses fonctions de l'arbre.....	18
3.1. L'arbre et ses multiples atouts.....	18
3.2. L'arbre chargé de bienfaits sociaux.....	18
3.3. L'arbre, élément du paysage urbain.....	19
4. L'arbre urbain, un être vivant victime de la cité ?.....	20
4.1. L'arbre urbain nécessite une prise en compte à long terme.....	20
4.2. Une richesse source de contraintes et de conflits.....	21
4.3. Un espace urbain dévitalisé par le zonage.....	21
III. L'appropriation de l'arbre urbain par les citoyens.....	23
1. La production sociale des espaces urbains par les concepteurs.....	23
1.1. L'urbanité, un projet de société.....	23
1.2. Difficulté relative à la prévision de l'urbanité qui ne se programme pas.....	24
2. La production sociale des espaces urbains par les citoyens.....	25
2.1. La pratique de l'espace.....	25
2.2. L'appropriation de l'espace.....	26
3. L'influence de l'arbre dans la production sociale des espaces urbains.....	28
3.1. L'arbre urbain est créateur de lieux.....	28
3.2. De l'arbre fonctionnel à l'arbre signe urbain.....	30
3.3. Les déterminants de la perception et de l'appropriation de l'arbre.....	31
Pour résumer.....	32
DEUXIEME PARTIE : UN CAS D'ETUDE ADEQUAT	33
I. Un cas d'étude unique : un site intéressant de par sa conception urbanistique fonctionnaliste.....	35
1. Le quartier de La Rabière érigé selon une volonté unique de faire du logement.....	35
1.1. Un quartier d'habitat dense aux formes connotées.....	36
1.2. Des espaces publics peu différenciés et sans qualification.....	37

2. Le devenir du quartier de La Rabière	39
2.1. Des espaces publics à redéfinir	39
2.2. Une continuité urbaine qu'il advient de conforter	39
2.3. Une population en voie de paupérisation	39
2.4. Des procédures successives destinés à améliorer l'environnement	40
II. La ZUP 2, un terrain d'observation privilégié	42
1. Un secteur plurifonctionnel	42
2. Des espaces extérieurs restructurés	44
3. Une répartition foncière plus cohérente	49
Pour résumer	50

TROISIEME PARTIE : UNE RECHERCHE S'APPUYANT SUR UN TRAVAIL DE TERRAIN D'ENVERGURE

I. Une étude menée selon des modes d'investigation complémentaires	52
1. L'observation des arbres afin de dresser un inventaire quantitatif et qualitatif du patrimoine arboré	53
2. L'entretien avec les gestionnaires des arbres afin d'avoir une approche « à dire d'experts »	55
3. L'observation des citoyens afin de constater les usages quotidiens des arbres et des espaces arborés	56
4. L'entretien avec les citoyens afin de considérer qualitativement la réalité vécue et perçue	58
II. Des résultats riches en informations	60
1. Selon le discours des gestionnaires, la gestion est soumise aux marques d'appropriation	60
1.1. Une politique de l'arbre en pleine émergence	60
1.2. Des plantations riches en diversité	61
1.3. Une gestion et un entretien non spécifique au quartier de La Rabière	61
2. Des observations révélatrices	63
2.1. La vie quotidienne marque l'espace et les éléments qui le composent : l'observation des arbres le notifie	63
2.2. L'observation des pratiques explique de nombreuses « traces »	72
3. Le discours des citoyens confirme et complète les observations	74
3.1. La fréquentation du site influe fortement sur la perception et l'appropriation des arbres	75
3.2. Une sensibilité aux arbres pas toujours spontanée	75
3.3. Des arbres partenaires de la vie des citoyens	77
3.4. Des arbres « objets » ou des arbres « êtres vivants » ?	80
Pour résumer	81
Conclusion	83
Bibliographie	85
Annexes	88

Remerciements

Je tiens à remercier toutes les personnes qui ont participé et qui m'ont aidée à la réalisation de ce travail de recherche.

Ainsi, je souhaite remercier :

Monsieur Aït Mohamed, responsable de la Mission Ville de Joué-lès-Tours, qui m'a fournie des documents relatifs au Projet de Quartier de La Rabière et à la gestion urbaine de proximité sur le secteur de la ZUP 2, et qui a répondu à mes nombreuses interrogations ;

Monsieur Leroux, responsable du service espaces publics et espaces verts, qui m'a consacré plusieurs rendez-vous. Il m'a aidé dans la réalisation de mon inventaire, m'a apportée de nombreux éléments de réflexion vis-à-vis des usages des espaces extérieurs du site étudié et a apporté son regard de professionnel, indispensable à la réalisation de ce travail ;

Les agents municipaux du service espaces verts qui m'ont permis d'appréhender leur travail quotidien sur le terrain et de constater les difficultés et les dysfonctionnements auxquels ils doivent pallier ;

Les citoyens ayant accepté de répondre à mon enquête ;

Et Monsieur Philippe, maître de conférence, ingénieur territorial, professeur au Centre d'Etudes Supérieures d'Aménagement de l'Ecole Polytechnique de l'Université de Tours et tuteur de ce travail de recherche.

Introduction

L'arbre est défini comme un « végétal dont la tige, unique et nue à la base, forme un tronc ligneux d'une hauteur dépassant plusieurs mètres et portant un ensemble complexe de branches supportant elles-mêmes rameaux et feuilles ». D'une façon générale, le terme arbre désigne tous les végétaux capables d'élever une frondaison au sommet d'une architecture non ramifiée à la base (définition de Michel Conan et Sylvie Brossard, citée par Stefulesco, 1993).

L'arbre peut être qualifié d'urbain en considérant que le végétal de la ville est d'une autre nature, il a une autre forme. Il est domestiqué, façonné, fabriqué. Même dans ses mouvements de liberté, c'est l'urbanité qui le rend différent de la nature, celle des campagnes (Rumelhart, 1989). Comme Jean de La Fontaine l'avait posé dans son étude sur « le Rat des villes et le Rat des champs » : s'ils sont de même espèce, ils sont de nature différente, et, dans leurs manières et leur comportement, leur habitat crée la différence.

Une ambivalence fondamentale semble marquer les rapports de l'arbre et de la ville : l'arbre produit de la civilisation urbaine et, par ailleurs, renvoie à une image non urbaine de l'espace. S'il est présence de la nature dans la ville, il s'agit d'une nature domestiquée par la civilisation urbaine, tel qu'il vient de l'être énoncé. Il serait donc négation d'une « vraie nature ».

Mais l'arbre, en tant qu'élément végétal dans l'univers minéral des villes, peut être perçu comme symbole de la nature sur lequel le citoyen cristalliserait une aspiration, plus ou moins consciente, à un mode de vie différent.

Considérant ceci, il apparaît légitime de s'interroger sur la façon dont sont perçus ces arbres « urbains » : la perception structure l'objet perçu, lui donne une signification et en fait un élément appropriable ; elle sélectionne certains éléments de la réalité et les hiérarchise en fonction d'un système de valeurs lui-même différent selon les individus et les groupes sociaux auxquels ils appartiennent ou aspirent à appartenir.

Ainsi notre travail de recherche s'est attaché à étudier l'appropriation de l'arbre par les citoyens au sein des grands ensembles.

L'ambition de la compréhension et de l'analyse de ce phénomène complexe d'appropriation a requis une démarche rigoureuse.

L'appréhension théorique de nombreuses notions s'est révélée indispensable, en un premier temps, afin de pouvoir engager, par la suite, une démarche de terrain pertinente et productrice de nouvelles connaissances.

Du Moyen Age à nos jours, l'arbre est peu à peu entré dans le paysage urbain dont il en est aujourd'hui une composante à part entière.

La recherche s'attachera à déterminer quelle perception en a le citoyen, celle-ci étant soumise à des circonstances et des critères spécifiques. Cette perception de l'arbre par le citoyen ne peut donc pas être étudiée sans référence aux arbres particuliers existant dans son environnement quotidien, aux rapports et pratiques qu'il établit avec eux et l'espace arboré et

aux représentations et significations qu'il y attache. La recherche doit donc s'inscrire dans un environnement déterminé.

Nous avons choisi de travailler sur les grands ensembles, érigés par l'urbanisme des années 1950 à 1970, au sein desquels les espaces libres ont été remplis par des plantations d'arbres de façon souvent sommaire.

La lecture de différents écrits, parmi une bibliographie pléthorique sur le sujet, a révélé la complexité qui gravite autour de la notion des grands ensembles (Kaës, 1963 ; Cherasse, 1982¹ ; Madec, 1995 ; Plouchart, 1999 ; Tomas, 2003...). Vu comme une solution nécessaire pour remédier à la pénurie de logements dès les années cinquante, un lourd discrédit pèse aujourd'hui sur les grands ensembles. Ils sont souvent édictés comme la cause du malaise social des banlieues, des violences urbaines, de ségrégation sociale... que l'éloignement, l'isolement, l'uniformité, les dimensions démesurées et le caractère impersonnel du cadre de vie ont généré.

Cependant réside une interrogation : quelle définition peut être donnée du « grand ensemble » ?

Les avis divergent selon les auteurs, il apparaît indispensable de définir explicitement les éléments caractéristiques des grands ensembles.

Mais avant tout, il advient de faire un rappel du contexte de l'émergence de cet urbanisme.

L'appréhension de la notion du grand ensemble apparaît dans un premier temps, primordiale. Elle peut sembler ici excessive mais elle est nécessaire afin de saisir les faits dans toute leur complexité, permettant ainsi de bien cadrer la recherche.

La définition de ce concept, la considération du contexte d'émergence de cette conception urbanistique et le constat de la situation actuelle permettront de bien rendre compte de la réalité et des difficultés inhérentes à ce mode d'urbanisme.

La méthode de recherche employée a été en partie théorique, relative à une bibliographie définie, mais principalement empirique dans la mesure où elle a reposé sur l'étude d'un cas concret, agrémentée d'observations et d'enquêtes de terrain.

Ce travail, dont le champ a été limité à un cas concret, propose une réflexion sur la végétation arborée des grands ensembles de logements sociaux en confrontant la réalité végétale et la perception qu'en ont les citoyens. Les représentations et les significations qui s'y attachent, étroitement liées aux comportements et aux qualités prêtées à cette végétation et aux espaces arborés, ont été étudiées.

Il s'agissait là de comprendre :

- ✓ les sens attribués aux arbres de la cité par ceux qui revendiquent leur présence (ou leur absence) dans le paysage urbain ;
- ✓ l'impact de l'arbre dans la vie urbaine et dans quelles conditions l'arbre des projets publics de paysage modifie ou non les rapports sociaux à l'espace public et les images des sites et territoires concernés.

¹ Texte remanié de la thèse de 3^e cycle en Géographie, Lyon 2, *Milieu de vie quotidien et perception de l'espace : contribution géographique à l'analyse de l'espace urbain d'une banlieue orientale de l'agglomération lyonnaise*, 1979, 336 p.

L'objet principal étant de traduire les rapports à la végétation arborée dans les grands ensembles, cet écrit pose une série de questions : quels ont été les choix faits en terme de végétation arborée lors de la conception des grands ensembles ? Comment les citoyens y construisent leurs relations aux espaces arborés ? Quelles sont leurs pratiques, leurs perceptions et leurs représentations de l'arbre et de l'espace arboré des grands ensembles ? L'image que se font les citoyens de l'espace arboré influence t-elle l'utilisation de l'espace ? Quelles sont les relations entre la gestion des arbres et les représentations qu'en ont les citoyens ?

C'est à travers l'ambition de fournir un cadre plus adapté à l'expression de la vie collective et aux pratiques des citoyens dans le contexte de la société contemporaine que cette réflexion semble nécessaire en amont de toute prétention d'intervention sur l'espace urbain. Il s'agit ainsi de répondre plus justement aux attentes des usagers de la cité et des résidents, non pas en nivelant, mais en respectant leur diversité et, ce faisant, en produisant de la différence en matière de qualité et de type d'aménagement, et par conséquent d'ambiance, de convivialité et d'image. La connaissance fine des pratiques quotidiennes, des représentations et des attentes des habitants devient alors importante (Toussaint, 2001).

PREMIERE PARTIE :
L'ARBRE AU SEIN DES GRANDS ENSEMBLES,
UN SUJET DE RECHERCHE INNOVANT

I. L'arbre en ville : une problématique fondée sur l'existence d'une ambiguïté

1. LE THEME DE LA RECHERCHE

L'arbre urbain est soumis à un phénomène complexe à déterminer : son appropriation par les citoyens. Nous limiterons notre recherche à l'exemple français.

2. LA NATURE EN VILLE : LE PROBLEME GENERAL DE CETTE RECHERCHE

La « nature » en ville constitue un réel problème. L'effervescence des villes, au sein desquelles les maîtres mots sont modernité et mobilité, ne semble pas se prêter à la satisfaction optimale du besoin de « retour aux sources » qu'exprime la société aujourd'hui. La ville dense et compacte est confrontée à une demande toujours accrue de « nature » de la part des habitants des villes, les citoyens. Ainsi, la nature dans la cité est l'objet d'un paradoxe croissant.

Mais il est également nécessaire de préciser qu'une ambiguïté réside dans la notion de nature. Dans ce travail, nous ne nous attacherons qu'à l'arbre qui fait référence à la « nature » en ville pour la majorité des citoyens « pour plus de 97% des Français interrogés par des enquêtes ces dernières années, l'arbre et surtout la forêt symbolisent l'image de la nature » (Arnould¹ cité par Mazoyer, 2003).

Le thème de la recherche est donc fondé sur le constat de l'ambiguïté existante entre la satisfaction des demandes des populations urbaines en terme de « nature » et les exigences de l'urbanisation.

La question générale

Les urbanistes tiennent-ils compte des attentes de la population en terme de « nature » lors de l'élaboration de leurs projets ? Ou celle-ci ne constitue qu'un élément de recours pour le remplissage des espaces vides ?

3. L'ARBRE AU SEIN DES GRANDS ENSEMBLES : LE PROBLEME SPECIFIQUE DE CETTE RECHERCHE

Les fonctionnalités urbaines ont pris le pas sur les considérations végétales, au détriment de l'arbre.

Face à ceci, de nombreuses villes ont développé un outil de communication fort : les sites Internet ; dans lesquels la politique de l'arbre s'est banalisée. De nombreuses villes y font l'état des lieux de leur patrimoine arboré et inculquent quelques conseils de gestion, tandis que d'autre, Nantes, Montpellier, Lyon ou encore Paris, ont concrétisé leurs actions en la matière par l'élaboration d'une Charte de l'arbre.

Ainsi, l'arbre urbain semble aujourd'hui bénéficier d'une reconsidération de la part des politiques. Cependant, il est l'objet de regards variés et la multiplicité des attentes et des demandes de la part des populations urbaines ne cessent pas de désorienter les décideurs.

En matière d'urbanisme, tout se passe, le plus souvent, comme si l'on avait à satisfaire des besoins clairement définis (tel besoin existe auquel on répond par tel type d'équipement). Dans

¹ ARNOULD Paul, « La forêt qui cache les forêts », dans *Historiens et géographes*, n°370, 2000, pp.263-273

une telle conception, l'implantation d'arbres répondrait aux « besoins » et « aspirations » du citadin d'être en contact avec la nature, de voir de la verdure et de « respirer ».

Mais ces notions de « besoin » et d'« aspiration » sont trop générales pour avoir une valeur opératoire. Par ailleurs si des besoins existent, ils ne sont pas ressentis, exprimés et satisfaits de la même façon dans les divers groupes sociaux. Enfin, cette notion de besoin, qui implique l'idée de nécessité, est en construction avec le fait que l'arbre est le plus souvent « un élément parmi d'autres », peu considéré, sans usage à proprement parler, moyen de remplissage des « espaces vides ». A l'exception des heures chaudes de l'été durant lesquelles on peut apprécier l'ombre qu'il projette, l'arbre reste, le plus souvent, inconsideré par le plus grand nombre. Le « besoin de verdure » éprouvé par les citadins n'entraîne donc pas nécessairement une perception des arbres et la fréquentation des espaces arborés ne semble pas répondre à ce seul « besoin ».

Les recherches sur le rôle social de la « nature » en ville ont été développées à partir des années soixante-dix mais peu étudient **l'arbre urbain** au sens strict (Haddad, 1996).

Les décideurs sont confrontés à des pratiques et des représentations fort contrastées, voire contradictoires (défense parfois irrationnelle, indifférence, hostilité, vandalisme...) de la part des différentes composantes de la population. Ce travail de recherche visera à les aider dans leurs choix.

Dans notre recherche, nous nous attacherons à la population des **grands ensembles de logements sociaux** dont la conception a été liée à la doctrine d'aménagement formulée par Le Corbusier dans la Charte d'Athènes (1957). Cette doctrine, qui a fait longtemps référence parmi les urbanistes et les constructeurs de logements sociaux en France, entendait créer des unités d'habitation « noyées dans la verdure ». Il n'en subsiste le plus souvent qu'une suite d'immeubles implantés sur des lieux vides, « comme des morceaux de sucre posés sur une table » (Toussaint, 2001), au sein desquels les rapports à la nature restent peu tangibles (Sablet, 1988).

Il est donc légitime de s'interroger sur la perception qu'a la population citadine des arbres urbains et sur la place qu'occupe cette végétation arborée dans la représentation qu'elle se fait des lieux qu'elle fréquente, investit et perçoit au quotidien.

La question spécifique

Les projets d'urbanisme des grands ensembles mettent en scène les formations arborées. Comment identifier et mesurer l'appropriation de ces arbres par les citadins ?

Traiter d'une telle problématique implique de préciser quelques éléments majeurs.

Il est à spécifier que l'on inclut dans la composition urbanistique, le bâti et les espaces qu'il introduit, constitués des éléments qui les qualifient et par conséquent, des arbres.

Un écart existe entre le projet urbanistique établi en fonction de critères donnés (espace, société, culture...) à un moment *t* et l'appropriation ou l'interprétation des espaces de vie par les citadins et des éléments qui les composent (les arbres). La composition urbanistique est pensée à un moment, par un groupe d'individus qui réfléchit selon les normes de l'époque, et persiste dans le temps long de la ville. Ce qui signifie que les temps et l'évolution de la composition urbanistique ne progresse pas forcément au même rythme que les changements des modes de pensées et de vie de la société. L'espace bâti se fige tandis que les formes végétales arborées sont dynamiques et évoluent, de même que la société.

II. Les grands ensembles mettent en scène la végétation arborée, non sans difficultés

1. L'ARBRE EN VILLE AU TRAVERS DU TEMPS

Le thème de l'arbre dans la ville ne doit pas s'affranchir de la notion de durée. Il témoigne du temps qui continue, qui passe et qui dépasse la journée et la vie humaine à laquelle se borne souvent la conscience. « Les arbres [...] demeurent toujours là, malgré les saisons, pour dire [...] qu'un projet autre que le sien existe au-delà de soi. » (Querrien et Lassave, 1997¹).

Un historique de la place de l'arbre dans la cité se révèle ici nécessaire afin de mesurer toute la dimension qu'a pu avoir l'arbre de la cité au travers du temps qui s'est écoulé depuis plusieurs siècles.

1.1. Un passé prospère pour l'arbre de la cité

L'arbre symbole du pouvoir

« L'olivier d'Athènes et les jardins de Babylone constituent certainement les premiers exemples connus où l'arbre, seul ou associé à un espace, correspond à une fonction symbolique : la représentation du pouvoir. [...] Mais beaucoup plus tard, ce mythe prend toute sa dimension lorsque, non loin de son château, Saint Louis rend la justice sous un chêne du bois de Vincennes. » (Bourgery et Mailliet, 1993).

A la Renaissance, les progrès de l'artillerie ont rendu obsolètes les remparts médiévaux. Un nouvel urbanisme défensif s'est alors développé, introduisant massivement l'arbre dans la cité « afin de montrer à l'ennemi que la ville est forte de réserves de bois et de protéger par les cimes des arbres contre les projectiles » (Bourgery et Mailliet, 1993).

L'arbre et la représentation sociale

Depuis la fin du 16^e siècle jusqu'au début du 20^e siècle, les projets d'embellissement urbain se sont développés. L'arbre devient alors agent d'embellissement avant d'être objet de rentabilité.

La France, bien imprégnée de l'esprit progressiste de la Renaissance et de ses découvertes esthétiques, les applique à l'urbanisme. La ville découvre des espaces végétaux monumentaux.

Les mails, allées ombragées par un double alignement d'arbres sous lesquels on joue au jeu de pale-mail, se sont très vite mués en promenade bourgeoise en dehors des heures de jeu.

Le cours fut implanté en France par Marie de Médicis en 1616 (Bourgery et Mailliet, 1993). Les cours sont des avenues réservées à la promenade attelée ou montée, ce qui les rend accessibles seulement à une élite. Seules les villes de province suffisamment importantes et éloignées de Paris pour fixer une population riche eurent des cours telles que Toulouse ou Aix-en-Provence (Dijoux, 1986).

Ainsi, les aménagements des promenades témoignent du désir d'affirmer les distinctions sociales (Bourgery et Mailliet, 1993).

¹ « Introduction », pp. 3-4, dans BERQUE Augustin et al., « Natures en villes », dans *Les Annales de la Recherche Urbaine*, n°74, éditions SPPU Ministère de l'équipement, des transports et du tourisme, Paris, 1997, 175 p.

Puis au 18^e siècle, le développement des promenades marque un changement intéressant des mœurs. Du mail réservé aux nobles on passe à une promenade publique où chacun (ouvriers des fabriques des faubourgs, employés...) peuvent venir se détendre.

Cette politique coûteuse de plantation, dite « d'embellissement » est pour partie le fruit du raisonnement des hygiénistes du 18^e siècle. Cependant, la découverte des effets de l'environnement sur le comportement humain n'est peut être pas l'unique raison de ces dépenses somptuaires en matière végétale, la lutte de prestige étant omniprésente (Dijoux, 1993).

Les deux grands types de plantations linéaires (mails et cours) n'interviennent pas, comme plus tard dans la ville haussmannienne, comme soulignement d'un espace bâti. Les arbres composent ici un édifice végétal, un espace propre à une activité, spécifiquement ludique et récréatif.

Un développement urbain sous l'effigie de l'arbre

Les programmes d'embellissement vont être conçus et mis en œuvre dans l'ensemble des grandes villes de France. Ils fixent le cadre de l'extension urbaine dans les projets d'urbanisme basés sur la promenade plantée. Ces plans d'embellissement sont entendus « comme concept moteur du développement, du désencombrement et de l'assainissement urbains » (Stefulesco, 1993).

Ainsi, les grands projets du 19^e siècle ont modernisé les anciennes allées du 18^e afin de créer de nouveaux réseaux d'avenues et de boulevards.

La politique menée par le Baron Haussmann, préfet de Paris de 1853 à 1870, a transformée d'une manière spectaculaire le milieu urbain à Paris certes, mais également en province de façon plus tardive. L'idéal haussmannien n'a pas disparu avec l'Empire, il s'est imposé aux générations suivantes (Dijoux, 1986).

La politique de plantation du Second Empire compose avec les préoccupations hygiénistes nées de l'urbanisation, l'insalubrité des grandes villes étant dénoncée par tous les groupes de penseurs, qu'ils soient passésistes ou progressistes (Dijoux, 1986).

Haussmann met en place un urbanisme raisonné en ouvrant dans Paris des « tranchées drainantes » plus que des perspectives esthétiques.

Les alignements d'arbres bordent, soulignent les voies magistrales. Tout effet de surprise est banni des rues par la plantation systématique d'arbres qui masquent l'éclectisme architectural des façades. L'arbre devient le principe unificateur, normalisateur de l'espace urbain et l'expression discrète et néanmoins omniprésente de l'Etat sur la bourgeoisie (Dijoux, 1986).

Les critères de sélection des arbres d'alignement exacerbent la systématisation en réduisant le choix à deux espèces : le platane et le marronnier. Car l'arbre doit avoir une croissance rapide, donner de l'ombre, avoir bel aspect et résister aux maladies et aux insectes (l'orme, sensible aux scolytes, doit être écartés).

Dans l'ouvrage d'Alphand de 1867, Les promenades de Paris « les plantations sont indispensables pour renouveler l'air vicié d'une grande cité en absorbant l'acide carbonique qu'elles décomposent en oxygène, elles procurent l'ombre si nécessaire au nombreux public qui circule sur les voies magistrales de Paris et enfin, elles contribuent grandement à la décoration de la cité » (cité par Dijoux, 1986). On voit bien ici comment l'hygiénisme et l'argument scientifique servent à justifier la politique de plantation.

1.2. Un tournant dans l'histoire de l'urbanisme, au détriment de l'arbre

Après la Seconde Guerre Mondiale, les villes ont dû faire face à un afflux de population. La priorité a donc été donnée à la reconstruction du patrimoine bâti des centres villes, mais aussi au développement des quartiers périphériques avec l'édification des *grands ensembles* (notion définie en page 15).

De la cité modèle inspirée de Tony Garnier et des théories de Le Corbusier il ne reste aujourd'hui qu'« une juxtaposition d'immeubles médiocres » (Dijoux, 1986).

Ces cités, fruit d'un siècle d'utopie progressiste, nient la détermination topographique. Elles s'installent sur un territoire vierge pour un homme nouveau. Elles s'érigent, toujours semblables, pour que l'homme puisse y « fonctionner ».

« Le soleil, la verdure, l'espace sont les trois premiers matériaux de la ville » (Le Corbusier, 1957).

L'augmentation des surfaces plantées et l'accroissement de la hauteur des immeubles ont permis d'ouvrir le territoire à l'air et à la lumière, assurant ainsi l'hygiène nécessaire à la cité. Les espaces libres l'emportent alors sur les surfaces construites.

En théorie, le « retour à la nature » y est permis en noyant les constructions dans un vaste océan de verdure de façon à ce que l'essentiel des activités humaines et des déplacements se déroulent dans une ambiance végétale isolée de la circulation et du stationnement mais également de tout ce qui peut référer à la ville et à ses nuisances. Les espaces libres deviennent les « espaces verts ». Ils désignent la façon dont on remplit les interstices de la construction et de la voirie en les plantant de façon souvent très sommaire.

C'est dans ces ensembles construits de 1950 à 1970 qu'a été inauguré le végétal « cache-misère » avec des produits horticoles (cotoneasters, pyracanthas, conifères panachés, érables et prunus à feuilles pourpres), des buissons là où on ne peut pas construire et où il faut un peu de vert, de petits alignements sur les parkings qui accompagnent la monotonie des façades sans la rompre, ailleurs, de vagues plaines de jeux et des agoras désertées (Dijoux, 1986).

C'est sur ces espaces que notre recherche va s'appuyer.

1.3. L'arbre, un élément de consensus général

Une dynamique sur l'arbre en ville est très largement lancée depuis le début des années quatre-vingt.

Les lois de 1982 relatives à la décentralisation, ont renforcé les pouvoirs des élus locaux. La réhabilitation des centres villes et la plantation d'arbres deviennent de bons vecteurs de communication (Bourgery et Mailliet, 1993).

De nombreuses démarches visant à donner toute sa place à l'arbre ont été entreprises et ont révélé, non seulement l'ampleur des programmes à réaliser, mais aussi les lacunes dans la connaissance fondamentale de l'arbre, de son fonctionnement à ses besoins (Bourgery et Mailliet, 1993).

C'est seulement depuis 1986 qu'à l'initiative du Service de la REcherche et du Traitement de l'Information pour l'Environnement (SRETIE), au ministère de l'environnement, se constituait un groupe de travail rassemblant les principaux spécialistes et s'initiait un certain nombre d'études fondamentales en sciences humaines et biologiques relative à l'arbre (Bourgery et Mailliet, 1993).

Ainsi se met progressivement en place une réelle politique de gestion de l'arbre urbain à long terme concrétisée, de plus en plus, par l'élaboration d'une Charte de l'arbre au sein des collectivités locales.

Cependant, l'arbre, symbole incontestable de nature (comme il l'a été mentionné en page 10), peut alors avoir un « rôle un tant soit peu paradoxal d'idéologie de substitution » au sein des « cités » d'immeubles, les grands ensembles, « pour soigner la société, malade de la mauvaise ville, mal bâtie, dénaturée » (Calenge¹, 1997).

2. LES GRANDS ENSEMBLES : MYTHE ET REALITE

2.1. Les grands ensembles : une définition non sans équivoque

Le terme « grand ensemble » est apparu dès 1935, dans un article de Maurice ROTIVAL dans la revue *L'architecture d'aujourd'hui* (cité par Merlin et Choay, 1988) comme un élément structurant de l'urbanisme moderne, en rupture avec la tradition urbaine, axé sur l'hygiène, l'espace et le soleil.

Les constructions d'immeubles neufs se sont élevées, dès les années cinquante, en rase campagne, à la périphérie et à l'intérieur des grandes villes. A l'époque, le caractère nouveau, « insolite, souvent gigantesque, toujours régulier et monotone de la plupart de ces réalisations apparaissait dans les formules qui désignaient : *villes nouvelles, grands ensembles, nouveaux ensembles* urbains, grands blocs, *cités* neuves... ». Le terme de « grands ensembles » était le plus fréquemment utilisé (Kaës, 1963).

En réalité, cette appellation ne signifie rien de précis, puisqu'elle s'applique aussi bien au quartier rénové (l'îlot de la Bièvre dans le 13^e arrondissement, par exemple), au quartier qui ont été adjoint à un tissu urbain préexistant, comme la « cité » de la Canardière à Strasbourg, ou à la construction de nombreux immeubles d'habitation en rase campagne, comme à Lacq-lès-Mourenx, en Aquitaine, ou à Farébersviller, en Lorraine.

Confrontés aux définitions différentes selon les auteurs, nous adopterons celle donnée par Pierre MERLIN et Françoise CHOAY dans l'ouvrage *Dictionnaire d'urbanisme et de l'aménagement* (1988).

Le terme de « grand ensemble s'est répandu pour désigner des groupes de grandes dimensions d'immeubles locatifs, implantés dans des zones d'aménagement à périmètre d'expansion urbaine spécialement délimités. Ces immeubles ont toujours un minimum de quatre niveaux au-dessus du rez-de-chaussée et jusqu'à plusieurs dizaines. Ils peuvent être constitués de blocs continus très allongés, selon le principe du « chemin de grue » (immeubles rideaux ou barres) ou de tours, mais sont généralement disposés de façon orthogonale (en équerre ou en quinconce) de façon à ménager entre eux des prospects suffisants. Ils peuvent accueillir une population globale de mille à plusieurs milliers d'habitants. Les espaces intermédiaires sont aménagés en aires de stationnement, en espaces verts ou en terrain de sport ».

Les premiers grands ensembles des années cinquante ont été réalisés en dehors de toute doctrine officielle, de tout cadre réglementaire, dans un « vide conceptuel et juridique » (Merlin et Choay, 1988).

C'est seulement à partir de 1958 que furent institutionnalisées, dans le cadre de la procédure des Zones à Urbaniser en Priorité (ZUP), les opérations groupées d'immeubles de logements sociaux sur site vierge dont le nombre de logements dépassait 500 puis 1 000 logements (en

¹ « De la nature de la ville », pp. 12-19, dans BERQUE Augustin et al., « Natures en villes », dans *Les Annales de la Recherche Urbaine*, n°74, éditions SPPU Ministère de l'équipement, des transports et du tourisme, Paris, 1997, 175 p.

1960). Le succès fut d'ailleurs rapidement tel que, sous le terme de grand ensemble, on assimila aux ZUP à la fois les cités et autres unités de voisinage de plus de mille logements construites avant 1958 et les ZAC d'après la Loi d'Orientation Foncière (LOF) du 31 décembre 1967, du moins celles qui continuaient à être implantées en périphérie urbaine et qui comprenaient une portion majoritaire de logements sociaux en immeuble collectif.

Quelle que soit l'envergure et la localisation de la construction, la notion de grand ensemble considère implicitement :

1. Un groupe de grande dimension d'immeubles locatifs de plusieurs étages.
2. Un habitat collectif qui, lors de sa construction, a permis de répondre à une situation économique, technique et démographique nouvelle.
3. Un nombre important de logements, une masse d'habitation variable (accueillant au minimum 1 000 habitants) et organisée en un ensemble, en un groupe architectural et urbanistique.

Il apparaît ainsi que la notion de grand ensemble comporte des aspects objectifs (réponse à une situation nouvelle, organisation d'un ensemble d'habitation, déterminisme multiple du milieu nouveau) et des aspects normatifs (parti architectural et urbanistique, sensé être un idéal de l'équilibre collectif, familial et individuel). Ces deux aspects sont étroitement entremêlés dans la réalité.

2.2. Une nouvelle manière de penser l'urbanisme

Au lendemain de la Seconde Guerre Mondiale, la France effarée découvrait la crise du logement. Soutenue par un Etat fort et des fonctionnaires entreprenants, alimentée par les dollars du plan Marshall et les crédits de la Caisse d'épargne, une véritable industrie du logement s'organisa pour produire, entre 1950 et 1975, près de trois millions de logements sociaux. Une armée de bulldozers et des millions de tonnes de béton transformèrent de fond en comble le *paysage urbain* (notion définie en page 19).

Inspirés de l'architecture rationaliste, les immeubles-barres triomphèrent, indéfiniment répétés dans des assemblages perpendiculaires lassants, favorisant les techniques de construction avec chemin de grue.

Ainsi, les besoins, le type de construction et d'aménagement et les localisations ont été définis par « des spécialistes » de l'espace, plus soucieux d'économie, d'hygiène et d'organisation « fonctionnelle », que de la vie des citoyens et de l'urbanité des lieux.

Mais dès les années soixante dix est apparue une certaine forme de rejet. Les bataillons d'ouvriers qualifiés, d'employés, de techniciens et de cadres désertèrent en masse ces Habitat à Loyer Modéré (HLM) pour l'habitat pavillonnaire ou la résidence en accession à la propriété. Le nombre des propriétaires égalait puis dépassait celui des locataires. Un immense malentendu éclatait enfin au grand jour. Personne n'avait voulu ces grands ensembles sans histoire, « ce béton sans âme, cet espace urbain si contraire dans sa forme même à celui de la ville, puisqu'au lieu d'apparaître, vu d'avion par exemple, comme un plein creusé de trous – les rues, les avenues –, il apparaît comme un vide hérissé de pleins – les barres, les tours » (Madec, 1995).

Cette conception urbanistique de logements sociaux, liée à la doctrine d'aménagement formulée par Charles-Edouard Jeanneret, dit Le Corbusier, dans la Charte d'Athènes (1957), se voulait noyée dans la verdure. Souci de fonctionnalisme et d'hygiénisme, **cette situation ne suffisait pas à fonder le rapport du citoyen à la « nature »** (Donadieu, 2002 ; Pitte, 2003).

La lecture de ce qui précèdent suscite des interrogations.

Lors de la conception urbanistique, ces espaces urbains, notamment les vides résultant du bâti (les espaces libres) n'ont-ils pas fait l'objet d'une réflexion en terme d'usage par les citadins ? Ces nouveaux espaces introduits n'ont-ils pas été le fruit d'une intension d'urbanité ?

Ainsi, notre première hypothèse prend forme.

2.3. Une conception urbanistique utopiste au détriment des arbres

La production en masse de logements sociaux sous la forme de grands ensembles n'est pas indépendante d'une certaine idéologie de l'urbanisme qui a prévalu pendant les années soixante. Ainsi, le grand ensemble, fruit d'un siècle d'utopie progressiste rationaliste, d'une idéologie du progrès, constitue un modèle spatial, support d'un modèle de société (Merlin et Choay, 1988).

Conçue pour satisfaire les besoins types de l'homme universel, la « machine à habiter », la « ville idéale » de Le Corbusier est découpée en quatre zones indépendantes dont les fonctions étaient : habiter, circuler, travailler, se récréer. Cette conception universalisante unifie arbitrairement toutes les cultures, nie l'histoire et échappe à la géographie.

Le dénie de l'urbanité ?

Cette conception urbanistique de logements sociaux a été régit par le souci du fonctionnalisme et de l'hygiénisme.

La préconisation de l'ordre dans les volumes a conduit à la normalisation « les hommes étant tous faits sur le même moule [...] il faut étudier la cellule parfaitement humaine ». Ses recommandations, où se devine un style plus ou moins autoritaire, font de l'hygiène physique une sorte de morale « la détermination des zones d'habitation doit être dictée par des raisons d'hygiène » (Le Corbusier, 1957).

« Le soleil, la verdure, l'espace sont les trois premiers matériaux de la ville ». Ainsi, l'augmentation de la hauteur des immeubles a permis de laisser de la place pour de vastes espaces libres garant de la libre circulation de l'air et de la pénétration de la lumière, conditions nécessaires de l'hygiène. Ces vides résultant du bâti ont été plantés, faisant disparaître la rue, devenant des dits « espaces verts », les « poumons verts » des cités, « lieu de la récréation du corps et de l'esprit » (Le Corbusier, 1957).

C'est l'apparition de tout un réseau d'espaces désaffectés, artificiels et sans statut, qui ne peuvent en aucun cas devenir des « lieux » (notion définie en page 25) comme le furent *les mails ou même les boulevards du début du siècle* (évoqués en page 13) et au sein desquels a été employé le végétal utile et fonctionnel : le végétal « cache-misère ».

Ce tissu lisible seulement pour les automobilistes a t'il été planté d'arbres afin d'être rendu plus « urbain », ou bien est-ce par manque d'imagination, « par tyrannie du plan masse sur lequel un alignement ne fait que contribuer à l'installation d'une trame en s'y surimposant » (Dijoux, 1986).

Notre première hypothèse évoquée précédemment se consolide. La végétation arborée aurait ainsi été utilisée pour combler les vides. Le projet d'urbanisme d'un grand ensemble met en scène une végétation arborée qui ne constitue qu'un élément de remplissage des espaces vides, résiduels, sans se soucier des conditions d'usage des nouveaux espaces introduits.

3. LES NOMBREUSES FONCTIONS DE L'ARBRE

Du Moyen Âge à nos jours, l'arbre est entré dans le paysage urbain (comme nous l'avons vu au II. 1. en page 12). Sa fonction et sa signification ont évolué au cours du temps.

Tout d'abord symbole du pouvoir, l'arbre urbain a été employé à des fins utilitaristes telles que la production de bois de chauffage ou de constructions, la production de fruits pour l'alimentation ou bien encore la protection militaire.

Puis l'arbre de la cité devint un élément fort de la représentation sociale (maires et cours). Peu à peu, considéré comme un élément décoratif, la préoccupation de la production de bois a été sacrifiée pour laisser place à des plantations d'ornement (Bourgery et Mailliet, 1993).

Aujourd'hui, les arbres des villes se voient attribués de nombreuses fonctions dont les dimensions sont bien plus vastes que la décoration et l'esthétisme.

Sans sous-estimer les nombreuses fonctions (physiques, écologiques et économiques) de l'arbre, que nous n'évoquerons que succinctement ici, nous appuierons plus particulièrement nos propos sur les rôles que peut avoir l'arbre en relation avec notre sujet d'étude. Il s'agit de son rôle social mais principalement de ses fonctions de structuration de l'espace en tant qu'élément du *paysage urbain*.

3.1. L'arbres et ses multiples atouts

Des atouts physiques que la végétation en général et, l'arbre en particulier, assurent en agissant sur le climat urbain, en améliorant la qualité de l'air des villes et en contribuant à la réduction des bruits et à l'atténuation de l'érosion.

L'arbre est un facteur écologique puisqu'il absorbe le gaz carbonique et participe ainsi à la réduction de l'effet de serre causé par l'accumulation de ce gaz.

Des atouts écologiques car le peuplement arboré des villes contribue à l'amélioration de l'écosystème urbain. Mais ceci ne se limite pas à l'impact sur l'homme et aux caractéristiques physiques du milieu. L'arbre urbain est le siège d'une activité intense de l'avifaune. Il est un élément de continuité biologique puisqu'il constitue un maillon essentiel pour l'introduction et le maintien de « morceaux de nature dans la ville » (oiseaux, petits mammifères) (Bourgery et Mailliet, 1993).

Des atouts économiques si l'on considère les contributions monétaires mesurables de l'arbre en ville qui proviennent d'une part de la valeur ajoutée dont bénéficient des terrains et maisons situées dans un environnement boisé, et d'autre part, de l'image positive de la commune, élément fort de « marketing ».

3.2. L'arbre chargé de bienfaits sociaux

Au-delà de sa valeur ornementale, l'arbre présente bien d'autres avantages pour les habitants des villes. Il constitue un extraordinaire réservoir de bienfaits pour les citoyens, largement divulgué par les écrits (Bourgery et Mailliet, 1993 ; Stefulesco, 1993 ; Larue 1996 ; Haddad, 1996 ; etc.).

Les actions sur le psychisme

Associé au repos, à la poésie ou encore à la médecine, l'arbre est une invitation à l'épanouissement des sens.

Des études éthologiques assez anciennes ont montré l'influence des couleurs sur le comportement des êtres humains. Ainsi le vert est reconnu pour ses vertus apaisantes (Haddad, 1996). Tandis que les bienfaits de la relaxation et de la promenade sur la santé et le psychisme ne sont plus à prouver.

Facteur d'équilibre et d'harmonie, l'arbre diminuerait le stress associé à la vie trépidante des villes (Grand Lyon, 2000).

Les aspects éducatifs

Pour les enfants, l'arbre est attractif (jeux d'ombre et de lumière, cache-cache, escalade, construction d'abris surélevés...).

De plus, l'arbre et les oiseaux qu'il abrite peuvent constituer la seule trace tangible de nature pour certains citoyens, un des rares témoins urbains du cycle des saisons et être ainsi le terrain idéal de la découverte du monde végétal. La sensibilisation au respect de la nature et de l'environnement est sans doute une bonne prévention contre le vandalisme.

3.3. L'arbre, élément du paysage urbain

L'arbre est un élément essentiel du *paysage urbain*, il le structure.

Cependant, peut-on réellement parler de *paysage urbain* ?

Face à cette interrogation, il advient de préciser la notion de « paysage urbain » qui se révèle polysémique selon les auteurs (Rimbert, 1973 ; Rumelhart, 1989 ; Corajoud, 1998 ...).

Si l'on veut bien retenir pour le concept de paysage, parmi tant d'autres plus savantes et toutes imparfaites, la définition poétique qu'en donne un paysagiste contemporain Michel Corajoud¹ cité par Rumelhart (1989) « le paysage est l'endroit où le ciel et la terre se touchent, supposant l'existence d'un horizon, il n'existe pas à proprement parler de paysage urbain, Paris depuis la tour Eiffel n'est qu'une ville dans un paysage ».

Selon cette définition, il n'y aurait pas de paysage urbain à proprement parler mais plutôt des villes dans des paysages.

Mais nous adopterons le concept de paysage **urbain** en tant que cadre de la vie quotidienne des citoyens. Et nous nous en tiendront au résultat de la réflexion du groupe de travail « Paysage urbain », réuni de 1986 à 1988 sous la présidence de Jean-Claude Jaeger, composé de différents spécialistes : la notion de « paysage urbain » ne nécessite pas d'être précisée. Tout environnement urbanisé est un « paysage urbain », sans distinction de l'« espace » et du « paysage » (Loiseau, 1993).

En ville, les arbres opposent à la rigidité minérale des bâtiments une forme souple et vivante. Au risque de lui enlever un peu de poésie, on peut dire que l'arbre urbain est, aujourd'hui, devenu un « équipement » à part entière et, de ce fait, l'objet d'attentions plus particulières (Holodyski, 1989).

Les arbres interviennent comme l'un des éléments marquants de la construction architecturale et urbanistique. Ils apportent le volume et la verticalité complémentaire à l'horizontalité des voies. Ils affirment les perspectives et donnent corps à l'espace.

A l'évidence, l'arbre introduit en ville, plus que d'autres formes végétales, la vraie dimension du paysage, celle du ciel, en créant la « liaison terre-ciel ». Plutôt que de « paysage » urbain (bocager, forestier...), nous pourrions parler d'**ambiance** urbaine.

Le concept d'ambiance renvoie à la synthèse des perceptions qu'a un observateur d'un lieu dans lequel il se trouve (Loiseau, 1993). Sans épithète ajoutée, le terme d'ambiance est neutre. Tout espace, cheminement... possède une ambiance ou une succession d'ambiances qui peut apparaître comme harmonieuse ou disharmonieuse, agréable, sereine, agressive, effrayante. Cette

¹ CORAJOUD Michel, *Mort du paysage ? Philosophie et esthétique du paysage*, Actes du colloque de Lyon, sous la direction de Dagognet F., 1982

ambiance s'exprime certes à travers notre subjectivité du moment mais est aussi créée par les relations établies entre les différentes composantes du paysage.

Par des jeux de lumière, le bruit du vent dans les feuilles, les odeurs qui s'en dégagent, les arbres participent à la création d'une ambiance particulière en s'adressant à nos sens.

En introduisant richesse et variété dans le décor urbain du fait de ses différents coloris, formes..., l'arbre participe à la mise en scène du paysage de nos cités. Il ponctue aussi le temps par ses différents visages au fil des saisons et rythme les années qui passent (aspect développé en page 30).

Cependant, du fait de son rythme de croissance relativement lent, il apparaît immuable et l'on perçoit difficilement son évolution dans le temps. La pousse des racines, changement peu notoire par rapport à la chute des feuilles, reste, de loin, le plus spectaculaire (Lassus, 1994¹).

Nous avons tenté de retracer comment, peu à peu, du Moyen Age à nos jours, l'arbre est entré dans le paysage urbain, comment son omniprésence a modifié sa signification et sa fonction aujourd'hui chargée de dimensions multiples. L'arbre urbain, initialement utile et fonctionnel, est aujourd'hui considéré dans sa temporalité et donc en tant que *signe urbain* (notion développée en page 30).

Mais l'arbre peut-il être explicitement assimilé à l'espace qu'il occupe ?
Cet aspect mérite que l'on y réfléchisse plus assidûment.

Ceci constituera une nouvelle hypothèse : dans les grands ensembles, les citoyens s'approprient les arbres des espaces publics de proximité, au même titre qu'ils s'approprient ces lieux.

Doté de grandes qualités urbanistiques, esthétiques, écologiques, sociales et culturelles, l'arbre reste, avant tout, un être vivant à part entière qu'il convient de respecter et qui nécessite des savoir-faire non négligeables.

4. L'ARBRE URBAIN, UN ETRE VIVANT VICTIME DE LA CITE ?

4.1. L'arbre urbain nécessite une prise en compte à long terme

Il est un véritable élément du patrimoine urbain et la population arborée est un héritage laissé aux générations futures.

Mais il est à noter que le milieu urbain est assez hostile aux végétaux. La ville n'est pas spontanément féconde. Nos actions pour obtenir un arbre en ville relèvent donc du « désir » puisqu'elles ont pour effet de le susciter et pour nécessité de l'accompagner, ensuite, dans sa croissance. Planter des arbres en ville constitue donc une décision, un projet qui doit s'inquiéter des exigences propres à chaque arbre choisi et qui requière une attention particulière pour le suivi et l'entretien des plantations. « La plantation est un « art » de la préparation, de l'attention et du soin, un art des interrelations..., un art enfin qui gère du temps » (Bourgery et Mailliet, 1993).

¹ « Echelles, différences et hétérogénéité », pp. 136-140, dans GUILLERME André et al., « Les saisons dans la ville », colloque de la Villette, [3-5] novembre 1993, dans *Les Annales de la Recherche Urbaine*, n°61, éditions SPPU Ministère de l'équipement, des transports et du tourisme, Paris, 1994, 151 p.

La continuelle évolution du patrimoine arborescent des villes implique des problèmes et des difficultés spécifiques selon l'âge du végétal :

- ✓ De jeunes arbres viennent d'être plantés ;
- ✓ Des arbres adultes vivent leur vie avec plus ou moins de bonheur ;
- ✓ Des arbres très âgés doivent disparaître.

Dans un souci de pérennité, la gestion du patrimoine arboré doit donc faire l'objet de procédures de planification dans le temps et dans l'espace pour la plantation, l'entretien ou le renouvellement. Une telle gestion relève véritablement d'un projet de ville sur le long terme.

L'aspect vivant du végétal est primordial à prendre en compte, impliquant ainsi une autre temporalité.

4.2. Une richesse source de contraintes et de conflits

L'arbre est, pour les urbanistes, un outil professionnel d'un grand intérêt mais dont les contraintes sont cependant non négligeables (encombrement, déformation des sols, ombre portée, productions gênantes, coût, gestion...). La conciliation du développement urbain avec les arbres fait l'objet de nombreuses polémiques et peut, parfois, apparaître fort difficile.

Tandis que pour une grande majorité des concitoyens, l'arbre de la cité constitue une présence végétale recherchée. Il est le symbole familier du monde végétal, « formidable trait d'union avec l'univers du béton » (Holodynski, 1989).

Reconnu d'intérêt général, l'arbre est « un intouchable » (Bourgerie et Mailliet, 1993), on le respecte mais on lui fait aussi subir des misères. En dépit d'un large consensus en sa faveur, l'arbre est victime de la convoitise des promoteurs mais aussi de l'inconscience des automobilistes et des riverains.

Ainsi, la situation de l'arbre en ville est paradoxale et oscille entre des volontés divergentes de protection et de destruction.

Vis-à-vis du citoyen, principal destinataire et utilisateur du patrimoine arboré, individu concerné par ce travail de recherche, il advient d'informer, de sensibiliser et de médiatiser les actions relatives à l'arbre de la cité qu'il se doit de respecter.

4.3. Un espace urbain dévitalisé par le zonage

Nous traiterons, dans cette recherche, des arbres au sein de *l'espace public urbain*.

L'espace public urbain, appelé encore espace collectif urbain ou espace commun extérieur, est un lieu accessible à tous. C'est un espace ouvert, un lieu du dehors. Ce n'est pas un espace architecturé, il est un vide résultant du bâti. On parle donc d'espace formel : espace en creux, défini par les bâtiments qui le bordent.

Dans ce travail nous adopterons la notion de « public » en tant que ce qui se passe en dehors de la domesticité. L'espace public renvoie à ce qui s'établit entre les citoyens quand ils sortent de leur domaine, de leur maison. « L'espace public est ce qui relie tous ces domaines » (Toussaint, 2001).

Nous faisons bien ici la distinction entre le « domaine public » et l'« espace public » qui peut être sous la responsabilité de la collectivité publique ou de droit privé.

L'espace public considéré est donc l'espace *du* public puisque, pour ce concept nous nous affranchissons, pour le moment, de son aspect juridique, seul nous intéresse le statut d'espace commun.

Il se doit d'être polyfonctionnel : il ne peut être réservé à un seul usage, il faut qu'il permette des pratiques croisées (Courajoud, 1998). Assurant la mixité des usages, l'espace *du* public

pourvoit ainsi la mixité sociale (mélange des genres, des âges, des groupes sociaux et des groupes ethniques) (Toussaint, 2001).

Il est un espace de vie et de socialisation où se déroulent les activités propres à la vie collective d'une ville. Ainsi, c'est un espace de valorisation attaché à la notion de « qualité de vie » et c'est en ce lieu que l'urbanité se fait propre. « Cet art de faire société ensemble, issu de la ville » est alors influencé, favorisé par la pratique paysagiste de production de l'espace collectif (Donadieu, 2002) dont l'arbre peut être un élément fort.

Une ambiguïté juridique

Une ambiguïté juridique réside sur les espaces *du* public, espaces libres des grands ensembles.

L'espace urbain a été dévitalisé par le zonage. Simple, claire et « propre », donc séduisante, l'idée de zonage a remarquablement servi de justification à une organisation « limpide » de l'espace urbain (Sablet, 1988). Elle est fondée sur le principe de la division de l'espace selon les quatre fonctions (habiter, circuler, travailler, se récréer) citées précédemment.

Les lieux sont morcelés. A la fois pour la conception, la réalisation, la gestion et l'entretien, chacun de ces lieux est sous la direction de gens et de services spécialisés, c'est « un imbroglio ingérable qui fait que les problèmes des grands ensembles ne sont pas prêts d'être résolus » (Sablet, 1988).

Cette spécialisation des services n'est pas sans conséquences sur les formes, les ambiances et les techniques qui caractérisent chacun de ces espaces, réduisant la présence arborée à quelques spécimens chétifs (Dijoux, 1986). Car la réussite des plantations, au-delà de leur conception et de leur mise en œuvre, dépend de leur entretien. Cette phase qui donne sa maturité au projet a souvent été négligée. Quelques grands ensembles ont bénéficié de circonstances favorables tel qu'à Massy où l'équipe constituée de l'architecte et du paysagiste a fonctionné dès l'origine pour le tracé du plan directeur puis pour l'ensemble des phases successives. Et l'entretien a pu y être suivi par les maîtres d'œuvre pendant les quatre premières années les plus importantes pour le démarrage de la végétation (Stefulesco, 1993).

Ainsi, l'atomisation des compétences et des territoires administratifs est non sans contraintes et dommages pour le développement et le maintien d'un cadre de vie agréable.

Le classement des espaces qui découle de ce découpage donne fréquemment des situations complexes juridiquement. Celles-ci se répercutent sur la forme, la conception et les usages obligés de beaucoup d'espaces, pouvant occasionner une séparation territoriale marquée, l'impossibilité d'assurer l'aménagement de lieux ayant une unité ou bien des réticences pouvant aller jusqu'au blocage.

A titre d'exemple, de nombreux conflits naissent de ce que l'arbre de droite est bien entretenu, celui de gauche non, ou du fait que l'espace public du logement étant à la voirie, il sera difficile d'y installer des jeux. Ceux-là se retrouveront trop loin, car avant toute étude d'aménagement, quelques classificateurs institutionnels auront décidé de la situation trop éloignée des espaces verts. Enfin, ce qui sera permis à la plantation de droite qui se trouve de la compétence d'un service, ne le sera pas à la plantation de gauche qui « appartient » à un autre service (Sablet, 1988).

La rétrocession des sols à la municipalité pour le traitement de ces espaces collectifs urbains constitue une réponse nécessaire afin d'assurer une unité et une cohérence dans l'aménagement de ces espaces et permettre une gestion adaptée du patrimoine arboré.

Les utilisateurs futurs n'ayant pas partie prenante dans les choix des essences et de la disposition des plantations, il advient de connaître aux mieux les besoins dans un souci de pérennité des aménagements (adéquation entre équipement et usages) et d'appropriation des espaces.

III. L'appropriation de l'arbre urbain par les citoyens

Le paysage désigne un espace perçu par les populations, dont le caractère résulte de l'action de facteurs naturels et humains. Le paysage évolue dans le temps, il est chargé d'une histoire (Loiseau, 1993), sous l'effet des forces naturelles et de l'action humaine. « Pas de paysage sans évocation du temps et pas de souvenir sans ancrage spatial » (Paquot, 1999). Le paysage urbain se révélerait être l'espace-temps de notre existence.

Un paysage forme un tout dont les éléments naturels (relief, végétation, sol...) et sociaux (pratiques culturelles, architecturales, urbaines) sont considérés simultanément. Tous ces éléments, ces objets visibles, vont engendrer des images perçues de façons très diverses. C'est là que réside toute la richesse du paysage, mais aussi sa complexité. Le paysage urbain peut donc être décomposé selon deux aspects :

- ✓ Un paysage visible (caractéristiques physiques) ;
- ✓ Un paysage vécu par les citoyens (usages et représentations qui en sont faites).

Le paysage perçu par les citoyens est fonction de l'appropriation qui en est faite. Cet aspect sera primordial pour l'explication et la démonstration des phénomènes d'appropriation de l'arbre, élément constitutif du paysage urbain.

1. LA PRODUCTION SOCIALE DES ESPACES URBAINS PAR LES CONCEPTEURS

1.1. L'urbanité, un projet de société

Aujourd'hui, l'urbanité « est devenu un projet de société et une intention politique ». Ceci se justifie par des faits de société bien contemporains : le crime, la délinquance, la drogue, l'exclusion sociale, l'intolérance religieuse, le racisme.... Il s'agit donc de créer « les conditions de l'habitabilité du territoire, c'est-à-dire de l'appropriation de l'espace par ses habitants et ses visiteurs de cultures différentes impliquant des rites de propriétés différentes » (Donadieu, 2002).

Ceci pourra être permis par de meilleures actions sur les formes et les fonctions de l'espace collectif urbain pour mieux vivre la ville, ceci étant révélé par la dimension de la citation de l'ethnologue Marc AUGÉ : « la ville existe par l'imaginaire qu'elle suscite et qui y fait retour, qu'elle alimente et dont elle se nourrit, auquel elle donne naissance et qui la fait renaître à chaque instant » (cité par Donadieu, 2002).

La conception et l'aménagement des espaces collectifs deviennent un thème essentiel, plus concret et plus proche de la vie quotidienne des citoyens, le terrain majeur des actions d'amélioration du cadre de vie (Sablet, 1988), révélant toute la dimension du véritable *aménagement*. Ce terme qui exprime une notion qualitative « relève de la compétence du concepteur qui utilise toutes les ressources de la créativité et de l'imagination pour *mettre en scène la vie de l'espace collectif* » a souvent été substitué par l'*équipement* ou l'*assainissement*, notion quantitative qui « consiste à poser quelques objets sans souci des relations qu'ils pourraient générer » (Sablet, 1988).

L'espace peut contraindre des usages, il peut faciliter des pratiques mais il ne peut ni empêcher, ni produire les faits sociaux. L'aménagement peut contribuer à renforcer ou au contraire à affaiblir les effets de coupure ou d'antagonisme qui se lisent dans l'espace urbain.

La production de l'espace urbain doit donc être élaborée non seulement pour créer des fonctionnalités (circuler, se reposer..) mais aussi pour animer et identifier l'espace. Cette production doit chercher à créer des conditions d'appropriation sociale (évoquées postérieurement au III. 2. en page 25) pour qu'aux non-lieux anonymes (au sens donné par Marc

AUGE), où se côtoient indifférents des usagers, se substituent des lieux singuliers, repères attractifs du territoire. « Elle cherche à créer de la transparence et de la perméabilité là où les pas ou les regards sont arrêtés. Elle installe le confort là où il était mesuré ou inexistant, par exemple en plaçant des bancs ou des éclairages, elle façonne des ambiances sombres ou lumineuses et accompagne le piéton » (Donadieu, 2002).

Cependant, les recherches relatives à l'espace urbain, aux conditions et aux formes de l'urbanité restent aujourd'hui peu explorées dans toutes leurs dimensions et auprès de tous les citoyens, acteurs responsables ou citoyens ordinaires (Clavel, 2002).

L'urbanité demeure un projet de société complexe à mettre en scène et auquel les producteurs d'espaces sont confrontés.

Dans notre propre travail, notre recherche s'attache aux espaces collectifs au sein des grands ensembles et qui, revenant aux interrogations formulées antérieurement (à la page 17) n'auraient pas fait l'objet d'une intensification d'urbanité de la part des concepteurs.

Les grands ensembles représentent une autre forme de vie urbaine que celle qui est suggérée par la cité, au sens originel du terme : lieu de vie civique, centre des activités culturelles, siège de la vie commerciale. « Ce déphasage tient notamment à sa fonction urbaine qui est réduite au résidentiel ; les grands ensembles avaient en effet moins comme objectif de faire la ville, de la citoyenneté, que de loger au plus vite des ménages » (Plouchart, 1999).

L'urbanisme progressiste (à l'origine des grands ensembles comme il a déjà été dit), selon les termes de Françoise CHOAY (1965), codifié par la Charte d'Athènes (1957), rejette la complexité spatiale de la ville traditionnelle, ne laisse pas de place à une distinction selon les modes de socialisation des espaces urbains. L'opposition radicale de la surface bâtie et de la surface libre « établit cette dernière hors de toute échelle conviviale » (Nouvellon, 2001).

Notre première hypothèse formulée antérieurement, à la page 17, se révèle confortée et affirmée.

Ces espaces urbains dévitalisés par le zonage, morcelés, monotones ont perdu leur usage de lieu de vie publique pour être assimilés à de simples vides reliant les sites bâtis. Ils ont ainsi été « sacrifiés à l'automobile », conçus dans « l'esprit moderne » et trop souvent réalisés « au rabais » et « remplis », au fur et à mesure et de façon aléatoire, sous la pression de l'automobile et en l'absence de réflexion sur leur importance ou leur intérêt. « Dans les grands ensembles, les espaces publics, n'étant pas considérés comme des facteurs de la vie sociale, ont souvent été négligés ou oubliés après la construction des logements » (Grand Lyon¹ cité par Toussaint, 2001).

1.2. Difficulté relative à la prévision de l'urbanité qui ne se programme pas

L'espace « conçu » est celui qui se matérialise sous forme de plans, de lois, de règlements et de réalisations normalisées. Les concepteurs et les responsables du cadre de vie souhaitent être reconnus pour la qualité des constructions et des aménagements, pour la bonne gestion des ressources mises en œuvre. Mais la représentation de l'espace est très souvent en décalage par rapport à l'espace « vécu ». « L'imaginaire des bâtisseurs fonctionne alors comme un système clos, spécialisé, sans lien réel avec celui des utilisateurs » (Henri LEFEBRE² cité par Clavel, 2002).

¹ GRAND LYON, « Forger des espaces de vie », *Communiqué de presse*, 1994

² LEFEBRE Henri, *La production de l'espace*, éditions Anthropos, 1974

Il est certain que l'urbanité « la sociabilité urbaine, l'aptitude à vivre ensemble, à se lier durablement ou de manière éphémère » ne se manifeste pas n'importe où (Donadieu, 2002).

L'organisation de l'espace urbain, son adaptation à des fonctions programmées et son entretien quotidien peuvent en faire des lieux propices à l'établissement de liens sociaux, facilitant la vie des citoyens et leur plaisir d'être en ville ; mais ils peuvent aussi générer des non-lieux, peu pratiqués et où se côtoient indifféremment les usagers.

Tel que Pierre DONADIEU l'évoque (2002), le lien social est imprévisible « il n'a pas fait de localisation régulière, il est infidèle ». Il peut se loger en des lieux inattendus tels que « dans un tunnel désaffecté de la petite ceinture ferroviaire de Paris, sur les bancs des joueurs de cartes du jardin des plantes » tandis qu'il déserte parfois des espaces vus comme propices « parcs publics ou de brillantes réalisations architecturales et urbanistiques ».

Ainsi, la production sociale des espaces n'est pas le seul apanage des professionnels de l'espace construit ou aménagé et des groupes sociaux qui les soutiennent, elle concerne aussi et surtout les citoyens, qui usagers, créeront eux-mêmes les situations.

2. LA PRODUCTION SOCIALE DES ESPACES URBAINS PAR LES CITOYENS

2.1. La pratique de l'espace

L'espace urbain « est avant tout l'espace des hommes », il ne prend véritablement sens qu'à partir du moment où il devient l'espace des relations qui s'y établissent, l'espace de la pratique des hommes et des relations qui s'y nouent : « c'est en tant que tel qu'il peut être un espace valorisé et donc lisible » (Ledrut, 1973).

Le contenu que nous donnons ici au terme « lisibilité » est tiré de l'analyse menée par Raymond LEDRUT (1973) : « un espace lisible est un espace effectivement pratiqué » et donc approprié, l'appropriation étant dite comme une cause de la lisibilité (« Quelles sont les structures urbanistiques qui imposent un type de comportement non communautaire ou excluant toute possibilité d'appropriation de l'espace, étant entendu, que ce soit là des causes importantes de non lisibilité d'une ville ? »).

Un espace lisible, donc pratiqué et approprié sera chargé de sens, il se fera lieu.

Ainsi, selon les termes de Philippe PANERAI (1999) :

L'espace, est « défini comme des configurations physiques, et la façon dont les éléments matériels qui composent celles-ci sont structurés, dans la relation dialectique qu'ils ont avec l'ensemble qu'ils forment ».

Le lieu, lui, « apparaît comme de l'espace investi, qualifié, nommé « produit » par la pratique quotidienne qui est faite d'activités, de perceptions, de mémoires, de symboles ».

Les usagers, habitants, habitués, passants, occupent les espaces, les transforment en lieux habités, des lieux qui se chargent d'histoires individuelles et d'histoires collectives (Clavel, 2002).

C'est donc « la pratique de l'espace urbain » (Panerai, 1999) qui engendre des lieux.

Les lieux sont le cadre d'événements infimes et mémorables, et font partie de la vie et des activités quotidiennes de ceux qui les occupent et les traversent, « les espaces de pratiques urbaines quotidiennes deviennent des espaces de familiarisation ». Cet espace de familiarisation est « connu et limité, au moins dans son image sociale, d'où le recours par les habitants à la notion de quartier ; il peut être plus ou moins continu, s'organisant de proche en proche à partir de repères sociaux comme les équipements. L'espace familial est aussi le lieu des possibles qui le ponctuent » (Panerai, 1999).

2.2. L'appropriation de l'espace

L'appropriation qui se définit selon le fait de « rendre propre à un usage, à une destination et faire d'une chose sa propriété » met l'accent sur le caractère actif de l'appropriation. Il présente aussi les deux façons de faire siens, ces aspects d'une « prise » sur les choses sont l'adaptation à soi et l'acquisition.

Si l'on écarte l'acte juridique qui rend propriétaire, pour s'intéresser aux processus de l'appropriation, les travaux menés mettent en évidence des activités fonctionnelles et aussi affectives (Ledrut, 1973 ; Augoyard, 1979¹ ; Panerai 1996; Clavel 2002 ; etc.).

Le repérage, au double sens de la découverte et de la construction de repères à partir d'éléments existants (commerces, monuments, arbres...), le marquage affectif, s'il laisse des traces visibles (affiches, graffitis), ou le marquage constitué de séquences de moments vécus, et qui mémorisées, deviennent constitutives des lieux, sont des actes d'appropriation.

Les lieux proches sont généralement investis de façon active par ceux qui les habitent. Ils sont journallement, ou occasionnellement, parcourus, appropriés, marqués. Ce sont des lieux « habités », des lieux de pratiques et de relations, des lieux de mémoire et des lieux de projet. Ces lieux deviennent familiers parce qu'ils sont le cadre d'habitudes, ils prennent le jeu des appropriations et contre appropriations (les évitements, les refus) (Augoyard, 1979²) qui crée un « chez soi », commun et cependant distinct pour chacun, avec les autres usagers des lieux (Clavel, 2002).

Ces différentes pratiques s'organisent en fonction de la configuration des espaces, des cheminements obligés et possibles (entrées d'immeubles, passages). Les appropriations, secrètes (appropriations mentales) ou visibles (appropriations physiques), individuelles ou répétées par de nombreux utilisateurs, peuvent prendre des formes multiples (marquage visible, détournement d'usage, parcours, stationnement, tensions...).

Ces activités, souvent inconscientes, font alors peu à peu d'un *espace* inconnu et abstrait : l'espace objectif, descriptible en termes neutres par ses propriétés physiques ; un *lieu* reconnaissable, ordinaire, familier : l'espace vécu, traversé par des histoires, rempli de souvenirs et de projets, support de relations (Clavel, 2002).

Cette pratique de l'espace comprend une appropriation des « signes urbains », elle « est productrice de sens » (Panerai, 1999). L'espace *du* public assure « la médiation du sens de l'urbain » (Toussaint, 2001). L'espace fait signe : « espace public, territoires de signes » (Noir³ cité par Toussaint, 2001).

L'appropriation revêt donc différentes formes :

- ✓ L'appropriation mentale (secrète) qui se traduit par le simple fait de regarder et d'observer reste difficilement quantifiable (seuls des questionnaires et des enquêtes peuvent apporter des renseignements) ;
- ✓ L'appropriation physique (visible), plus facilement analysable, par laquelle le citoyen observateur devient usager : il utilise l'espace et l'identifie à une pratique.

L'appropriation secrète

Il est possible de saisir la pratique dans la parole du citoyen qui révèle les difficultés pratiques et symboliques selon lesquelles les lieux sont vécus, faisant apparaître comment l'espace sert à qualifier les relations sociales et vice versa.

¹ Texte remanié de la thèse de 3^e cycle en Géographie, Grenoble II, Le pas : approche de la vie quotidienne dans un habitat collectif à travers la pratique du cheminement, 1976

² idem

³ NOIR Michel, maire de Lyon, Préface de l'ouvrage collectif *Espaces publics, espaces de vie. Les réponses lyonnaises*, 1993

Le critère d'appropriation le plus significatif est le fait de « nommer les lieux » (Augoyard, 1979¹ ; Clavel, 2001). Le fait de donner un nom aux éléments physiques témoigne de leur reconnaissance. Existant en tant que tels, ils peuvent alors être qualifiés selon chacun.

L'investigation se fera par des questionnements directs auprès des citoyens afin de pouvoir connaître et mieux cerner leurs perceptions.

Chaque individu crée et porte en lui sa propre image mais il semble qu'il y ait une grande concordance entre les membres d'un même groupe. Ce sont les images collectives, qui expriment « l'accord d'un nombre significatif de personnes » et qui apparaissent « sous l'interaction d'une même réalité physique et d'une culture commune » (Lynch, 1999).

Une recherche visant à dépasser les différences entre les individus afin de révéler les images collectives, ces représentations mentales communes à de grandes quantités de citoyens, constitue un travail long et ambitieux.

Faute de temps, nous ne nous sommes pas attachés ici à faire apparaître cette « zone de concordance » et l'enquête par questionnaire que nous avons menée sur un petit nombre de citoyens (donc sur un échantillon non représentatif) nous a permis seulement de sonder les images de l'arbre urbain exprimées par les citoyens (travail de terrain exposé dans la deuxième partie de ce mémoire) sans pouvoir préciser de façon significative les groupes porteurs d'images à partir de critères types (Catégorie Socio-Professionnelle, situation familiale...).

L'appropriation visible

Il est possible de saisir la pratique dans le marquage, c'est-à-dire dans les manifestations concrètes à travers lesquelles elle s'affirme et dépose ses traces qui sont toujours significatives. Le marquage comprend les activités, les fréquentations, les gestes et les rites et leurs traces volontaires ou non, programmées ou pas. Ces utilisations peuvent être éphémères (simple passage sur un espace public), durables (par exemple, l'individu s'attarde sur une place pour y jouer à la pétanque), ponctuels (le citoyen s'assoit sur un banc car il est fatigué) ou répétitives (cheminement quotidien de cet espace public pour se rendre au travail).

Puisque l'on s'intéresse à ce qui est visible, l'observation est ici une technique d'enquête qui a constitué l'essentiel de la recherche sur le lieu déterminé (travail de terrain présenté dans la deuxième partie de ce mémoire).

Les éléments étudiés ont été :

- ✓ Les caractéristiques physiques de l'espace relatives aux plantations arborées et à l'organisation spatiale des lieux ;
- ✓ L'occupation de l'espace, l'apparence et le comportement des passants dans l'espace public.

La lecture des espaces parcourus et fréquentés et l'observation de leurs usages informent sur les détournements et les adéquations entre les espaces et les usages.

Cette observation constituera les prémices de l'étude des composantes sociales des lieux (activités, habitudes et relations des personnes présentes), révélant les rapports entre les espaces physiques et les activités, les comportements et les ambiances.

Une citation de Z. CASTORIADIS (cité par Nouvellon, 2001) permet de résumer la condition nécessaire à la production sociale des espaces urbains : « la seule instance compétente pour définir les espaces publics est la société qui les anime par l'usage qu'elle en fait, par l'attachement qu'elle leur manifeste, par son mode d'être dans ceux-ci, par les interprétations et représentations successives qu'elle en donne et qui en font des espaces vivants ».

¹ Texte remanié de la thèse de 3^e cycle en Géographie, Grenoble II, *Le pas : approche de la vie quotidienne dans un habitat collectif à travers la pratique du cheminement*, 1976

Maintenant que nous avons défini les différents modes et représentations de l'appropriation de l'espace, il réside une interrogation à élucider afin de pouvoir mener cette recherche. Quelle place occupe l'arbre dans la production sociale des espaces urbains par les citoyens ?

3. L'INFLUENCE DE L'ARBRE DANS LA PRODUCTION SOCIALE DES ESPACES URBAINS

3.1. L'arbre urbain est créateur de lieux

Selon Pierre DONADIEU (1996)¹ « le végétal est une des conditions de l'appropriation sociale de la ville ».

La plante participe à la vie en ville. Comme forme perceptible de l'espace public, « elle est appropriable par les habitants et peut devenir milieu familial de vie quotidienne ». Elle est un élément majeur, médiateur du plaisir de vivre dans les cités.

Ainsi, le végétal est « un médiateur social c'est-à-dire ce par quoi l'identité et la qualité de la ville adviennent, ce par quoi l'agglomération devient cité appropriée ou appropriable par ses habitants ».

Plus relativement aux arbres, leur immobilité apparente rassure le citoyen. Elle représente « la stabilité des repères sociaux et la permanence des trajets familiaux ». Ce qui pourrait en partie expliquer l'aspect tragique que peut revêtir la mort d'un arbre, d'autant plus marqué que son âge est avancé. Cette mort s'associe alors à une disparition du lieu devenu familial.

Selon Raymond BOURDU (1990), la dimension symbolique et mystique de l'arbre est constamment doublée ou complétée par un rôle proprement social : « intégré à l'histoire des hommes, il participe aux relations entre individu ».

Nous revenons à l'hypothèse posée antérieurement (à la page 20) : l'arbre au sein de l'espace public, assimilé à l'espace qu'il occupe, est un élément des lieux appropriés. Il est donc à son tour approprié par les citoyens (nous considérerons les habitants et les usagers de ces espaces) qui vivent cet espace, ce lieu chargé de sens.

C'est au cours du colloque La plante dans la ville à Angers, en novembre 1996, organisé par l'INRA, que Pierre DONADIEU dénonce l'échec des concepteurs urbanistiques des grands ensembles face à un enjeu fort, celui de générer de l'urbanité au sein de ces nouveaux espaces.

« Le loisir et la circulation, deux maîtres-mots de l'auteur de la « ville radieuse », font disparaître la rue, pour faire place à l'espace vert « lieu de la récréation du corps et de l'esprit ». Pour les tenants de la Charte d'Athènes, la nature, pénétrant dans la ville jusqu'au pied des immeubles, devait garantir l'ordre de la cité et l'épanouissement du citoyen. [...] L'enjeu était en effet pour les promoteurs de la Charte d'Athènes de fabriquer de la sociabilité avec des arbres, des fleurs et de l'eau. Ils y réussirent rarement. Et on demanda trop souvent aux paysagistes de jouer le rôle d'ambulanciers de l'urbanité malade. »

Cette affirmation est réitérée dans un ouvrage plus récent « dans l'esprit de Le Corbusier et de ses émules, le spectacle de l'espace vert devait suffire à fonder le rapport du citoyen et de la

¹ DONADIEU Pierre, « Comment évolue le rôle du végétal dans la ville ? », dans *La plante dans la ville*, colloque d'Angers, mai 1996, éditions INRA, collection Les Colloques, n°84, Paris, 1997, p. 21-27

nature. On site qu'il n'en fut rien et que cette utopie ne produisit que des territoires fragmentés et éclatés, voire chaotiques, en dépit des efforts [...] des urbanistes pour invoquer les bienfaits de l'aération et de l'ensoleillement des espaces extérieurs » (Donadieu, 2002).

La pratique et l'appropriation de l'espace s'organise en fonction de leur configuration, des cheminements obligés ou possibles et aussi des éléments non toujours prévus pour les pratiques qu'ils polarisent tels qu'un banc, un recoin, un arbre... (Clavel, 2002).

Dans les discours, les éléments qualifient les espaces dont ils sont constitutifs.

A titre d'exemple, l'observation des comportements des individus et des groupes selon les compositions et les dispositions physiques des espaces publics a permis de révéler l'influence sur les comportements de la disposition des éléments d'un espace (Sablet, 1998).

De plus, ceci est particulièrement efficient pour les éléments de nature et notamment les arbres qui sont facilement assimilables à l'espace qu'ils occupent, selon Yaël HADDAD (1996), « il y a rapidement transfert des qualités ». L'arbre est fréquemment qualifié de marqueurs d'espaces pour les places, les entrées de villes alors qu'il l'est moins souvent avancé pour la rue, plus souvent perçue comme un lieu de transit, qu'un lieu de repos ou d'échange (Haddad, 1996).

La nature dans la ville a « cette vertu accueillante qu'on toujours les bancs qui parsèment les espaces publics, invitation à parler et à écouter, à se sentir l'hôte temporaire d'un lieu élu » (Querrien et Lassave, 1997¹).

L'arbre caractérise l'espace, il crée un espace de bien-être, un « lieu », transparent et couvert à la fois, particulièrement apprécié en période de chaleur (Stefulesco, 1989, 1993).

En méditerranéen, la vision traditionnelle conçoit l'arbre à travers l'ombre qu'il crée. Cette ombre est dite « lieu de convivialité » (Stefulesco, 1993).

Ainsi, les formes végétales que met en place le paysagiste ne sont pas créées seulement pour valoriser une architecture ; elles possèdent une capacité à organiser les espaces. Elles permettent de retrouver la cohérence spatiale perdue, de relier l'intelligibilité et le sensible, le fonctionnel et le poétique et ainsi, de renouer des relations entre habitants, site et paysage afin de retrouver l'urbanité perdue (Donadieu, 2002).

L'arbre participe à la qualité d'un espace de vie (mail ombragé ou fleuri, jeux d'enfants...). Les arbres ont la capacité de créer ou de renforcer les pratiques sociales (Haddad, 1996).

L'exemple qui suit en est une preuve manifeste. Une des rues principales de la ville de Sarcelles (dans le Val d'Oise), archétype de la ville de béton, plantée dès la conception d'une triple rangée d'arbres, est devenue un espace majeur de la ville : un *lieu* a été créé sous la voûte de platanes qui accueille maintenant un marché extraordinaire, animé et dont le volume fortement présent joue un rôle unificateur de l'espace (Larue, 1996).

Notre hypothèse apparaît, en théorie, affirmée. L'arbre urbain peut être créateur de lieu.

Cependant, ce ne peut être une affirmation sans équivoque. La perception de l'arbre est influencée par de nombreuses variables relatives à l'arbre lui-même (caractéristiques qui lui sont propres) mais également à son environnement ainsi qu'à l'individu qui le perçoit (âge, CSP, culture, habitant ou usager...) (aspect développé postérieurement au 3.3 en page 31).

L'identification et l'étude de ces variables composeront les prémices de la connaissance des perceptions de l'arbre en tant que signe urbain.

¹ « Introduction », pp. 3-4, dans BERQUE Augustin et al., « Natures en villes », dans *Les Annales de la Recherche Urbaine*, n°74, éditions SPPU Ministère de l'équipement, des transports et du tourisme, Paris, 1997, 175 p.

3.2. De l'arbre fonctionnel à l'arbre signe urbain

Le vivant peut trouver difficilement sa place dans l'univers artificialisé de la ville. Le végétal y a donc été utile ou fonctionnel : de l'ombre sur les parkings, le camouflage du béton, l'écran anti-bruit... Cet aspect utilitariste et fonctionnel est ensuite dépassé dès le moment où l'on prend en compte l'aspect vivant du végétal impliquant ainsi une autre temporalité (aspect abordé antérieurement au II. 4. en page 20).

Et c'est à partir de là qu'une argumentation nouvelle peut prendre forme. « On s'affranchit du seul point de vue de l'utilité quand on commence à s'interroger sur le sens des pratiques » (Micoud¹, 1997).

Le rôle du végétal dans la ville est à reconsidérer à partir d'une relecture de la place qui a été la sienne dans l'histoire (évoqué au II. 1. en page 12). Le végétal devient alors « signe ».

Témoin du temps qui passe, il atteste, à sa façon, d'une durée que la ville a pu oublier. La longévité de l'arbre témoigne aujourd'hui de ce que furent les valeurs d'hier. Il atteste des modes marquées par les essences privilégiées.

L'arbre est aussi propice aux identifications anthropomorphiques : il naît, croît, se développe, puis il peut être malade, il vieillit et il meurt (Bourgery et Mailliet, 1993 ; Stefulesco, 1993 ; Larue 1996 ; Haddad, 1996 ; Micoud², 1997 ; etc.). Cette caractéristique intrinsèque des êtres vivants est une ressource extraordinaire pour la production de sens. A tel point qu'une adoration excessive est souvent manifeste : les citoyens s'offusquent et se mobilisent quand il est question d'abattre un vieil arbre malade menaçant de tomber. Ainsi le temps cyclique du vivant est chargé de symboliques et l'arbre en tant que signe d'urbanité de certains espaces recèle de multiples significations. En effet, l'arbre peut être dit « signe urbain » : « il est ce dont la présence atteste de la qualité particulière de certains espaces publics » (Micoud, 1997³).

L'aspect temporel, les saisons sont la trace tangible de la nature vivante qui évolue

« La plante est notre vivant complice dans la vie urbaine » (Salette, 1997).

Comme il l'a déjà été dit maintes fois, l'arbre appartient au domaine du vivant et, par conséquent, toutes les dimensions temporelles du végétal doivent être prises en considération.

Les formes végétales « possèdent une capacité à organiser le tissu urbain » (Donadieu, 2002). A ce titre, elles passent par des états dynamiques successifs, évolutifs selon les saisons et les années. La vie naturelle et sociale évolue, le paysage aussi.

« Le végétal est l'outil d'une définition de l'espace. [...] Il induit l'idée d'une architecture qui se plie aux lois de l'organique, échappe au monumental pour accompagner le rythme de la vie » (Rebois, 1999).

La végétation signe les saisons qui ont quelque peu disparu dans la ville depuis la révolution industrielle. L'essor des techniques industrielles de chauffage et d'éclairage a unifié le climat et les rythmes de la ville (Guillerme, 1997). Aujourd'hui, c'est donc la végétation qui rappelle aux citoyens les cycles naturels perceptibles, même pour un citoyen profane (chute des feuilles des arbres caducs, floraison du marronnier...). Elle offre un spectacle, toujours renouvelé et qui varie au cours d'une même journée, au cours des saisons. La végétation ponctue le temps aux travers des floraisons, du verdissement, des couleurs automnales, des défoliations...

Alors que l'ambiance et la convivialité des espaces publics sont essentielles à la qualité de vie des citoyens et au rôle social de ces aires de rencontre, loisirs, promenades, échanges, etc., on

¹ « Les balbutiements du génie écologique », pp. 24-29, dans BERQUE Augustin et al., « Natures en villes », dans *Les Annales de la Recherche Urbaine*, n°74, éditions SPPU Ministère de l'équipement, des transports et du tourisme, Paris, 1997, 175 p.

² idem

³ idem

a parfois du mal à bien conceptualiser et concrétiser les paysages urbains différents le jour et la nuit (rôle de l'éclairage public), ou selon les périodes de l'année (rôle de la végétation). Il apparaît encore plus difficile d'intégrer les saisons dans la gestion des usages de l'espace public (Christory, 1997¹).

Le besoin en convivialité des sites est-il davantage ressenti par les piétons en été qu'en hiver, la fonction promenade, lieu de rencontre et d'échange a-t-elle le même poids dans un cas comme dans l'autre ? Une analyse de la variabilité des usages et des attentes des usagers en fonction des saisons à travers la dynamique saisonnière des arbres serait intéressante à mener, le rôle des saisons apparaissant non négligeable dans la perception et l'image de l'arbre urbain.

3.3. Les déterminants de la perception et de l'appropriation de l'arbre

La perception de l'arbre par le citoyen, telle qu'elle vient d'être évoquée, ne peut être étudiée sans référence aux arbres particuliers existant dans son environnement quotidien, aux rapports qu'il établit avec eux, aux représentations et significations qu'il y attache.

La perception de l'arbre n'est pas seulement perception des caractéristiques qui lui sont propres (essence, forme...) et de leur agencement (isolé, en groupe...). Des données d'ordres psychologique et sociologique interviennent dans le processus de perception, qui conduisent à la formation d'une image psycho-sociologique d'un arbre déterminé.

On peut distinguer, parmi ces données :

Celles qui sont propres à son environnement construit et humain avec la nature et l'image générale du quartier qui l'entourent (quartier résidentiel, quartier populaire, immeuble d'habitation...);

Celles qui se rapportent à l'individu percevant la végétation arborée avec ses caractéristiques socio-démographiques, économiques, culturelles, familiales ;

Celles qui se rapportent à l'arbre lui-même, correspondant à ses abords (situation, accès, clôture), sa localisation (sa fonction, son isolement ou regroupement), son essence (persistant/caduc, fleurs, fruits, odeurs, couleurs), sa taille, son âge, sa santé, sa forme, son entretien...

Chacune de ces données propres à l'arbre est, dans une large mesure, culturellement signifiante et plus ou moins perçue comme telle. En fonction de son expérience personnelle, chaque individu lui associe ses propres images et représentations. Les rapports que l'individu a entretenus dans le passé avec la nature, le fait d'avoir été, par exemple, élevé en milieu rural ou urbain, lui aura donné tel ou tel cadre de référence dans lequel l'élément perçu est situé et prend son sens.

On peut donc s'attendre, par exemple, à ce que, l'image de l'arbre situé au cœur des immeubles de logements sociaux diffère de celle de l'arbre situé en plein cœur d'un espace d'un espace vert d'envergure.

La recherche, dont le champ a été limité à un cas concret, a visé à définir, pour les arbres présents dans cet espace, l'image que les citoyens s'en font et à mettre en évidence la nature et la combinaison des facteurs qui interviennent dans la formation de ces images.

¹ « Infrastructures urbaines, réalisation, fonctionnement et maintenance au rythme des saisons », pp. 80-87, dans GUILLERME André et al., « Les saisons dans la ville », colloque de la Villette, [3-5] novembre 1993, dans *Les Annales de la Recherche Urbaine*, n°61, éditions SPPU Ministère de l'équipement, des transports et du tourisme, Paris, 1994, 151 p.

POUR RESUMER...

Cette première partie a permis de poser de solides bases indispensables pour la suite de notre recherche.

Un lourd travail bibliographique a abouti à la formulation d'hypothèses qui ont pu être affirmées. Cependant, à l'issue de ceci, de nombreuses interrogations résident.

Ainsi, les écrits « dénoncent » de façon unanime la conception urbanistique des grands ensembles qui ne laisse pas de place à une distinction selon les modes de socialisation des espaces urbains.

Ces espaces, dévitalisés par le zonage, morcelés et monotones, ont perdu leur usage de lieu de vie publique pour être assimilés à de simples vides reliant les sites bâtis. Ils ont ainsi été « sacrifiés à l'automobile », trop souvent réalisés « au rabais » et « remplis » au fur et à mesure et de façon aléatoire sous la pression de l'automobile et en l'absence de réflexion sur leur importance ou leur intérêt.

Les espaces publics des grands ensembles ont donc, le plus souvent, été négligés et leur aménagement relégué.

La végétation arborée, utilisée pour combler les vides, ne constitue alors qu'un élément de remplissage pour ces espaces vides, résiduels, sans soucis des conditions d'usage des nouveaux espaces introduits.

Au cours du temps, ces espaces ont été investis par les citoyens. Ils sont devenus des lieux pratiqués au quotidien, des espaces vécus et appropriés, et au sein desquels l'arbre peut jouer un rôle social fort. Il peut être créateur de lieu. Assimilable à l'espace qu'il occupe, élément des lieux appropriés, l'arbre urbain est à son tour approprié par les citoyens qui vivent cet espace.

Dans les grands ensembles, les citoyens s'approprient les arbres des espaces publics de proximité, au même titre qu'ils s'approprient ces lieux.

Cependant, ce ne peut-être une affirmation sans équivoque. La perception de l'arbre est influencée par de nombreuses variables relatives à l'arbre lui-même, mais également à son environnement ainsi qu'à l'individu qui le perçoit.

L'étude de ces variables (troisième partie de ce mémoire) constitue les prémices de la connaissance des perceptions de l'arbre en tant que signe urbain.

Il en découle une nouvelle hypothèse pouvant être formulée ainsi :

Dans un grand ensemble, l'évolution au cours des années, et ce depuis la conception du bâti, des formations arborées et des modes de gestion des plantations permettent d'informer et de mesurer l'appropriation de ces arbres par les citoyens.

L'analyse de la variabilité des usages et des attentes des usagers en fonction des saisons à travers la dynamique saisonnière des arbres se révèle intéressante à mener, le rôle des saisons apparaissant non négligeable dans la perception et l'image de l'arbre urbain.

Les deux premières hypothèses posées, théoriquement affirmées, vont maintenant pouvoir faire l'objet d'une validation empirique grâce à l'étude d'un cas concret.

A ce titre, la confrontation de la réalité végétale et de la perception qu'en ont les citoyens a été étudiée, permettant ainsi d'approfondir notre sujet et de tenter de répondre à de nombreuses questions restées en suspens jusqu'à présent, et notamment de tester notre nouvelle hypothèse.

DEUXIEME PARTIE :
UN CAS D'ETUDE ADEQUAT

Ce travail propose une réflexion sur la végétation arborée des grands ensembles de logements sociaux en confrontant la réalité végétale à la représentation et la perception qu'en ont les citoyens.

L'objet principal étant de traduire les rapports à la végétation arborée dans les grands ensembles, cet écrit pose une série de questions : quels ont été les choix faits en terme de végétation arborée lors de la conception des grands ensembles ? Comment les citoyens y construisent leurs relations aux espaces arborés ? Quelles sont leurs pratiques, leurs perceptions et leurs représentations de l'espace arboré des grands ensembles ? L'image que se font les citoyens de l'espace arboré en influence t-elle l'utilisation ? Quelles sont les relations entre la gestion des arbres et les représentations qu'en ont les citoyens ?

L'étude et l'analyse d'un cas concret a permis d'inscrire cette recherche dans une démarche empirique, avec pour finalité de valider ou d'infirmer les hypothèses formulées précédemment.

Une démarche globale a été appliquée afin d'assurer la prise en compte des différents types d'éléments et ainsi pallier au souci de rester dans le partiel et le sectoriel. Ainsi, différentes approches ont été tentées, tout d'abord à l'échelle du quartier (approche géographique, sociale...), puis, par la suite, à l'échelle de la sous-unité étudiée de façon plus approfondie (approche anthropomorphique, écologique...).

Globalement, trois champs ont été étudiés successivement :

- ✓ Le champ spatial à travers une analyse des pratiques d'aménagement (structure du tissu urbain, aménagement des espaces libres et plantations d'arbres) ;
- ✓ Le champ social à travers une analyse des pratiques sociales (fréquentation et usage) ;
- ✓ Le champ politico-administratif à travers une analyse des pratiques de gestion des arbres urbains (choix, interventions, etc.).

Des entretiens, des observations et des relevés de terrain ont permis de connaître et de comprendre la situation locale, son évolution et les choix qui ont été faits par la collectivité.

Les acteurs locaux ont donc été rencontrés.

Relativement au volet conception du quartier et du site étudié :

- ✓ Monsieur Aït Mohamed, responsable de la Mission Ville de Joué-lès-Tours, m'a apportée les données relatives au Projet de Quartier de La Rabière et à la gestion urbaine de proximité sur le secteur étudié de la ZUP 2.

Relativement au volet gestion des espaces extérieurs et des arbres :

- ✓ Monsieur Leroux, responsable du service espaces publics et espaces verts, m'a informée sur les usages des espaces extérieurs du site étudié et plus spécifiquement sur la gestion des arbres (au niveau communal et à l'échelle du secteur étudié de la ZUP 2) ;
- ✓ Des agents municipaux du service espaces verts m'ont permis d'appréhender leur travail sur le terrain et de constater les difficultés et les dysfonctionnements auxquels ils doivent pallier au quotidien.

I. Un cas d'étude unique : un site intéressant de par sa conception urbanistique fonctionnaliste

L'envergure et l'ambition de ce projet de recherche a conduit à ne l'appliquer que sur un cas précis, celui du quartier de La Rabière de la commune de Joué-lès-Tours (commune du département d'Indre-et-Loire, située dans la première couronne de l'Agglomération Tourangelle).

Le choix de ce site nous est apparu très intéressant, et ceci pour plusieurs raisons.

Tout d'abord, le quartier de La Rabière de Joué-lès-Tours répond aux différents critères fixés par notre recherche :

- ✓ Il constitue un cas typique rassemblant les principales caractéristiques du grand ensemble de logements sociaux, selon la définition admise précédemment ;
- ✓ Les pleins sont constitués de tours et de barres massives de béton tandis que les vides, à l'origine, peu aménagés ont un patrimoine arboré hétérogène ayant évolué au cours du temps ;
- ✓ Il a fait l'objet d'opérations de réhabilitation et de restructuration depuis les années quatre-vingt.

Ensuite, ce quartier classé périmètre ZUS (Zone Urbaine Sensible) et ZRU (Zone de Redynamisation Urbaine) est l'un des sept quartiers prioritaires du Grand Projet de Ville (GPV) de l'Agglomération Tourangelle. A travers le GPV, convention particulière du Contrat de Ville constituant le cadre de référence de la politique de la ville de l'agglomération pour la période 2000-2006, la Communauté d'Agglomération et de la commune de Joué-lès-Tours affirment leur volonté de s'engager dans une politique ambitieuse de restructuration urbaine et de développement des quartiers. A ce titre, le quartier de La Rabière constitue un site de prédilection pour les interventions publiques dans un souci d'améliorer les conditions de la vie quotidienne.

Une présentation générale du quartier apparaît indispensable afin d'assurer une imprégnation du site, de rendre compte de la situation et, enfin, de circonscrire le périmètre d'étude. A ce titre, l'appréhension de cet espace a été menée selon différentes approches en interrelation (esthétique, fonctionnelle, sociale, patrimoniale, écologique). Toutefois, les impératifs de temps n'ont pas permis, à l'échelle globale du quartier, une exhaustivité qui aurait pu être cependant intéressante.

1. LE QUARTIER DE LA RABIERE ERIGE SELON UNE VOLONTE UNIQUE DE FAIRE DU LOGEMENT

Le développement économique de Joué-lès-Tours s'est amorcé en 1958 avec la création de la première zone industrielle générée par la venue d'entreprises d'envergures telles que la manufacture des pneumatiques Michelin, la Compagnie Générale des condenseurs et d'autres firmes plus modestes. Ces implantations ont suscité un exode rural massif.

Cette période du baby-boom et l'essor économique des « trente glorieuses » ont généré une forte croissance urbaine. La population, passée de 6 000 à 9 000 habitants entre 1954 et 1962 a ensuite eu une croissance exponentielle. Elle a doublé entre 1962 et 1968 pour passer de 9 000 à 17 800 habitants et atteindre 35 250 habitants en 1982.

Le parc immobilier ne pouvant faire face aux demandes sans cesse croissantes, la nécessité de réaliser des extensions rapides s'était avérée incontournable : l'élaboration d'un dossier de ZUP a constitué une solution efficace.

La Zone à Urbaniser en Priorité (ZUP) de Joué-lès-Tours fut créée par arrêté ministériel en date du 18 mai 1960 et approuvée au Conseil Municipal du 8 juin 1960. A l'époque, le site retenu pour l'aménagement d'une zone d'habitat de 3 590 logements en collectifs sur 120 ha est un vaste plateau peu urbanisé mais largement occupé par des parcelles agricoles et des vignes.

« Voulue comme une cité radieuse en rupture avec la ville ancienne, le quartier de La Rabière fut conçu en dehors de toutes références au contexte urbain de Joué-lès-Tours » (GPV de l'Agglomération Tourangelle, 2000). A une logique de construction de la ville se sont substitués « le logis », l'urgence et les opportunités foncières et économiques.

La réalisation du quartier de La Rabière s'est échelonnée de 1958 à 1978 et a été menée selon trois tranches (carte 1 de la page suivante). Il constitue aujourd'hui le plus grand ensemble de la ville où réside près de 21% de la population (7 752 habitants en 1999). Il représente 25% du parc de logements de Joué-lès-Tours. On y recense près de 3 800 logements et l'habitat collectif domine. L'habitat pavillonnaire qui représente un pourcentage moins conséquent est situé aux franges du quartier.

Ce grand ensemble est né du modèle inspiré des grands courants de la pensée urbanistique et architecturale. Hérité du courant de la pensée moderniste dans la lignée de la doctrine formulée par Le Corbusier dans la Charte d'Athènes, ce quartier a marqué un important progrès par la généralisation de l'accès au confort tout en se démarquant par un excès de fonctionnalisme : « Lors de sa construction, le quartier a marqué un progrès qualitatif important pour ce qui concerne les logements eux-mêmes, mais sur un schéma urbain relevant plus de l'expérimentation novatrice que de la mise en œuvre de principes d'organisation éprouvés », « chaque zone va correspondre à une fonction, et chaque fonction va correspondre à une forme déterminée » (GPV, 2000).

La conception de la ZUP en tant que solution à la carence en logements a été conduite telle une cité dortoir, sans ménagement de continuité avec la ville ancienne et sans équipements collectifs. Il s'agissait là d'une opération purement immobilière où la notion d'unité du quartier comme centre de vie a été négligée.

Les impératifs de l'industrialisation du bâtiment, stigmatisé par le célèbre « chemin de grue », ont été posés comme principe générateur de la morphologie urbaine. Les espaces publics aux limites floues ont finalement été délaissés ou occupés par l'automobile. Le réseau de rues a été conçu comme un labyrinthe alors que les voies de transit et les voies d'accès aux parcs de stationnement ne sont pas hiérarchisées.

1.1. Un quartier d'habitat dense aux formes connotées

La Rabière est une cité constituée d'une partie centrale, la ZUP 1, composée d'une « première génération » d'immeubles collectifs HLM, caractérisée par la volonté délibérée d'être conçue telle « une forteresse avec ses remparts et ses donjons, fermée sur elle-même, sans relations morphologiques avec le centre ville » (GPV, 2000). Elle se caractérise par une omniprésence de tours et de barres longilignes et les voies pénétrantes formalisées en chicanes et une entrée sous porte font de ce secteur une unité fortifiée. Cette unité absorbe, à elle seule, plus de 600 logements et concentre près de 2 300 personnes dans un périmètre de 4 hectares.

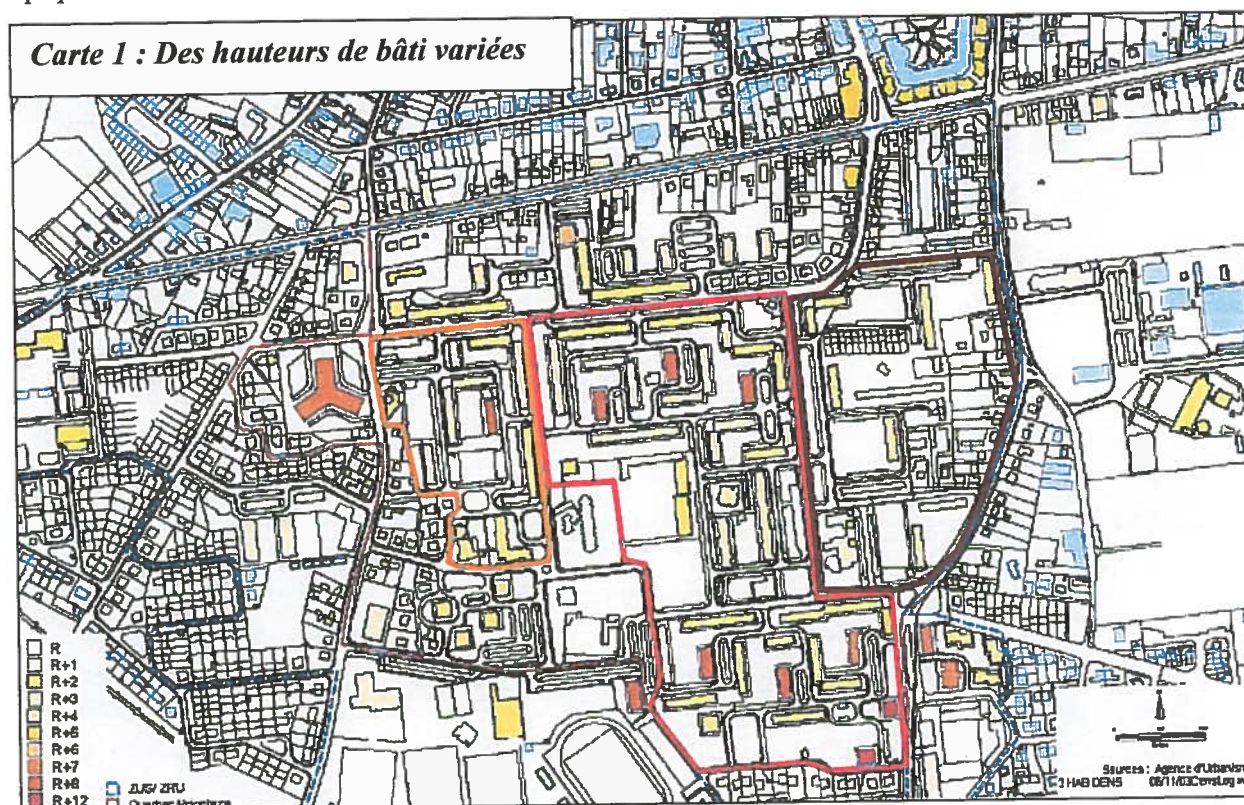
Une deuxième génération d'immeubles, la ZUP 2 localisée à l'Ouest de la précédente, a succédé, formant une unité plus accessible, plus perméable avec un bâti assez dense en certains endroits.

La dernière tranche, la ZUP 3 à l'Est des deux autres, se compose d'un bâti assez dense et d'une partie plus aérée à l'arrière avec des espaces sans identité.

La cité compte également des secteurs pavillonnaires et quelques îlots périphériques aux constructions collectives.

La construction d'équipements scolaires et sportifs fut engagée progressivement, le premier groupe scolaire ayant vu le jour en 1964. Alors que les activités nécessaires à l'animation du quartier ne se sont révélées qu'après la construction d'une grande partie de la ZUP. Les équipements commerciaux de proximité, nécessaires à l'activité du quartier, ont été réalisés beaucoup plus tard, à partir de 1969.

Ceci explique une certaine forme de monotonie qui se dégage du bâti en raison de l'absence d'activités commerciales au rez-de-chaussée d'immeubles. Cet aspect est exacerbé par la pauvreté architecturale de l'ensemble composé de barres et de tours. Ces parallélépipèdes massifs, d'une hauteur variant du R+4 au R+12 (carte 1 ci-dessous), sont identiques et sans aucun relief architectural. Ils furent disposés à angle droit autour d'un espace vide sans équipement de loisirs.



1.2. Des espaces publics peu différenciés et sans qualification

Des espaces publics et collectifs mal identifiés, sans usage

L'espace public du grand ensemble est distendu, éclaté, et n'est pas affecté aux divers usages qui le qualifient. Composition abstraite vouée au seul déplacement automobile, cet espace n'est plus celui « du public » ni même, faute de gestion, l'espace naturel de la Charte d'Athènes. La pratique du zonage a exclu les activités et les commerces de quartier.

Les théories du mouvement moderne, qui incitaient à regrouper les logements dans des constructions en hauteur au profit d'espaces plantés mal incorporés et monotones ont éclaté

l'espace en séquences vides d'habitant et d'animation urbaine. « L'empilement des planchers n'est pas compensé, en terme d'urbanité, par l'espace disponible qui n'est ni affecté, ni qualifié » (Gallety, 1996).

Certes, l'environnement a fait l'objet de plantations. Les parkings plantés, les alignements de peupliers noirs d'Italie à la forme fastigiée et les trois mails de platanes à feuilles d'érable, ont ajouté du monotone au monotone, de l'uniforme à l'uniforme. Ces alignements d'arbres qui soulignent la rectitude des voies n'ont été que des « objets fonctionnels précis et efficaces » (Le Corbusier cité par Ledrut, 1968). Le choix de ces essences a été motivé par leur croissance très rapide. Les plantations n'ont bénéficié que d'un entretien sommaire et portent aujourd'hui, faute d'une gestion rigoureuse, des séquelles visibles (irrégularité des alignements, encombrement aérien excessif, dégradation du revêtement du sol...).

Le déficit en espaces publics structurants et l'aménagement sommaire des pieds d'immeubles et des cœurs d'îlots sont une caractéristique du cadre de vie de La Rabière : « contribue à la faible lisibilité des lieux pour les visiteurs et prive les habitants d'espaces de rencontre et de détente accueillants » (Convention Territoriale d'Application, 2004).

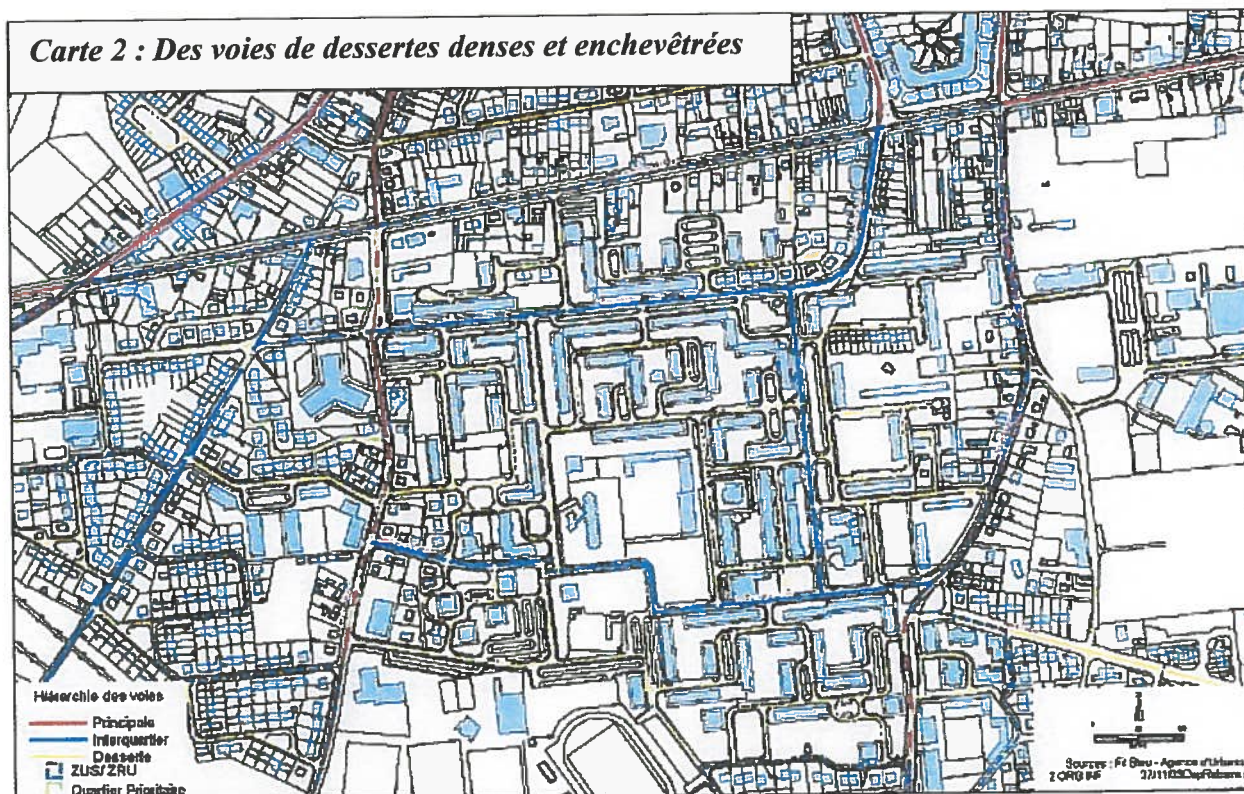
Un espace sans organisation : pas de rue, pas d'îlot

Avec la disparition du concept de rue, la rupture avec le parcellaire, le choix de construire en hauteur et les théories héritées de la Charte d'Athènes ont laissé au pied des tours et des barres de vastes espaces dans lesquels les voies ont été surdimensionnées.

L'existence d'un véritable maillage de desserte est occultée par l'étendue des aires de stationnement et la densité des barres de logements. La largeur excessive des voies et l'uniformité de leurs profils pénalisent le repérage des usages (absence de hiérarchisation entre le réseau secondaire et les voies d'accès aux aires de stationnement en impasse).

De plus, les nombreuses voies en impasse créent l'isolement. Le système a été conçu comme fermé et non évolutif, ne pouvant convenir qu'à la desserte de l'habitat.

Carte 2 : Des voies de dessertes denses et enchevêtrées



Mais aujourd'hui, qu'est-il advenu de cette conception de la ZUP ?

2. LE DEVENIR DU QUARTIER DE LA RABIERE

De la primauté du logement a résulté un quartier souffrant aujourd'hui de « tares habituelles, imputables à l'urbanisme des grands ensembles : monofonctionnalité, coupure des relations morphologiques avec la ville, dilution des espaces publics, cristallisation des tensions, focalisation de l'insécurité et de la délinquance autour de son centre commercial, réseau viaire et aires de stationnement impraticables » (GPV, 2000).

2.1. Des espaces publics à redéfinir

Au sein de cette enclave, se révèlent des sous ensembles (ZUP 1, ZUP 2, ZUP 3 et divers autres îlots). La mixité de l'habitat (logement social, accession à la propriété, logement locatif résidentiel), forte qualité en soi, met en évidence une nette différence dans l'organisation et l'entretien de l'environnement des habitants. La dégradation des espaces de jeux et des aires de stationnement, moyen d'expression protestataire, est manifeste en certains endroits. « La nécessité d'intervenir sur ces espaces - leur dégradation et leur requalification subséquente - relève d'une forme d'inadéquation que la pratique met à jour » (Toussaint, 2001).

La situation des espaces libres est très préoccupante. En effet, au vieillissement rapide des extérieurs s'ajoute la mauvaise conception d'origine entraînant la confusion des lieux publics, privés et collectifs.

2.2. Une continuité urbaine qu'il advient de conforter

La coupure morphologique est indéniable. La Rabière reste aujourd'hui un lieu que l'on contourne toujours sans jamais le « traverser ».

L'intégration du quartier de La Rabière au reste de la Ville constitue un enjeu fort. La réorganisation parcellaire du quartier et la poursuite dans une logique d'îlots nécessitent l'ouverture du quartier et, ainsi, l'accroissement des liaisons vers la ville centre.

2.3. Une population en voie de paupérisation

Le parc locatif social représente près de 61% des logements du quartier et plus de 47% de la totalité du parc HLM de Joué-lès-Tours, celui-ci étant de 26% du total de logements en 1999 (INSEE, RGP, 1999).

L'OPAC 37 et la SAIEM de Joué-lès-Tours sont les deux bailleurs sociaux les plus importants sur le site tandis que le parc privé concerne 40% du parc de logements du quartier.

La ZUP est habitée par une population plutôt jeune (près de 35% de moins de 20 ans et plus de 32% ayant entre 20 et 40 ans), pour une part importante étrangère ou d'origine étrangère (estimée à 18% de la population totale du quartier contre 7% sur la population totale de la commune), et à faible revenu.

Les habitants arrivés lors des périodes de forte croissance sont aujourd'hui enracinés dans le quartier. De ce fait, la proportion d'ouvrier est toujours majoritaire. Le taux de chômage est de 20% sur le quartier avec un taux de 30% pour les moins de 25 ans (près du double de la moyenne nationale). La population étrangère est la plus atteinte par ce fléau (25% de chômeurs).

La situation de l'emploi des habitants du quartier est globalement et nettement plus défavorable que dans le reste de la commune et l'Agglomération Tourangelle.

Le nombre de personnes seules et de familles monoparentales tend à s'accroître. La surreprésentation des ménages composés de cinq personnes et plus est caractéristique du quartier avec 15% du total.

Ainsi, la population du quartier de La Rabière se caractérise par une présence significative de la jeunesse, une diversité ethnique et une large part de population défavorisée.

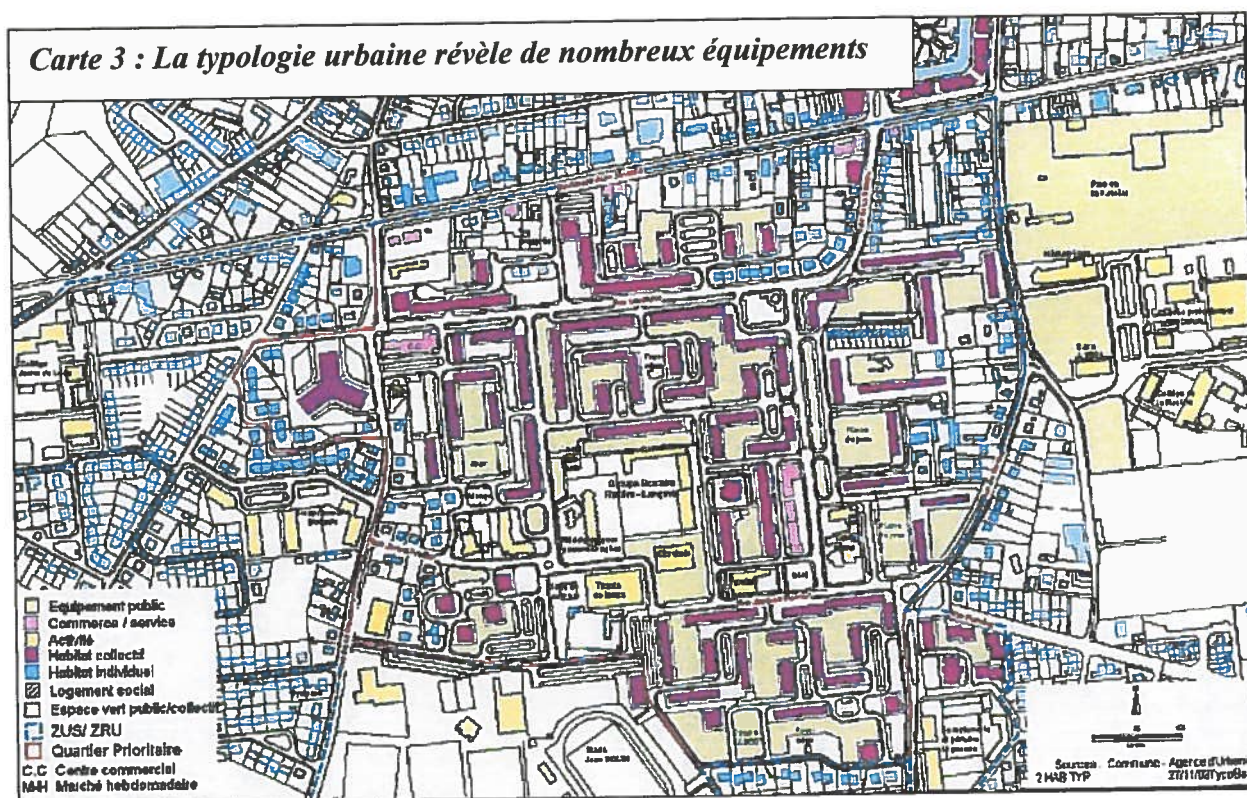
2.4. Des procédures successives destinées à améliorer l'environnement

Habitat et Vie Sociale

Au début des années quatre-vingt, le quartier de La Rabière a fait l'objet d'un programme de réhabilitation dans le cadre de la procédure Habitat et Vie Social (HVS). Les réalisations se sont portées sur la rénovation du bâti (rénovation des façades de 2 469 logements sociaux, mise en place d'une isolation phonique et d'une isolation thermique et mise aux normes des sanitaires).

L'amélioration du cadre de vie a également fait l'objet d'actions menées à travers la réalisation d'équipements de proximité (foyers pour adolescents, mini-crèche) et d'un équipement d'importance communale : Maison Pour Tous. La plupart des équipements d'influence communale, voir intercommunale ont été construits entre 1980 et 1985. Ils sont le bénéfice de cette procédure.

Aujourd'hui, le quartier possède un potentiel d'équipements relativement important comme l'illustre la carte 3 ci-dessous, il est un des quartiers les plus équipés de la ville.



Contrat de Ville

Cette nouvelle procédure a été mise en place depuis 1994 pour intervenir dans tous les aspects de la vie quotidienne des habitants du quartier (urbanisme-habitat-déplacements, sport-culture-loisir, emploi-formation-insertion,...). De lourds investissements ont appuyé les projets d'aménagements des espaces publics. Deux opérations urbaines majeures ont ainsi pu être menées depuis 1997 : îlot Maison Pour Tous, îlot Rodin-Houdon (présentation textuelle en page 48 et présentation spatiale en page 45 et 46).

Le *Grand Projet de Ville*, convention particulière du Contrat de Ville constituant le cadre de référence de la politique de la ville de l'agglomération pour la période 2000-2006, est une politique ambitieuse de restructuration urbaine et de développement des quartiers (sites concernés localisés sur la carte 4 de la page suivante). C'est à ce titre que la première tranche opérationnelle a été engagée début 2001 et s'est poursuivie début 2005 avec la démolition de 36 logements, la réhabilitation d'une centaine d'autres ou encore la création d'îlots, symbole du retour d'une intervention publique forte sur le quartier.

II. La ZUP 2, un terrain d'observation privilégié

Dans notre cas, le quartier de La Rabière s'est révélé trop vaste pour l'aboutissement du travail de recherche projeté, et ceci dans un temps circonscrit. Il s'est donc avéré nécessaire de n'en considérer qu'un sous-ensemble. La difficulté résidait dans le découpage qui se devait d'être pertinent :

- ✓ patrimoniallement, relativement à l'implantation des parcs des différents propriétaires et bailleurs ;
- ✓ socialement, par considération des pratiques sociales et des modes de sociabilité, leur émergence, leur stabilité et leur permanence.

Notre choix a été sollicité par l'omniprésence du découpage historique de la ZUP en sous-unités.

Restructuré en 1997-1998, l'espace de la ZUP 2 constitue un terrain d'observation privilégié.

En effet, si nombre de dysfonctionnements initiaux ont été résolus, des dysfonctionnements localisés subsistent et sont une source d'insatisfaction, voire de conflits pour les habitants et le personnel de terrain. L'exemple de la ZUP 2 est donc une occasion d'évaluer l'impact des projets de restructuration sur le fonctionnement et la gestion du site, mais principalement, dans notre cas, sur la gestion du patrimoine arboré. La gestion arborée des différents espaces non bâtis est-elle conforme aux attentes et aux usages ?

Il n'est pas négligeable de noter qu'un diagnostic relativement complet réalisé à partir d'observations de terrain recueillies par les partenaires du Contrat de Ville (« Gestion urbaine de proximité, diagnostic sur le secteur de la ZUP 2 », 2004), nous a facilité la tâche en favorisant l'imprégnation du terrain.

La ZUP 2 constitue l'entrée Nord-Ouest du quartier de La Rabière. Elle est délimitée par la rue de la Douzillière à l'Ouest, la rue Lavoisier au Nord, la rue Pierre de Coubertin à l'Est et la rue James Pradier au Sud (carte 5 en page 45). Elle s'étend sur près 52 000 m² et rassemble 10% de la population du quartier de la Rabière (794 personnes y résidaient en 1999¹).

Implantés à l'Ouest, les premiers immeubles de la ZUP 2 (165 logements) ont été construits par l'OPAC 37 en 1968. Les deux bâtiments de la SAIEM ont été livrés en 1970. Plus au Sud, la Résidence pour Personnes Agées a ouverte ses portes en avril 1975. Au Nord, le centre commercial Lavoisier est entré en service en 1982 et la Maison Pour Tous en 1985.

Notre site d'étude rassemble donc la majeure partie de la ZUP 2 (a été exclu l'îlot de la Résidence pour Personnes Agées) et le mail de la rue Pierre de Coubertin, délimitant la ZUP 2 à l'Est. La carte 6 en page 46 « les espaces extérieurs restructurés de la ZUP, état en 2005 » délimite notre périmètre d'étude.

1. UN SECTEUR PLURIFONCTIONNEL

Un environnement moyennement dense

Situé en périphérie Ouest du quartier de La Rabière, le secteur de la ZUP 2 est entouré d'un tissu résidentiel mixte (habitat social et privé, individuel et collectif). Cet environnement diversifié et la présence sur le secteur d'un réseau dense de voies de desserte atténuent l'impression d'enclavement induite par la hauteur (de R+3 à R+7) et l'implantation en fer à cheval des immeubles de la ZUP 2 (illustration en page suivante).

¹ Source : INSEE, 1999

La vue perspective de la ZUP 2 révèle la volumétrie du site



Source : *Tour(s)plus*, 2003, Agence d'urbanisme de l'Agglomération de Tours, 2004

Un parc de logements collectifs de grande taille

Le parc de logements locatifs sociaux de la ZUP est composé de 291 logements collectifs sociaux. Géré par deux bailleurs, l'OPAC 37 (166 logements) et la SAIEM de Joué-lès-Tours (105 logements),

La dominance des logements de grande taille (51% de quatre pièces et plus) s'accompagne d'une majorité de ménages de trois personnes et plus (53% contre 42% dans l'ensemble de la ZUP de La Rabièrre en 1999). On note une forte proportion de couples avec enfants (39% des ménages contre 25% dans la ZRU) et de familles monoparentales (25% des ménages contre 16% dans la ZRU)¹.

Des équipements et des commerces attractifs

Deux équipements structurants, leur rayonnement étant plus large que le quartier lui-même, contribuent fortement à l'animation de la partie Nord de la ZUP 2.

La Maison Pour Tous est une structure municipale destinée à l'accueil des associations et des habitants de Joué-lès-Tours. Sur les 260 associations déclarées à Joué-lès-Tours, 78 y ont leur siège social.

Le centre commercial Lavoisier, en dépit de sa petite taille, est attractif et dynamique du fait, d'une part, de sa très bonne accessibilité depuis les rues Lavoisier et de la Douzillière ainsi que, d'autre part, du panel varié de commerces de première nécessité qu'il rassemble (boucherie-charcuterie, boulangerie-pâtisserie, tabac-presse, épicerie et pharmacie).

¹ Sources : Bailleurs sociaux et INSEE, 1999

D'autres équipements de proximité sont présents sur ce secteur : trois aires de jeux et un mini-foot publics, un jardin collectif (OPAC 37/SAIEM), un jardin privatif (OPAC 37) et une station de vidange destinée aux habitants et gérée par les services de la ville.

2. DES ESPACES EXTERIEURS RESTRUCTURES

Dans le cadre du Contrat de Ville, c'est en 1997 et 1998 que la première grande opération de restructuration des espaces extérieurs de La Rabière a été menée sur le secteur de la ZUP 2.

A cette occasion, deux îlots ont fait l'objet de modifications importantes.

La photographie aérienne qui suit témoigne de l'état du site en 1989.

L'aménagement sommaire des pieds d'immeuble de la ZUP 2 en 1989



rue Edmée
Bouchardon

rue Antoine Bourdelle

Source : Cliché
Solaire-Photo, 1989

Ne disposant pas d'une photographie aérienne similaire permettant de comparer l'état actuel à celui de 1989, les deux cartes (cartes 5 et 6) qui suivent ont été réalisées afin de présenter, d'une façon la plus fidèle possible, les espaces extérieurs de la ZUP 2 avant et après la restructuration qui a eu lieu en 1997-1998.

La carte 5 (page suivante), présentant « *les espaces extérieurs de la ZUP 2, état antérieur à 1997* », délimite le périmètre de la ZUP 2 alors que la carte 6 (page 46), présentant « *les espaces extérieurs restructurés de la ZUP 2, état en 2005* », révèle le périmètre d'étude que nous avons choisi pour réaliser ce travail.

Ce secteur d'étude a été divisé en 3 sections afin de faciliter la présentation des résultats du travail mené. Sur la carte, les numéros 1, 2 et 3 reportés correspondent respectivement à :

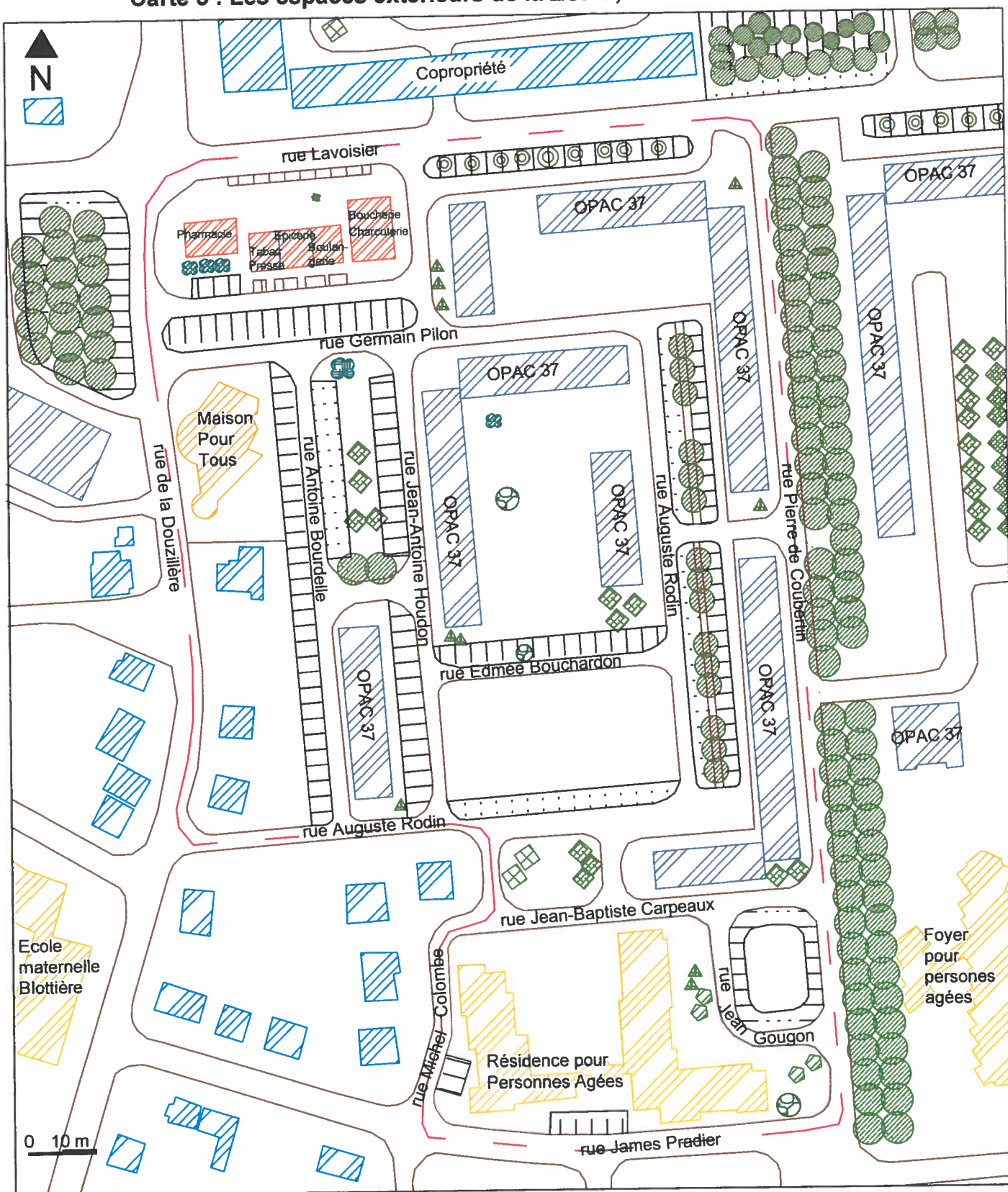
Secteur 1 : îlot Maison Pour Tous et centre commercial Lavoisier

Secteur 2 : îlot Rodin-Houdon

Secteur 3 : îlot Pilon-Lavoisier, mail Coubertin et aire de vidange

La carte 7 (pages 47), présentant « *les plantations sur les secteurs étudiés (2005)* », localise, par essence, chaque arbre, et ceci pour chaque secteur étudié.

Carte 5 : Les espaces extérieurs de la ZUP 2, état antérieur à 1997



— Périmètre ZUP 2

Un bâti aux fonctions hétérogènes :

Logement HLM

Logement privé

Service et commerce

Equipement

De grands espaces libres...

Stationnement

... plantés de quelques arbres :

Bouleau blanc

Cèdre du Liban

Charme commun

Erable sycomore

Magnolia à grandes fleurs

Peuplier noir d'Italie

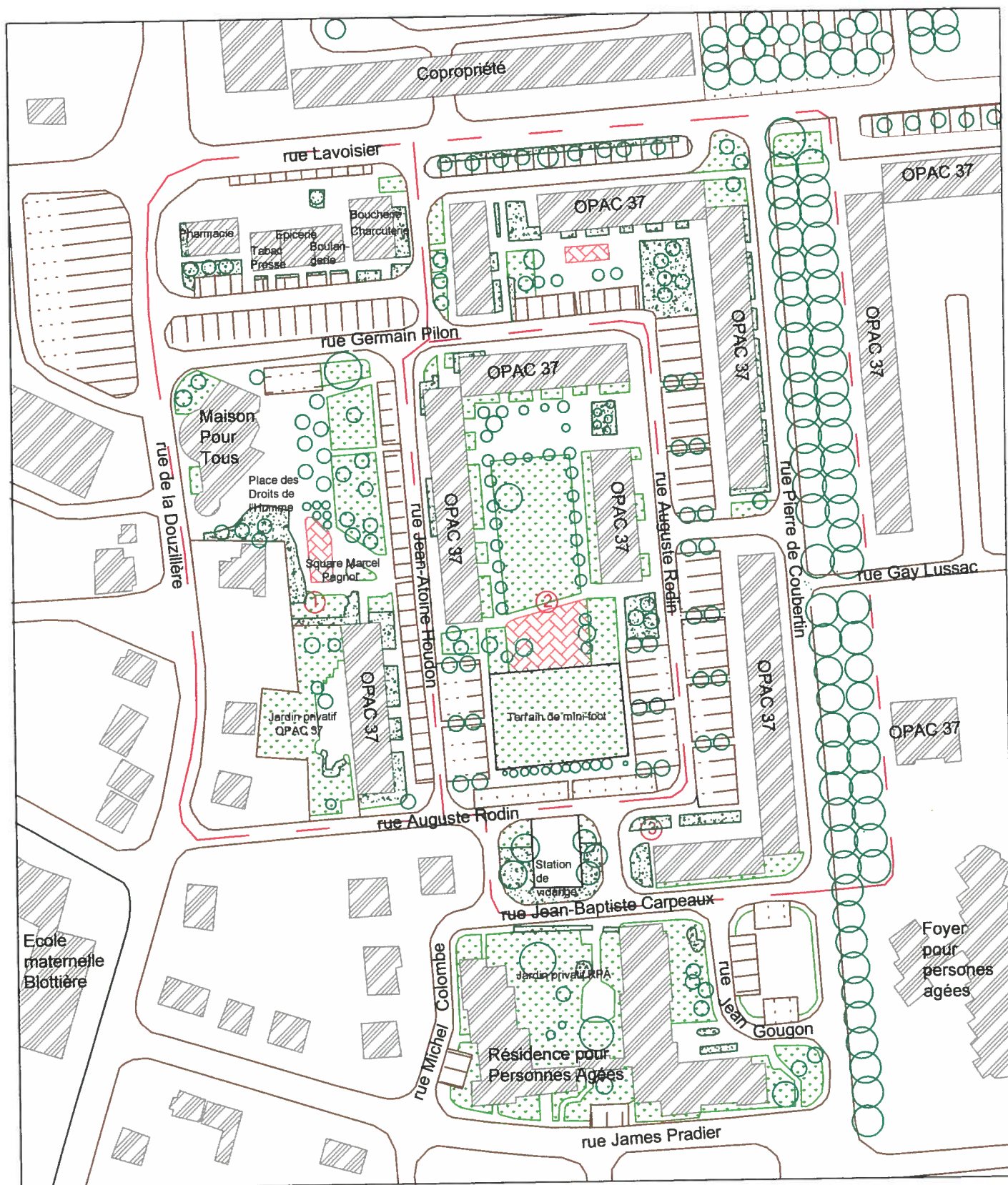
Peuplier blanc

Pin noir d'Autriche

Platane à feuilles d'érable

Tilleul d'hiver

Carte 6 : Les espaces extérieurs restructurés de la ZUP 2, état en 2005



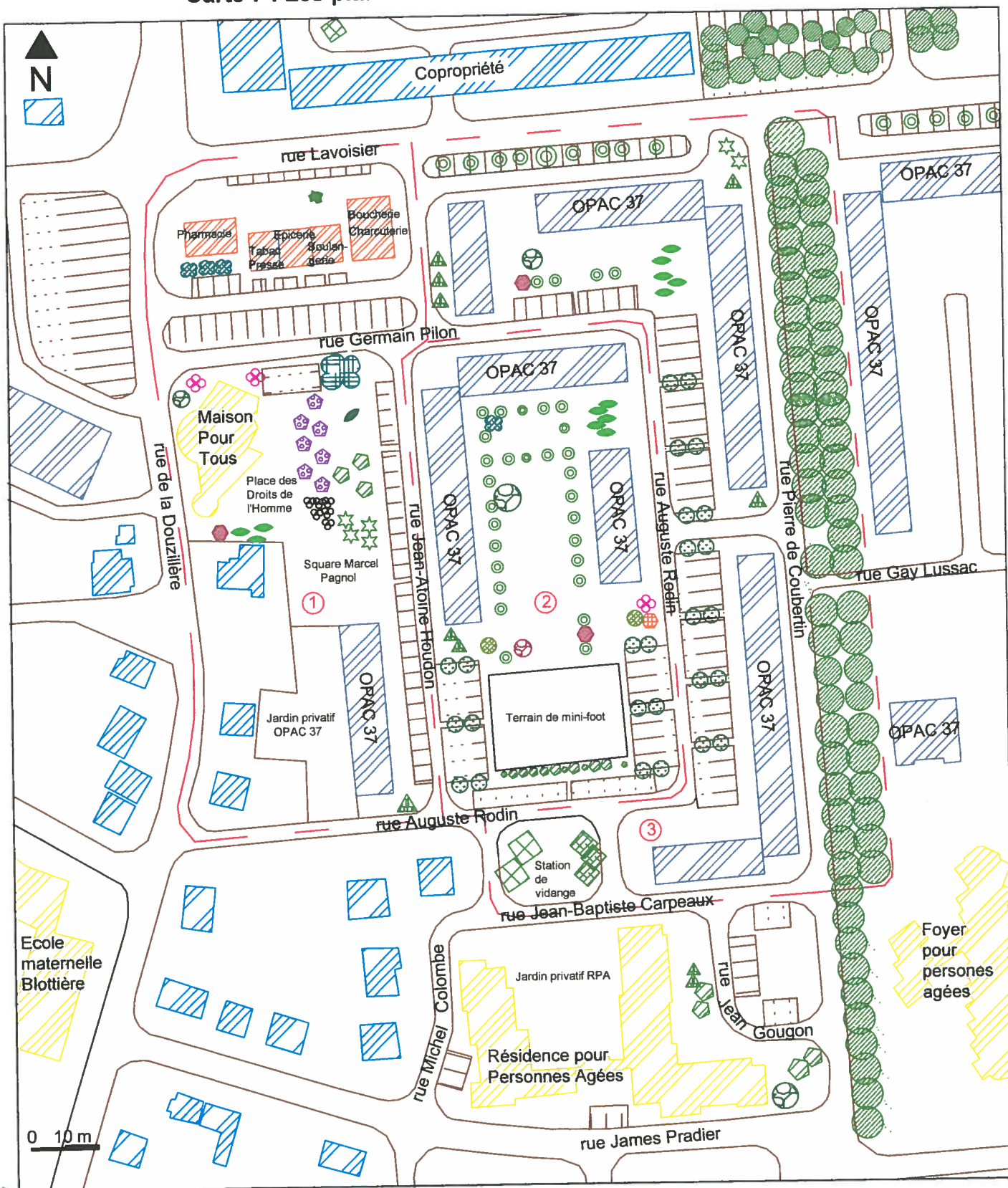
- Secteur étudié
- Stationnement
- Aire de jeux pour enfants

- Pelouse
- Massif d'arbustes
- Arbre

0 10 m



Carte 7 : Les plantations sur les secteurs étudiés (2005)



— Secteur étudié

Un bâti aux fonctions hétérogènes :

Logement HLM

Logement privé

Service et commerce

Équipement

Des espaces extérieurs restructurés...

Stationnement

... et plantés de nombreux arbres :

Arbre de Judée

Bouleau blanc

Cèdre du Liban

Charme commun

Erable lacinié de Wier

Erable négundo

Erable pourpre

Erable sycomore

Hêtre commun

Magnolia à grandes fleurs

Paulownia impérial

Peuplier noir d'Italie

Peuplier blanc

Pin noir d'Autriche

Platane à feuilles d'érable

Pommier

Prunus pissardi

Saule blanc

Savonnier

Sophora pendulata

Tilleul d'hiver

L'îlot Maison Pour Tous

Deux voies de desserte et une partie de l'espace affecté au stationnement (sous utilisé) ont été reconverties en espace public : la rue Antoine Bourdelle (photographie aérienne en page 44 et carte 5 en page 45) a été aménagée en place et aire de jeux de 1 000 m² devant la Maison Pour Tous (baptisée place des Droits de l'Homme et square Marcel Pagnol) et la rue Edmée Bouchardon a été restructurée en aire de jeux pour les enfants de 2 à 7 ans (carte 6 en page 46). Cette requalification s'est accompagnée de stationnements, de mobilier urbain et de plantations.

La restructuration des espaces extérieurs a clarifié le statut et la fonction des espaces non bâtis : espace de circulation, stationnement résidentiel, espaces verts publics ou collectifs. Les pieds d'immeubles demeurent des espaces collectifs ouverts dont une large part est affectée au stationnement. On ne compte qu'un seul cas de privatisation des espaces extérieurs : un espace paysager destiné aux locataires a été aménagé à l'arrière de l'immeuble de l'OPAC 37, rue Jean Antoine Houdon.

L'îlot Rodin-Houdon

Les aménagements, réalisés dans le prolongement de l'opération îlot Maison Pour Tous, ont concerné une superficie de 12 000 m². Limité au Nord par la rue Germain Pilon, au Sud par la rue Jean Baptiste Carpeaux, à l'Est par la rue Pierre de Coubertin et à l'Ouest par la rue Jean Antoine Houdon, le projet d'aménagement sur le site Rodin-Houdon regroupait un nombre important de logements de l'OPAC 37 et de la SAIEM.

Il a consisté en une réorganisation des espaces extérieurs et a engendré la suppression de la rue Edmée Bouchardon ainsi que l'alignement de platanes de la rue Auguste Rodin (photographie aérienne en page 44 et carte 5 en page 45). Ces arbres, arrivés en fin de cycle végétatif et occasionnant des dégâts irréparables sur le revêtement bitumineux, ont été remplacés par des plantations d'érables négundos structurant l'aménagement des unités de parking de huit à dix places desservies par une seule voie, et non plus deux comme autrefois (carte 7 en page 47). Cette nouvelle rue constitue ainsi la voie principale de la circulation sur le périmètre.

De nouveaux emplacements de stationnement automobile ont été créés dans les épaisseurs des bâtiments pour fermer l'îlot. Le cœur de l'îlot a fait l'objet d'aménagements en deux parties.

La première partie, située entre les barres et la tour, a été grillagée et fermée pour préserver les espaces arrières des bâtiments et faire en sorte que les habitants se les approprient.

La préoccupation a été de créer un espace de transition pour donner au vide entre les immeubles, qui à l'origine était un simple terrain sableux, une nouvelle dimension, une valeur d'usage et de représentation. Par cette intervention les immeubles qualifient un espace qui leur est propre, enserrant à l'intérieur, un jardin collectif avec des plantations et des cheminements. L'écartement moyen des plantations de tilleul, près de 5 mètres, assurera à terme une continuité des frondaisons pour former un couvert continu, masquant les façades des immeubles encadrant le jardin.

La seconde partie, aménagée en espace de jeux, constitue un espace ouvert et plus accessible à l'ensemble des habitants du secteur.

Dans cette mise en scène de l'espace extérieur, de nouvelles échelles apparaissent au cœur des barres : les plantations des aires de stationnement rompent la surface du bitume, l'espace arrière clos est associé à des végétaux à taille humaine et les compositions végétales apposées introduisent de l'hétérogénéité.

Par ce projet, une variété se met en place, en rupture avec la monotonie de l'espace public de la ZUP 2, liée à l'introduction d'une séquence paysagère conçue pour favoriser l'image d'un « lieu ».

Cependant, la réussite de cet aménagement reste mesurée puisque le projet n'établit aucune relation avec les espaces environnants. Il remplit le vide, délimite et surtout isole cet espace. L'absence de relation entre les espaces, renforcé par la fermeture avec un grillage, donne trop faiblement une valeur d'espace public à ce qu'il est d'usage d'appeler les espaces extérieurs. Cet aménagement, isolé et ressenti tel un espace clos et privatif, est sans relation avec l'environnement qui l'englobe.

Le réseau de voirie, considérablement modifié lors cette requalification, est caractérisé par un réseau dense desservant chaque pied d'immeuble. L'ensemble des voies est à double sens de circulation et il n'y existe aucune voie en impasse.

Il est également à noter que les itinéraires piétonniers sont nombreux.

3. UNE REPARTITION FONCIERE PLUS COHERENTE

La recomposition des espaces extérieurs de ce secteur s'est accompagnée d'une nouvelle répartition foncière entre les différents gestionnaires, plus en adéquation avec les espaces créés à l'occasion du projet : les bailleurs sociaux n'ont plus que la responsabilité des espaces autour de leurs immeubles respectifs et la gestion des parcs de stationnement a été cédée à la collectivité qui assure aussi celle des voiries. Ainsi, la ville est gestionnaire des espaces extérieurs publics et collectifs

Les services voirie, propreté et espaces verts de Joué-lès-Tours assurent l'entretien du domaine public et privé de la commune, c'est-à-dire de la voirie, des aires de stationnement, des espaces verts, y compris ceux situés en cœur d'îlot (pelouses, plantations, jeux, clôtures, etc.), et des équipements publics (eau, assainissement, éclairage public, mobilier urbain).

Au total, 9 agents municipaux à plein temps sont affectés à l'entretien des « espaces ouverts » du quartier de La Rabière dont 6 agents du service espaces verts.

Les pieds d'immeubles sont gérés par les bailleurs sociaux propriétaires, via un prestataire. Ces interventions ne sont pas coordonnées avec celles des services municipaux.

POUR RESUMER...

Cette deuxième partie a permis de circonscrire le secteur concerné par ce travail de recherche et d'en définir explicitement les caractéristiques esthétiques, sociales, fonctionnelles, patrimoniales et écologiques.

L'appréhension du volet historique relatif à la conception de ce grand ensemble et du site étudié a permis d'affirmer les acquis antérieurs, validant la première hypothèse posée.

En effet, la conception de la Zone à Urbaniser en Priorité de La Rabière en tant que solution à la carence en logements a été conduite telle une cité dortoir. Il s'agissait là d'une opération purement immobilière où la notion d'unité du quartier comme centre de vie a été négligée. Les impératifs de l'industrialisation du bâtiment ont été posés comme principe générateur de la morphologie urbaine.

Ainsi, les espaces publics aux limites floues ont été délaissés. Plantés d'alignements de peupliers noirs à la forme fastigiée et de platanes, ils ont vu leur monotonie et leur uniformité exacerbées.

Ces alignements d'arbres, soulignant la rectitude des voies, n'ont été que des éléments fonctionnels au détriment d'une gestion rigoureuse. De plus, cette végétation arborée implantée lors de la conception de ce grand ensemble est typique de l'urgence de l'époque avec des choix principalement d'essences se caractérisant par une croissance rapide.

La végétation arborée a ainsi constitué un élément de remplissage des vastes espaces vides voués aux déplacements automobiles, sans réflexion ni considération de leur usage par les citoyens.

La faible lisibilité des lieux et l'absence d'espaces de rencontre et de détente accueillants sont caractéristiques de la conception urbanistique du quartier de La Rabière.

Cependant, le secteur concerné par ce travail a fait l'objet d'une recherche de qualité. Restructuré en 1997-1998, certains dysfonctionnements initiaux ont été résolus.

Ce site, terrain d'observation privilégié, présente une occasion d'évaluer l'impact des projets de restructuration sur le fonctionnement et la gestion du site, mais principalement, sur la gestion du patrimoine arboré et son appropriation par les citoyens.

La troisième et dernière partie de ce mémoire de recherche va confronter la réalité végétale du grand ensemble de La Rabière et la perception qu'en ont les citoyens afin de tenter de répondre aux nombreuses questions qui ont pu être formulées jusqu'à présent, à savoir :

- ✓ Comment les citoyens construisent leurs relations aux espaces arborés, quelles en sont leurs pratiques, leurs perceptions et leurs représentations ?
- ✓ S'approprient-ils les arbres des espaces publics de proximité au même titre qu'ils s'approprient ces lieux ?
- ✓ La perception et l'image de l'arbre urbain, évolutives au cours des saisons, influencent-elles les pratiques des citoyens ?
- ✓ Quelles sont les relations entre la gestion des arbres et les représentations qu'en ont les citoyens ?
- ✓ Les modes de gestion des plantations permettent-ils d'informer et de mesurer l'appropriation de ces arbres par les citoyens ?

TROISIEME PARTIE :
UNE RECHERCHE S'APPUYANT SUR
UN TRAVAIL DE TERRAIN D'ENVERGURE

L'objectif ici est de traduire la perception de l'espace arboré et de l'arbre, à proprement parler, liée aux pratiques des citoyens. L'analyse des comportements, des différents usages de l'espace arboré par les citoyens, le constat de détournements d'usage et autres phénomènes (ségrégations spatiales par le biais d'usage exclusif par exemple) témoigneront de l'appropriation des lieux et des arbres.

Il est nécessaire de préciser ici que cette recherche s'est limitée à un espace réduit. La population et le périmètre touchés par notre travail ne représentent qu'une bien faible portion (sociale et spatiale) du quartier. Cette tentative ne se pouvait être alors qu'exploratrice, elle ne tendait en aucun cas à un travail de synthèse ou à l'apport de conclusions qui se seraient voulues précises mais qui n'auraient été que prématurées. Nous avons voulu essentiellement conduire une méthode et présenter des ouvertures susceptibles d'affiner une analyse conduisant progressivement à une connaissance de l'arbre urbain et de l'espace arboré.

I. Une étude menée selon des modes d'investigation complémentaires

Différents discours ont été analysés : celui des gestionnaires et celui des utilisateurs (citadins). Le questionnement des gestionnaires de l'arbre a permis d'avoir une approche « à dire d'experts » et une enquête auprès de la population a permis de sonder la vision des citoyens.

Ainsi, notre démarche globale s'est articulée selon deux séquences :

- ✓ observations de terrain ;
- ✓ entretiens conduits auprès des usagers et des acteurs en rapport avec le terrain qui est l'objet de l'observation.

Ces deux modes d'investigation ont été appliqués de façon complémentaire et itérative.

L'élaboration de quatre grilles d'analyse a permis de conduire ce travail de façon rigoureuse :

1. Grille d'observation des arbres ;
2. Grille d'entretien avec les gestionnaires des arbres ;
3. Grille d'observation des citoyens ;
4. Grille d'entretien avec les citoyens.

Le choix de ces orientations pour l'investigation et la rédaction de ces grilles d'analyse nécessitent d'être justifié et présenté ci-après.

L'exploitation des résultats obtenus (discours oraux et observations) est proposée plus loin (à partir de la page 60), la difficulté majeure résidant dans le croisement de ces différentes méthodes d'analyse afin d'assurer l'exploitation optimale des nombreuses informations obtenues.

1. L'OBSERVATION DES ARBRES AFIN DE DRESSER UN INVENTAIRE QUANTITATIF ET QUALITATIF DU PATRIMOINE ARBORE

Des entretiens avec Monsieur LEROUX (responsable du service municipal des espaces verts depuis 2001) et l'étude de documents témoignant de la situation arborée antérieure (photographies aériennes de 1987 ; GPV de l'Agglomération Tourangelle, *diagnostic sur le secteur de la ZUP 2*, septembre 2004) ont permis d'apprécier l'évolution quantitative et qualitative en terme d'essences et de localisations du patrimoine arboré.

Cependant, aucun écrit relatant la présence des arbres (localisation, essence...) sur le territoire n'existe. Ainsi, l'historique du patrimoine arboré reste succinct et à titre indicatif. Il n'y a, à ce jour, pas de « mémoire » précise, si ce n'est celle des habitants et des gestionnaires.

Notre démarche nous a amené à réaliser un inventaire quantitatif et qualitatif du patrimoine arboré du site de notre étude (nombre total d'arbres, répartition par espèce, forme et antécédents de gestion, date de plantation, classe d'âge ou de circonférence, état sanitaire et principales contraintes).

1. À partir du plan global du quartier, un plan plus précis, à l'échelle de la sous-unité étudiée a été dressé afin de réaliser un zoom à l'échelle des îlots considérés (carte 7 en page 47).

2. Localisation des arbres sur le plan : sujet isolé, arbre faisant partie d'un ensemble (bosquet, alignement), situation par rapport aux habitations, occasionne-t-il une gêne ou un dysfonctionnement ?

3. Recensement des principaux caractères spécifiques de l'arbre :

- ✓ L'essence (feuillage persistant ou caduc, couleur, floraison, production de fruits...) ;
- ✓ La forme est fonction des pratiques de taille (l'arbre urbain parvient rarement à exprimer son port naturel caractéristique de l'essence) ;
- ✓ L'année de plantation et la circonférence du tronc sont deux critères permettant d'observer l'adaptation du sujet aux conditions du milieu. Quatre stades peuvent être identifiés : croissance juvénile (développement en hauteur et en diamètre), croissance adulte (faible croissance en hauteur, mais le tronc continue à grossir), pleine maturité (croissance en hauteur et diamètre non perceptible, l'aspect est vigoureux et il n'y a pas de traces visibles de dépérissement), dépérissement (dessèchement des extrémités des branches, puis apparition de branches mortes, de parasites et de maladies) ;
- ✓ Les caractéristiques esthétiques (sujet particulièrement beau représentatif de l'essence, sujet au port particulier ou taillé, sujet mal formé ou déséquilibré, tordu...) ;
- ✓ L'état sanitaire de l'individu (présence de blessures, branches cassées ou arrachées). Ici seul les aspects sanitaires relatifs à des dégradations physiques humaines est considéré, tous les problèmes pathologiques et entomologiques dont l'observation requière des compétences en la matière sont exclus ;
- ✓ Les moyens de protection mis en œuvre.

Une représentation cartographique de l'évolution de la végétation arborée du site a été réalisée afin de rendre compte de la situation. Les données recueillies au cours du diagnostic ont été reportées sur une cartographie du terrain (carte 5 en page 45 pour la situation antérieure à 1987, carte 7 en page 47 pour la situation actuelle). Ces données ont constitué un élément essentiel dans l'observation des usages.

GRILLE D'OBSERVATION DES ARBRES

Date d'observation

Localisation des arbres : fonction¹ (ornement à fleurs, structurant...), isolement ou groupement

Abords : accès, clôture

Essence et caractéristiques propres : persistant/caduc, forme du port (libre ou architecturé), feuillage, floraison, production de fruits, odeur, remarque sur le stade végétatif au moment de l'observation (floraison, foliation...)

Stade de développement (considérant l'année de plantation et l'aspect actuel du sujet)

Remarque sur l'ombre portée

Entretien et prévention : taille, présence de protection (tuteur, grille...)

Etat et constat de dégradation : choc(s) sur le tronc, branche(s) cassée(s), sol tassé, racines apparentes, dégradation du revêtement bitumeux...

¹ Les différentes fonctions de l'arbre urbain pouvant être rencontrées sur le site :

Rôle social : promenade, repos, ombrage, lieu de rencontre

Rôle physique de protection contre les nuisances en créant un écran, une transition marquée (clôture, délimitation entre deux espaces) : circulation, soleil, vent, vue...

Rôle paysager et esthétique : ornement, structuration, arbre marqueur d'espace, lisibilité, animation...

Remarque : une même plantation peut recouper plusieurs fonctions.

2. L'ENTRETIEN AVEC LES GESTIONNAIRES DES ARBRES AFIN D'AVOIR UNE APPROCHE « A DIRE D'EXPERTS »

La grille d'analyse spécifique, présentée ci-dessous, a permis, en premier lieu, d'appréhender la situation globale sur la commune, puis ensuite d'axer le sujet plus particulièrement sur le quartier de La Rabière et enfin sur le site étudié : la ZUP 2.

Ce travail d'analyse a permis d'avoir une approche « à dire d'experts » relative à la gestion des arbres.

GRILLE D'ENTRETIEN AVEC LES GESTIONNAIRES DE L'ARBRE

1. Politique globale de la ville

Tendance, évolution du patrimoine arboré, objectifs

Mode de suivi (existence d'un inventaire)

2. Plantations

Quel(s) critère(s) prédomine(nt) dans le choix des essences

Soucis de l'effet de composition

Type de port, de feuillage, production de fruits, production de fleurs...

Croissance lente ou rapide (donc espérance de vie longue ou courte)

Diversification des essences, dans quelle mesure (soucis des maladies ou/et rupture de monotonie)

Quelles actions menées dans les espaces extérieurs des grands ensembles

La réhabilitation du quartier La Rabière a eu quels impacts sur le patrimoine arboré

3. Gestion et entretien

Qui gère et entretient le patrimoine arboré

Compétences du Service Municipal des Espaces Verts (élagage, savoir-faire pour les tailles architecturées, spécialiste des pathologies, etc.)

Opération(s) d'entretien

Dans le quartier de La Rabière, difficulté de coordination des différents acteurs (maître d'ouvrage réalisant l'investissement et gestionnaire responsable de l'entretien)

Gestion fonction de l'appropriation

Constat de phénomènes divers envers les arbres de la part des citoyens (vandalisme, marquage, piétinement des racines, dégradation volontaire, plaintes, réclamation pour abattage ou élagage), selon les quartiers, le type d'habitat..., et à La Rabière

Moyen(s) de protection des plantations

Implication de la population

Mobilisation des citoyens lors de réunions publiques (évocation de ce sujet, quelle(s) information(s) auprès des habitants)

Influence de la population (Assemblée Plénière avec Conseil de Quartier), existence d'association(s) plus particulièrement impliquée(s)

Événements festifs, information, communication

3. L'OBSERVATION DES CITOYENS AFIN DE CONSTATER LES USAGES QUOTIDIENS DES ARBRES ET DE L'ESPACE ARBORE

Au sein de l'espace urbain, poser des questions pertinentes sur les usages et les pratiques « revient à interroger le passant sur sa façon de marcher, de s'habiller, d'observer, de rencontrer, de parler, de penser, d'apparaître, toutes choses qui sont de l'ordre de l'indicible » puisqu'il ne s'agit en fait que des habitudes (Toussaint, 2001). Ainsi, l'observation de l'espace urbain *in vivo*, en spectateur averti conduit à dépasser les simples apparences, à y lire les faux-semblants. La recherche est donc possible comme production d'informations sur l'ensemble des passants.

Objectif de l'observation

Cette phase a eu pour objectif d'acquérir les aspects qualitatifs de fonctionnement relatifs aux arbres à l'intérieur du périmètre d'observation grâce à la considération du lien entre l'état des lieux, la consistance de l'aménagement arboré et les pratiques et usages quotidiens.

Conduite de la méthode

L'observation a été, en un premier temps, non participante, afin de maintenir une vision objective des usages constatés et d'en préserver la spontanéité, en limitant les éventuelles interférences entre l'observateur et les usagers. Par la suite, l'observation participante, par un ensemble d'entretiens, a permis de compléter l'observation en autorisant les interprétations des phénomènes par les acteurs qui sont liés à leur déclenchement, à leur apparition ou leurs effets. Nous avons ainsi pu accéder à des éléments qualitatifs que l'observateur ne peut avoir autrement que par un contact avec les usagers (l'investigation par enquête est évoquée en page 58).

La grille d'observation des citoyens qui a été élaborée (présentée à la page suivante), a permis de noter un certain nombre de paramètres relatifs à la situation globale de l'observation (lieu, date, heure et conditions météorologiques, nombre d'individus concernés, leur sexe, leur âge) et aux comportements (type d'usage, parcours...) qui ont, par la suite, pu être exploités.

La fréquence de nos observations étant suffisamment intenses au cours de deux demi-semaines (présence quotidienne), il nous a été possible de constater les pratiques répétées quotidiennement par les mêmes personnes et de constater le déroulement des pratiques tout au long de la journée.

Le rendu est descriptif et permet de cerner, de façon analytique, le fonctionnement du site arboré selon les différents moments de la journée.

Les commentaires qualitatifs apportés soulignent la dimension sociale des pratiques et des usages (parcours quotidiens, points de regroupement, lieux plus ou moins appropriés) et présentent, autant que possible, l'état concret des lieux avec les décalages entre les pratiques constatées et l'aménagement formalisé (adaptation aux usages et niveau d'appropriation).

Ainsi on pu être intégrés les principaux cheminements, formels ou informels que structurent les pratiques quotidiennes des usagers, des résidents, des citoyens. Ces cheminements intéressent les divers déplacements (approvisionnement, parcours des enfants ou des adolescents pendant leurs loisirs, etc.). Il est accordé autant d'importance aux cheminements formalisés (parcours inscrit dans l'aménagement) qu'aux cheminements spontanés ou sauvages. Ces derniers dénotent les pratiques particulières d'appropriation de l'espace (Augoyard, 1979).

Limite et difficulté

La présence d'un observateur peut influencer le comportement d'une personne observée qui peut alors être amenée à tempérer ses pratiques (non conventionnelles). La position d'observation doit donc être « stratégique » : permettre de saisir les faits et gestes du « théâtre » quotidien (Toussaint, 2001) sans pour autant entrer en scène.

GRILLE D'OBSERVATION DES CITOYENS

Date d'observation
Observations climatiques
Point d'observation
Heure

Nombre de personnes
Sexe
Tranche d'âge¹

Pratique de l'espace : comportement

Modalités d'usage :

Usage des équipements ou autres, activité(s), détournement d'usage

Mode de déplacement : piéton, cycliste, automobiliste

Durée d'usage

Fréquence d'usage : quotidienne, occasionnelle ou exceptionnelle

Parcours réalisé

Attitude : déambulation, stagnation, passage bref

Situation affective : expression laissant paraître (heureux : plaisir, joie ; malheureux : tristesse, mélancolie)

¹ Les classes d'âge se découpent telles que : moins de 15 ans, de 15 à 19 ans, de 20 à 24 ans, de 25 à 39 ans, de 40 à 59 ans, de 60 à 74 ans, 75 ans et plus.

4. L'ENTRETIEN AVEC LES CITOYENS AFIN DE CONSIDERER QUALITATIVEMENT LA REALITE VECUE ET PERÇUE

Le protocole d'observation a été couplé à des entretiens semi-directifs.

Saisir le site à travers le propos des habitants permet de ne pas s'éloigner de la réalité, non pas seulement de la réalité vécue par les citoyens, mais également et surtout de leur réalité perçue et de leurs propres représentations du réel. Car, comme nous l'avons déjà évoqué auparavant (première partie), chacun vit et perçoit l'espace de manière différente. Les lieux de vie n'existent pas indépendamment de l'utilisation et de la représentation qu'en ont les citoyens.

Objectif de l'enquête

L'approche a été uniquement qualitative, la taille restreinte de l'échantillon ne permettant pas une approche quantitative. Elle n'a donc pas permis de révéler les images collectives (selon Lynch, cité en page 27). L'objectif d'une telle approche a été de dépasser l'unicité, d'aller au-delà de l'image consensuelle.

L'enquête, sommaire, n'a eu pour objectif que de constituer un simple instrument de considération des attachements, des sensibilités et du ressenti des individus concernés, à un moment donné, en un endroit donné.

Ainsi, les réactions verbales collectées ont permis, d'une part, de cerner ce que les citoyens interrogés voient, sentent, respirent... en sillonnant les espaces urbains, révélant les ambiances (sonores, sensorielles et visuelles) qu'ils perçoivent et, d'autre part, de renvoyer aux représentations et aux perceptions qui s'attachent aux espaces arborés considérés, à l'espace vécu.

Conduite de la méthode

Nous nous sommes concentrés sur l'hétérogénéité de l'échantillon de manière à recueillir la plus large palette de réactions et de points de vue. Ainsi, l'échantillon traité n'est ni stratifié rigoureusement, ni totalement aléatoire. Les 18 personnes interrogées l'ont été du seul fait de leur inscription dans les espaces considérés et de leur disponibilité (première condition de l'échange).

La grille d'entretien avec les citoyens (présentée à la page suivante), qui constitue le support de l'enquête, présente un découpage selon quatre orientations thématiques : la première cerne les caractéristiques de l'enquêté, la deuxième permet d'appréhender l'attachement au quartier que suscite les modalités de sa fréquentation, la troisième regroupe les aspects sensibles relatifs aux arbres et la dernière sonde l'opinion du citoyen à l'égard de l'ambiance du site.

Limites et difficultés

Il est nécessaire de rappeler la difficulté résidant dans le décodage et l'interprétation du discours des personnes enquêtées. Le vocabulaire et l'interprétation des différents termes utilisés lors de l'enquête apparaît parfois complexe tant pour l'enquêteur que pour l'enquêté. L'échange peut en devenir exigeant.

De plus, le discours spontané, à l'inverse de ce que l'on peut penser, n'est pas nécessairement objectif mais bien le fruit, le produit d'une relation particulière enquêté/enquêteur au moment de la passation (Plouchard, 1999).

Il est également nécessaire de préciser que notre enquête, sommaire, ne prend pas en compte la totalité des variables pouvant interférer sur les résultats escomptés. En effet, nous savons que l'on obtient une ventilation des réponses en rapport avec l'appartenance à tel ou tel groupe social (Ledrut¹, cité par Plouchard, 1999). Elle ne constitue donc qu'une pré-enquête qualitative dont les résultats ne sont qu'exploratoires.

¹ LEDRUT Raymond, *Les images de la ville*, éditions Anthropos, 1973

GRILLE D'ENTRETIEN AVEC LES CITADINS

Date

Heure

Observations climatiques

1. Profil sociologique

Sexe

Tranche d'âge¹

Citadin habitant (depuis combien de temps) ou seulement usager (lieu de résidence)

2. Attachement au quartier et plus particulièrement au site étudié² au travers des occasions de fréquentation

Modalités d'usage : à quelle(s) occasion(s) ; quel(s) trajet(s) ; en tant que piéton, cycliste et/ou automobiliste

Fréquence d'usage : quotidienne, occasionnelle, exceptionnelle

Durée d'usage

Perception des lieux (satisfaction des aménagements, satisfaction de l'entretien des espaces extérieurs, lieux animés, sentiment d'enracinement)

3. Sensibilité aux arbres

En général sur la commune

Reconnaissance des essences

Sentiment quantitatif (suffisance ou non)

Sentiment qualitatif (entretien, choix des essences, localisation)

Image véhiculée par l'arbre, représentation

Sur le site³

Nombre

Essences

Forme, couleur, odeur

Entretien

Evolution quantitative du patrimoine arboré, sentiment (suffisance ou non)

Evolution qualitative du patrimoine arboré, sentiment (entretien, choix des essences, localisation)

Nuisance(s) occasionnée(s) par les arbres

Appréciation(s)

4. Ambiance générale du site

Sentiment : satisfaction(s), reproche(s), critique(s)

Appréciation sur le confort selon les aspects sensibles : respiration, ensoleillement, vent, bruit, visibilité

Périodes préférées : période saisonnière, temps climatique et heure de la journée

Image et ressenti globale

¹ Les classes d'âge se découpent telles que : moins de 15 ans, de 15 à 19 ans, de 20 à 24 ans, de 25 à 39 ans, de 40 à 59 ans, de 60 à 74 ans, 75 ans et plus.

² Préciser à la personne interrogée le périmètre considéré

³ idem

II. Des résultats riches en informations

L'échelonnement des différentes phases du travail de terrain

Ci-contre, ce visuel permet de voir l'échelonnement et la juxtaposition de la période des vacances scolaires avec nos observations ainsi que les enquêtes menées auprès des citoyens.

L'observation des citoyens et de leurs pratiques s'est faite en différents points afin de balayer la globalité du secteur d'étude. Elle s'est déroulée :

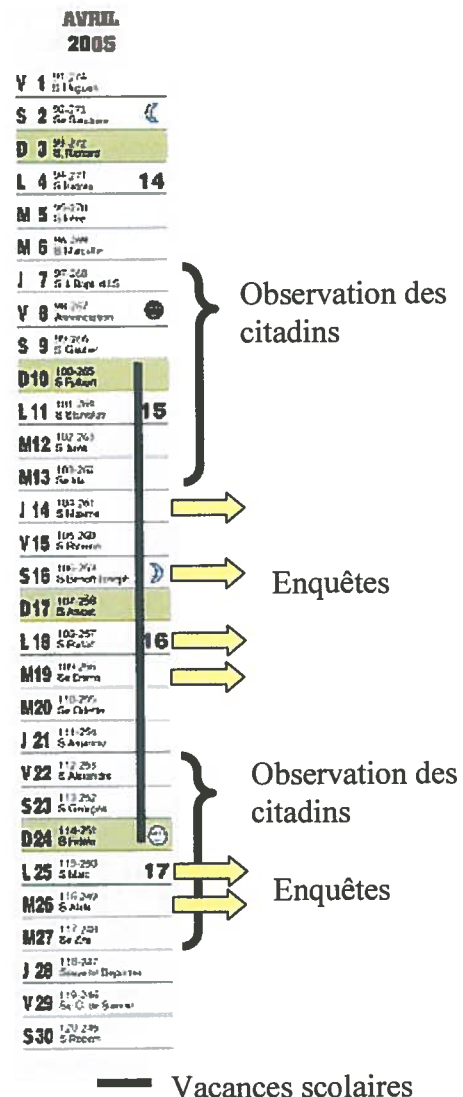
- ✓ du jeudi 7 au mercredi 13 avril 2005, sur des plages horaires étendues afin de prendre connaissance des rythmes de la vie quotidienne de ce site ;
- ✓ puis du vendredi 22 au mercredi 27 avril, aux heures présentant le plus de fréquentation.

L'enquête auprès des citoyens a été menée en différents points et s'est déroulée le jeudi 14, le samedi 16, les 18 et 19 avril puis le lundi 25 et le mardi 26 avril 2005, sous des conditions météorologiques contrastées (allant d'un climat chaud et ensoleillé à un climat froid, humide et venteux).

Remarque :

Les entretiens avec les gestionnaires ne sont pas reportés sur ce calendrier. Les rencontres ont eu lieu :

- ✓ le 18 mars et le 8 avril avec Monsieur Leroux ;
- ✓ le 6 avril avec Monsieur Aït Mohamed ;
- ✓ plusieurs fois courant avril avec les agents municipaux du service espaces verts.



1. SELON LE DISCOURS DES GESTIONNAIRES, LA GESTION EST SOUMISE AUX MARQUES D'APPROPRIATION

1.1. Une politique de l'arbre en pleine émergence

Jusqu'en 2001, la municipalité de Joué-lès-Tours a mené une politique de l'arbre peu rigoureuse. Auparavant, les plantations ont été réalisées sans soucis du devenir des sujets « l'arbre pousse tout seul ». Les conséquences en sont aujourd'hui visibles et selon l'expression de Monsieur LEROUX : « on a beaucoup de jeunes-vieux arbres ». Car il est à préciser que les éventuelles mauvaises conditions de croissance d'un arbre peuvent accélérer la succession de ses différentes phases de vie et le faire entrer prématurément en phase de sénescence. La longévité du sujet en est alors diminuée.

Aujourd'hui, les conditions optimales requises pour les nouvelles plantations sont recherchées afin de développer un patrimoine de qualité. Cependant, aucune gestion définissant une politique à long terme n'est élaborée en interne, l'inexistence de plan de gestion en témoigne.

Actuellement, la collectivité dispose de peu de moyens humains tant en nombre qu'en compétences et n'a qu'un inventaire papier, quantitatif et non qualitatif fait en 2000 (dénombrement de 9 000 arbres de rues). Cet inventaire, fait sans objectif défini, a abouti sur des données inexploitable. Il n'est pas possible, à ce jour, d'avoir des données quantitatives et qualitatives précises sur le patrimoine de la collectivité, d'où la nécessité pour notre travail de réaliser de nombreux relevés sur le terrain.

Un nouvel inventaire sera mené d'ici 2007 et la gestion du patrimoine sera facilitée par l'usage de l'outil informatique. A terme, la politique de l'arbre sera concrétisée par une charte, véritable outil afin de développer harmonieusement l'arbre dans la cité, sensibiliser le public et assurer la pérennité des plantations.

1.2. Des plantations riches en diversité

L'objectif majeur de la collectivité est de planter le maximum d'arbres en privilégiant la diversité des essences (paulownia, pommier, frêne, chêne, magnolia, cerisier, liquidambar, pin maritime d'Italie, etc.).

Depuis 2002, la plantation de 500 arbres a été assurée : « de la création avec peu de renouvellement » (Leroux, 2005).

Le choix de l'essence est principalement orienté selon l'encombrement aérien. Le souci de composition est également un critère de choix (arbre fastigié dans une rue étroite, petit sujet près de grands immeubles, grand sujet près de maisons plus petites, etc.).

1.3. Une gestion et un entretien non spécifique au quartier de La Rabière

La gestion et l'entretien des arbres restent curatifs et non préventifs.

Les essences choisies pour le site de notre étude (carte 7 en page 47) ne demandent principalement que très peu d'entretien en terme de taille. Par exemple, l'arbre de Judée ne doit pas se tailler après la formation, le paulownia et le sophora ne se taillent qu'en cas de nécessité et toujours prudemment alors que l'érable et le hêtre ne supportent pas les tailles fréquentes (Génin, 1982).

La taille est réalisée par une entreprise mandatée.

Elle est menée, une première fois sur les plantations encore jeunes afin de permettre la formation définitive de la tête de l'arbre issu de la pépinière : pyramidale pour le charme, ovoïde pour le tilleul et le platane, fuseau naturel pour le peuplier et le bouleau, boule naturelle pour l'érable, parasol naturel chez le paulownia. C'est la *taille de formation*.

Puis au cours de la vie des arbres, la taille est principalement effectuée par sécurité et non pour l'esthétique. Faute de temps et de compétences, le suivi n'est pas rigoureux.

La taille courante d'entretien concernant les formes libres reste exceptionnelle (seulement quand il y a un réel danger). Ces tailles de nettoyage et d'éclaircissage visent essentiellement la suppression des branches mortes ou dépérissantes, dangereuses pour la sécurité des usagers et des équipements (élimination des gourmands du tronc et des charpentières, des éventuels drageons et reprise des chicots et des branches cassées).

La taille des formes architecturées, dont l'objectif est de maintenir une silhouette dans un volume donné, en partie pour des raisons esthétiques mais majoritairement pour permettre une cohabitation durable entre le végétal et son environnement, est réalisée annuellement, comme sur les charmes présents sur le site, afin de maintenir la forme architecturée pyramidale prévue.

L'élagage a été pratiquée, cette année, sur les platanes du mail de la rue Pierre de Coubertin afin d'éviter que la tête des arbres ne montre trop haut.

Il est à noter qu'aucune action n'est menée spécifiquement dans les espaces extérieurs du grand ensemble du quartier de La Rabière : « ce site est traité au même titre que les autres espaces des autres quartiers de la ville » (Leroux, 2005).

Une gestion soumise aux marques d'appropriation ?

En tant qu'usager de l'espace, mais surtout en tant qu'électeur que le maire veut satisfaire, le public exerce des pressions sensibles sur les gestionnaires du patrimoine arboré. Ces pressions se manifestent selon différents registres, favorables ou défavorables à la présence de l'arbre selon les cas : à la taille pour raison d'ombrage, d'écran à la vue, de nuisance dues aux feuilles à l'automne ou bien même à l'abattage.

Un lourd paradoxe est omniprésent. « L'arbre devant chez soi est gênant » et de nombreuses réclamations pour couper les branches ou parfois même l'arbre entier sont formulées. Et pourtant, le public souhaite que soient plantés des arbres « mais pas devant chez lui » (Leroux, 2005).

A La Rabière, ce phénomène c'est manifesté à plusieurs reprises. Afin d'illustrer ce propos, nous pouvons évoquer les plaintes formulées par les résidents afin que les platanes de la rue Auguste Rodin soient coupés (devenues très encombrantes, les racines de ces arbres, âgés de 40 ans et donc arrivés à maturité, soulevaient le sol) ou bien encore les platanes du parking donnant sur la rue de la Douzillère qui, du fait de leur feuillage développé, empêchaient certains résidents de surveiller leur voiture depuis leur domicile. Ces exemples comptent parmi d'autres.

L'abattage de ces arbres à l'origine de ces plaintes, soumis à autorisation du préfet selon la réglementation, avait été accordé du fait du vieillissement du peuplement.

Selon Monsieur LEROUX, considérant la concentration de la population dans le quartier de La Rabière, les dégradations occasionnées aux arbres ne sont pas plus nombreuses que dans d'autres quartiers de la commune. La situation reste tout de même « triste » car il est, selon lui, manifeste que les gens ne « respectent pas les arbres ». Ils ne seraient pas considérés comme des êtres vivants et seraient l'objet de nombreux désagréments. Ainsi, l'entretien des arbres urbains est d'autant plus contraignant que les arbres sont dans un milieu hostile au sein duquel les agressions physiques ne sont pas négligeables.

Les moyens de protection mis en œuvre peuvent être de différents types.

Le moyen le plus efficace pour limiter les marques de vandalisme (branches cassées, écorçage des troncs, etc.) et leur impact sur les plantations est alors d'implanter des sujets déjà adultes (18-20 cm de circonférence). De plus, ce choix permet de « répondre au plus vite à la pression des citoyens » qui veulent des arbres qui structurent « tout de suite » le paysage.

Ensuite, les tuteurs tripodes ou quadripodes permettent de pallier aux chocs de voitures pour les plantations localisées en zone de stationnement et de circulation automobile. Les tuteurs permettent également d'éviter le balancement du tronc après la plantation et le « pliage » des troncs par le public.

Les lices (petites clôtures) de bois délimitent et protègent certains massifs composés d'arbres et d'arbustes. Elles ont pour rôle d'empêcher les citoyens de pénétrer ces espaces et ainsi éviter le piétinement des plantations et du sol.

La pose d'une grille au sol, installée aux arbres situés sur dalles (comme pour les paulownias du secteur 1), permet d'éviter le tassement de sol et d'assurer l'approvisionnement de l'arbre en eau que l'emplacement sur dalles ne permet pas.

Pour les arbres fruitiers (tels que les pommiers du secteur 1), les variétés hybrides sélectionnées peuvent fleurir mais elles stériles afin de ne pas être vandalisées et, également, d'éviter la chute intempestive de fruits qui souillent le sol.

Ainsi, les opérations de restructuration du quartier de La Rabière (1997-1998) se sont accompagnées de l'abattage de peupliers noirs d'Italie arrivés à maturité (carte 5 en page 45) et de plantations récentes « essences diverses et novatrices, peu communes pour ce type d'espace » (carte 7 en page 47) accompagnées de divers moyens de protection afin de favoriser la pérennité

des arbres (détaille des moyens de protections mis en œuvre page 65 pour le secteur 1, page 67 pour le secteur 2 et page 70 pour le secteur 3).

Selon Monsieur LEROUX, le flou de la domanialité sur cet espace, accentué par la présence de clôtures, en fait un lieu vandalisé de façon continue. L'entretien et les réparations nécessaires sont alors lourdes tant en terme d'argent que de temps, mais restent assidues « l'oisif se lassera plus vite que nous ».

Ces pratiques de dégradation sont la conséquence d'un aménagement qui n'est « pas ou plus » adaptés aux besoins de la population.

Les principales difficultés rencontrées au quotidien et évoquées par les agents municipaux de ce service sont :

- ✓ Une cohabitation difficile entre agents et usagers ;
- ✓ La répétitivité des tâches (par exemple de la réparation des clôtures) ;
- ✓ Le caractère aléatoire des interventions, faute d'une organisation foncière basée sur les usages et faute d'une coordination des intervenants (en particulier avec les prestataires des bailleurs en pied d'immeuble) ;
- ✓ Un déficit d'informations régulières et localisées relatives aux défauts d'entretien et aux attentes des usagers.

2. DES OBSERVATIONS REVELATRICES

2.1. La vie quotidienne marque l'espace et les éléments qui le composent : l'observation des arbres le notifie

Le mode de présentation qui suit a été réalisé afin de permettre simultanément la représentation géographique, l'illustration photographique et la présentation des faits, et ceci pour chaque secteur.

Par secteur, l'apposition de la cartographie et des photographies localisées ainsi que le tableau présentant les observations essentielles permet une compréhension optimale des résultats de l'observation menée sur les arbres, et donc implicitement sur les pratiques des citoyens.

Dans les tableaux qui suivent :

- ✓ Si il n'est pas précisé que le feuillage est persistant, c'est qu'il est caduc ;
- ✓ Les arbres dont le nom de l'essence est inscrit en couleur orange sont des plantations antérieures à 1997 ;
- ✓ Le type de port n'a pas été précisé pour chaque sujet. Seuls quelques charmes communs font l'objet d'une taille afin de maintenir leur port architecturé. Cette essence se taille facilement et supporte bien les tailles fréquentes. Les autres arbres expriment, selon leur stade de développement, leur port naturel libre.

Globalement, les arbres ne présentent pas de désagréments éventuels pour les domiciles (excès d'ombre sur les façades riveraines, vue bouchée), à l'exception des trois charmes communs rue Jean-Antoine Houdon (secteur 2 détaillé aux pages 66-67) dont le développement de la frondaison en pleine foliation gêne la vue des résidents des deux premiers étages et du mail de la rue Pierre de Coubertin dont le double alignement de platanes à feuilles d'érable donne une ombre épaisse et la frondaison constitue une masse opaque (secteur 3 détaillé aux pages 69-70).

Les arbres pouvant, un fois le stade adulte atteint, occasionner une ombre gênante sont ceux de la rue Auguste Rodin. Mais s'agissant principalement d'essence à feuille laciniées (érables négundo) ou à feuilles composées (saules blancs), la gêne sera ici minime, ces types de feuillage, léger laissant passer une lumière tamisée.

SECTEUR 1 : ILOT MAISON POUR TOUS ET CENTRE COMMERCIAL LAVOISIER



Photo 1 : trace du cheminement près des pins maritimes
Photo réalisée par S. Martin



Photo 2 : floraison rose de l'arbre de Judée
Photo réalisée par S. Martin



Photo 3 : grille de protection pour les paulownias implantés sur dalles
Photo réalisée par S. Martin



Photo 4 : une protection optimum avec les tuteurs quadripodes pour les pommiers
Photo réalisée par S. Martin



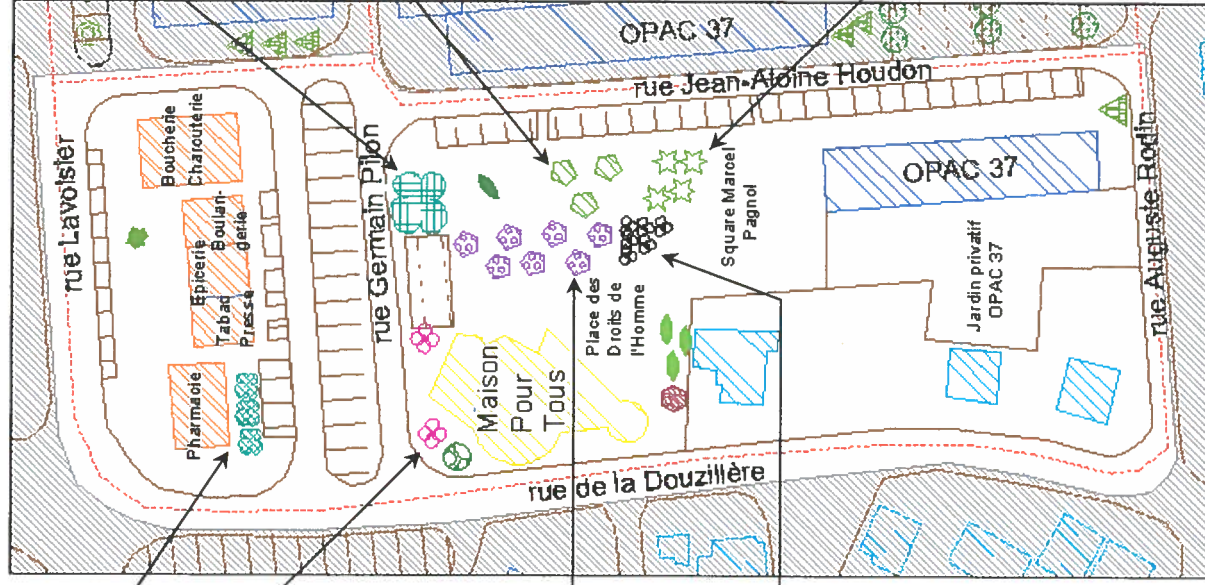
Photo 5 : le cèdre du Liban, un sujet isolé en pleine maturité
Photo réalisée par S. Martin



Photo 6 : la ligature du tuteur de ce bouleau blanc est défectueuse
Photo réalisée par S. Martin



Photo 7 : une adaptation au milieu difficile pour les hêtres communssss
Photo réalisée par S. Martin



- Arbre de Judée
- Bouleau blanc
- Cèdre du Liban
- Charme commun
- Erable négundo
- Erable sycomore
- Hêtre commun

- Magnolia à grandes fleurs
- Paulownia impérial
- Pin noir d'Autriche
- Pommier
- Prunus pissardi
- Saule blanc
- Sophora pendulata



Essence et caractéristiques propres à l'essence	Fonction	Abord	Stade de développement	Entretien particulier	Etat physique de santé et marquage
Magnolia à grandes fleurs, feuillage persistant	Ornement et marqueur d'espace	Massif de fleur	Bonne adaptation : croissance adulte		
(alignement de 3 pieds) Pin noir d'Autriche, fruits jonchent le sol, feuillage persistant	Ecran visuel (arrière de la pharmacie)	Libre, sur pelouse			Pelouse abîmée, base du tronc frottée (photo 1)
Erable sycomore	Ornement	Libre, sur pelouse			
(2 sujets) Arbre de Judée, floraison rose (photo 2)	Ornement	Libre, l'un sur dalles, l'autre sur pelouse		Le sujet sur dalle bénéficie d'une grille au sol	
(7 sujets) Paulownia impérial, début de floraison violette	Ornement, lieu de rencontre et structuration de l'espace	Libre, sur dalles		Grille au sol (photo 3), Tuteur quadripode à chaque pied	
(6 sujets) Pommier, floraison abondante blanche				Tuteur quadripode à chaque pied (photo 4)	
Prunus pissardi, feuillage pourpre foncé	Massif d'ornement, repos et ombrage				
(3 sujets) Saule blanc					
Cèdre du Liban, sujet isolé exprimant sa forme naturelle conique, feuillage persistant	Ornement et marqueur d'espace	Libre, sur pelouse	Bonne adaptation : pleine maturité (photo 5)		
Sophora pendula	Ornement		Adaptation encore incertaine : croissance juvénile	Tuteur simple	
(3 sujets) Bouleau blanc	Ornement			Tuteur simple à chaque pied	Un tuteur à une ligature défaite (photo 6)
(4 sujets) Hêtre commun	Ornement			Faible adaptation au milieu, sujets semblant végéter (feuillage d'automne) (photo 7)	Tuteur simple à chaque pied
Charme commun, port architecturé pyramidal	Ornement et marqueur d'espace	Libre, sur pelouse	Bonne adaptation : pleine maturité	Taille d'entretien pour conserver le port	Pelouse abîmée, sol piétiné, trace de cheminement sauvage, base du tronc frottée



Essence et caractéristiques propres à l'essence	Fonction	Abord	Stade de développement	Entretien particulier	Etat physique de santé et marquages
(2 sujets) Charme commun, port architecturé pyramidal	Ornement, marqueur d'espace et transition entre la zone de circulation automobile et l'aire de jeux pour enfants	Massif d'ornement clôturé par une lice en bois (rue Houdon)	Bonne adaptation : pleine maturité	Taille d'entretien pour conserver le port architecturé (photo 8)	Lice nouvellement remplacée, sol piétiné et tassé, base du tronc frottée (photo 9)
(alignement de 12 pieds) Bouleau blanc	Ecran visuel (terrain de mini-foot)	Libre	Bonne adaptation : croissance juvénile		
(12 sujets) Erable négundo	Structuration de l'espace, lisibilité	Surélevé par rapport à la chaussée	Bonne adaptation : croissance juvénile	Tuteur tripode pour de nombreux pieds	Un tuteur est défectueux (photo 10)
Arbre de Judée, floraison rose	Ornement et transition marquée entre la zone de circulation automobile et l'aire de jeux pour enfants (photos 11, 12)	Massif d'ornement clôturé par une lice (rue Rodin)	Bonne adaptation : croissance adulte	Réparation fréquente de la lice en bois	Lice cassée et absente en certains endroits, sol piétiné
Savonnier					
Erable lacinié de Wier					
Prunus pissardi, feuillage pourpre foncé	Ornement, ombrage et animation (photos 13 et 14)	Libre, autour de l'aire de jeux pour enfants	Bonne adaptation : croissance adulte		
Erable pourpre, feuillage pourpre					
Erable lacinié de Wier	Ornement et animation (photos 13 et 14)		Bonne adaptation : croissance adulte		Lacération de l'écorce
(3 sujets) Tilleul d'hiver					
(alignement de 25 pieds) Tilleul d'hiver	Ornement, lieu de rencontre, structuration de l'espace, lisibilité, transition entre bâti/jardin, animation et écran (à maturité) (photo panoramique 15)	Libre, dans le jardin collectif, lui même clôturé par une grille	Bonne adaptation mais développement lent : croissance juvénile		Troncs marqués par lacérations et chocs (photos 16 a, b et c) Les 3 sujets les plus fébriles ont le tronc courbé (photos 17, 18 et 19)
Erable sycomore	Ornement, lieu de rencontre et marqueur d'espace (photo 20)		Bonne adaptation : pleine maturité		Base du tronc frottée
Pin noir d'Autriche, fruits jonchent le sol, feuillage persistant	Ornement et lieu de rencontre		Mauvaise adaptation : sujet adulte de petite taille		
(5 sujets) Saule blanc	Ornement et transition marquée entre la zone de circulation automobile et l'aire de jeux pour enfants	Massif d'ornement clôturé par une lice en bois (rue Rodin)	Bonne adaptation : croissance adulte	Réparation et remplacement fréquent de la clôture	Lice cassée et absente en certains endroits, sol piétiné (photo 21)

Un espace vert central au statut et à l'usage ambigu

Le cœur de l'îlot Rodin-Houdon, faute d'un statut clairement défini (espace vert collectif ou espace de détente réservé aux seuls habitants des immeubles limitrophes ?) et d'un contrôle d'accès fonctionnel (grille et portail partiellement hors service), est aujourd'hui une source de conflits entre les habitants, les gestionnaires et les enfants du quartier dont les jeux engendrent dégradations et nuisances (arbres tordus et lacérés, jets de pierres, bruit de ballon sur les volets métalliques, etc.).

Le vandalisme délibéré se manifeste par de multiples lacérations et chocs récents marquant les troncs des tilleuls (photographies numérotées en 16 a, b et c de la page précédente).

De plus, trois sujets fébriles ont le tronc qui penche. La photographie 17 de la page précédente, prise le 12 avril 2005, atteste de la courbure des troncs.

Le plus fin des trois sujets a fait l'objet d'un vandalisme extrême : il a été retrouvé brisé en deux (localisation du sujet par la croix rouge sur le plan du secteur 2 de la page précédente). Cette cassure a eu lieu entre la soirée du mardi 19 avril et la matinée du vendredi suivant. Les photographies numérotées en 18 et 19 illustrent ce vandalisme poussé à son paroxysme.

Cet incident survenu ne pouvait pas être nié par notre étude. Il a donc dû être pris en compte dans notre démarche d'investigation par enquête, qui était en cours de réalisation. Ainsi, si l'enquête ne faisait pas allusion à cet incident de lui-même, une question supplémentaire relative à ce fait lui était posée afin de connaître sa réaction et son sentiment face à cette dégradation non négligeable ayant causé la mort d'un arbre (les réactions recueillies sont relatées en page 80).

**SECTEUR 3 : ILOT PILON-LAVOISIER,
MAIL COUBERTIN ET AIRE DE VIDANGE**

Photo 28 : choc sur le tronc
Photo réalisée par S. Martin



Photo 34 : un
espace de
promenade
Photo réalisée par
S. Martin



Photo 26 : un
alignement irrégulier
Photo réalisée par S.
Martin



Photo 27 : des racines
soulevant le sol
Photo réalisée par S. Martin

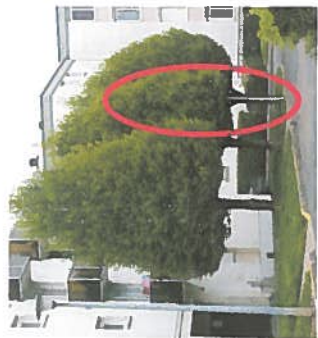


Photo 24 : une
foliation incontrôlée
Photo réalisée par S.
Martin



Photo 23 : massif de
transition
Photo réalisée par S. Martin



Photos 25 : sol piétiné et
tronc écorché
Photos réalisées par S. Martin



Photo 22 : des
arbres en pleine
maturité
Photo réalisée par
S. Martin



Photos 33 : élagage limitant la
hauteur des têtes
Photos réalisées par S. Martin

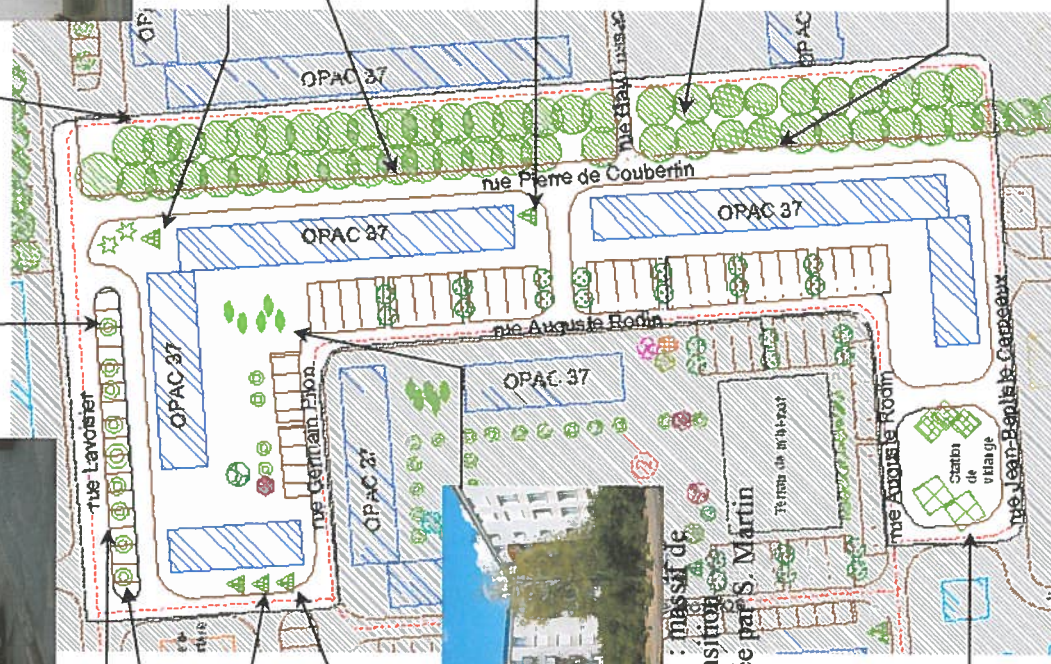
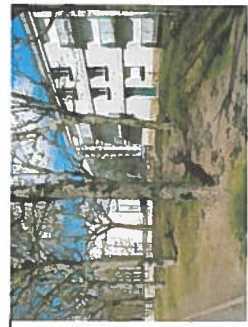


Photo 30 : trace de
cheminement sauvage
Photo réalisée par S. Martin



Photo 31 : trace de
cheminement sauvage
Photo réalisée par S. Martin

Photos 32 : des
plantations récentes
Photos réalisées par S.
Martin



0 10 m

- Peuplier blanc
- Platan à feuilles d'érable
- Prunus pissardii
- Saule blanc
- Tilleul d'hiver
- Chêne commun
- Erable nain
- Erable sycomore
- Hêtre commun
- Peuplier noir d'Italie

Essence et caractéristiques propres à l'essence	Fonction	Abord	Stade de développement	Entretien particulier	Etat physique de santé et marquages
(3 pieds) Peuplier noir d'Italie	Ecran visuel et sonore (aire de vidange)	Libre, sur pelouse	Adaptation maximale : développement maximal (photo 22)		
(2 pieds) Peuplier blanc	Structuration de l'espace, lisibilité	Surélevé par rapport à la chaussée	Adaptation encore incertaine : croissance juvénile	Tuteur tripode pour plusieurs pieds et tuteur simple pour certains	A la première semaine d'observation, un tuteur tripode détruit a été remplacé par un tuteur simple
(14 sujets) Erable négundo	Ornement, animation, écran et transition entre bâti/espace extérieur (photo 23)	Massif d'ornement libre d'accès (rue Pilon)			Trace de sol piétiné
(5 sujets) Saule blanc	Ornement, animation, structuration de l'espace et lisibilité	Libre, sur gravier de l'aire de jeux pour enfants	Bonne adaptation : croissance adulte		
(alignement de 4 pieds) Tilleul d'hiver	Ornement et animation	Libre, sur pelouse	Bonne adaptation : croissance adulte		
Erable sycomore					
Prunus pissardi, feuillage pourpre					
(alignement de 3 pieds) Charme commun, port libre pyramidal	Lisibilité, transition entre bâti/espace extérieur et écran visuel	Libre, sur pelouse	Bonne adaptation : pleine maturité	Pas de taille alors que le feuillage a englobé un réverbère	Envergure de foliation immerge un réverbère (photo 24), pelouse abîmée, sol piétiné, trace de cheminement sauvage, base du tronc frottée et écorchée (photos 25)
(alignement de 9 pieds) Tilleul d'hiver	Structuration de l'espace, lisibilité	Libre, sur bitume sans surélévation par rapport aux stationnement	Mauvaise adaptation : croissance adulte mais sujets en mauvaise état	Elagage sévère et mal mené, soulèvement du sol par les racines	Alignement irrégulier (photo 26), soulèvement du sol (photo 27), chocs sur troncs (photo 28)
(2 sujets : angle Nord et angle Sud de l'immeuble OPAC 37) Charme commun, port architecturé pyramidal	Ornement et marqueur d'espace	Libre, sur pelouse	Bonne adaptation : pleine maturité	Taille d'entretien pour conserver le port architecturé	Pelouse abîmée, sol piétiné, trace de cheminement sauvage, base du tronc frottée (photo 29 et photo 30)
(2 sujets) Hêtre commun	Marqueur d'espace	Libre, sur pelouse	Adaptation difficile, sujets qui végètent (feuillage d'automne)	Tuteur simple à chaque pied	
(double alignement de nombreux pieds) Platane à feuilles d'érable	Structuration de l'espace, lisibilité, écran entre voie auto/cheminement piéton/bâti, ombrage, promenade (photo 34)	Libre, sur terre nue	Bonne adaptation : croissance adulte	Elagage afin de limiter la hauteur des têtes (photo 33)	Trace de cheminement, alignement irrégulier : rupture ponctuelle (sujet manquant), plantations récentes (2005) (photos 31 et 32)

Des plantations qui témoignent du temps passé, des choix de l'époque et des modes de gestion

Les deux peupliers blancs et les trois peupliers noirs d'Italie, à proximité de l'aire de vidange, ont près de quarante ans. Ces deux essences se caractérisent par une croissance rapide et donc, corrélativement, par une durée de vie relativement courte.

Le revêtement du sol refait en 1998 a permis de réparer les dégradations qu'avaient occasionnées les racines en soulevant le sol. Ces arbres sont les derniers représentants de cette essence sur la ZUP 2, témoignage de l'urgence passée de la construction de logements et du comblement des espaces alentours.

Le feuillage d'un sujet de l'alignement des trois charmes, rue Jean-Antoine « masque » le réverbère présent à proximité (photographie 24). Ces plantations ont certainement été, à l'origine du projet, pensées pour être contenues par une taille d'entretien du port architecturé pyramidal. Mais au cours du temps, cet entretien a été abandonné, laissant l'arbre exprimer son port libre. Ceci marque :

- ✓ Soit l'absence de réflexion au moment de l'aménagement, la prise en compte du caractère évolutif du végétal et de l'encombrement aérien de l'essence lors de son choix aurait permis d'éviter cette aberration ;
- ✓ Soit, un réel manquement à l'entretien qui avait été prévu à l'origine.

Aujourd'hui, le réverbère n'a plus aucune utilité en été alors que sa luminosité est probablement dommageable pour l'arbre (perturbation du cycle végétatif générant un retard dans la chute des feuilles en automne).

L'alignement de tilleul de la rue Lavoisier présente un bien piètre aspect : irrégularité, mauvaise adaptation, nombreux chocs sur les troncs et élagage irraisonné (photographie 26).

Le mail de platanes, rue Pierre de Coubertin, présente des irrégularités. L'absence de gestion n'a pas permis de remplacer les sujets dépérissants, faisant apparaître aujourd'hui une rupture ponctuelle (un sujet à dépéri). Ce mail a été réaménagé récemment, en janvier 2005. Ainsi, quatre arbres ont été abattus pour laisser l'emprise du nouveau tracé de la rue Gay Lussac alors que quatre nouvelles plantations ont été effectuées sur l'ancienne emprise de cette même rue (photographie 32).

Et aujourd'hui...

Le remplacement d'un tuteur quadripode défectueux concernant un érable négundo du parking, rue Auguste Rodin a été mené selon la « simplicité ». En effet, lors du premier jour de nos observations, ce tuteur a été remplacé par un tuteur simple qui maintient l'arbre mais n'a pas de rôle protecteur contre les chocs de voitures. Ceci pourrait bien illustrer une certaine négligence de la part des gestionnaires, si l'on considère la localisation de cette plantation, fortement soumise à des « bousculades » futures.

Les plantations du massif de la rue Pilon, bien que récentes, auraient mérité d'être diversifiées (photo 23). Cette composition réalisée avec cinq saules blancs n'apparaît pas judicieuse. L'hétérogénéité des essences aurait permis d'atténuer la monotonie des pieds d'immeubles.

2.2. L'observation des pratiques explique de nombreuses « traces »

Une vie quotidienne aux rythmes marqués

Les rythmes de la vie quotidienne sont bien marqués au sein de ce quartier. La fonction majeure de résidence accapare la réalité du secteur qui n'acquière à ce titre qu'une existence collective restreinte au cours des journées.

Pendant la plus grande partie de la journée, le site est peuplé par les femmes avec leurs jeunes enfants qu'elles conduisent à la promenade. Des personnes plus âgées s'y promènent aussi.

Ce sont l'aire de vidange, constamment utilisée au cours de la journée (ballet incessant de personnes venant laver leur véhicule), la Maison Pour Tous et les quelques commerces et services d'usage courant, rue Lavoisier, qui rompent en partie la monotonie et l'ennui qui y règne en pleine après-midi. L'équipement associatif génère des flux de personnes à toute heure alors que quelques personnes vont faire leurs courses à pied et d'autres viennent stationner leur véhicule sur le parking pour accéder aux commerces.

C'est à l'heure de la sortie des écoles que les enfants et les jeunes investissent les aires de jeux. D'une certaine façon tout apparaît bien réglé.

Les rythmes sont sommaires et faiblement modulés, sans « diversification sur la trame continue de l'existence quotidienne » (Ledrut, 1968).

Cependant, les rythmes de la vie quotidienne se sont « accélérés » au cours des vacances scolaires qui se sont tenues du 10 au 24 avril. Différemment du quotidien « habituel », l'espace a été investi quasiment continuellement par les enfants, le temps des vacances, ce qui a eu une influence majeure sur nos observations relatives aux pratiques de l'aménagement.

Cette période a été très favorable pour la réalisation de notre travail. La forte fréquentation de l'espace qui en a découlé nous a permis de nombreuses observations et a facilité notre enquête, les personnes étant présentes en nombre sur le site.

Nos observations, menées par temps pluvieux et par temps ensoleillé ont révélé l'omniprésence des rythmes naturels dans la construction du rythme social des citoyens.

Au vu des multiples usages et pratiques que nous avons pu observer, il est difficile de relater les faits dans leur ensemble. Cette expérience « nécessaire », très enrichissante et formatrice a permis de comprendre de nombreux aspects sociologiques (relations qu'entretiennent les individus avec leur environnement).

Nous tenterons de nous attacher à restituer le plus fidèlement possible les observations relatives aux arbres.

Les cheminements sauvages « impriment » le sol

La « trace » d'un parcours signale une action et la manière dont elle se déroule dans le temps quotidien (Augoyard, 1979). La lecture des cheminements urbains est facilitée par cette « trace » : l'empreinte des parcours.

Le passage permettant de cheminer entre l'arrière du bâtiment de la pharmacie et la pelouse où sont implantés les trois pins noirs est fréquemment emprunté par les personnes en provenance de l'Ouest du site. Ce piétinement a marqué le sol comme en témoigne la photographie 1 en page 64.

De nombreuses personnes passent par le jardin collectif au cœur de l'îlot Rodin-Houdon pour se rendre de l'autre côté, soit rue Auguste Rodin, soit rue Jean-Antoine Germain selon le sens du parcours, au lieu de passer par le chemin le plus direct qui relie ces deux rues. Les personnes empruntant ce parcours, plus long, ont un profil varié et une modalité d'usage variable. Seul ou à plusieurs, homme ou femme, d'âge très différent, principalement à pied, mais aussi quelque fois à vélo, ce parcours se fait machinalement (deux jeunes filles le pratiquent en discutant) ou au cours de déambulations sans destination (une mère qui se promène avec ses enfants).

Le cheminement quotidien observé a dessiné un chemin. Ce marquage, dit « sauvage » car incontrôlé par l'aménagement, est imprimé sur le sol dénudé près des charmes situés aux deux coins de l'immeuble de l'OPAC 37, rue Pierre de Coubertin, au croisement de deux rues et donc dans des virages (photographies 24 et 25 en page 69). Il a également été observé l'habitude, pour les enfants, de passer près du tronc, en dessous de la frondaison de ces arbres qui s'élève à près d'un mètre cinquante du sol.

La pratique du mail rue Pierre de Coubertin reste restreinte. En moyenne, seulement trois passants sur dix cheminent entre les deux alignements de platanes, au cœur du mail. Pour les autres, l'usage de l'allée bitumée située entre le mail et les immeubles prime.

Le trajet suivi est donc souvent le même. Si le passant arrive du trottoir situé de l'autre côté de la rue Pierre de Coubertin, il coupe entre les platanes pour rejoindre l'allée bitumée. Cette pratique répétée est visible : un cheminement sauvage a marqué la pelouse pour faire naître un chemin de terre comme en témoigne la photographie 31 en page 69.

Ceci a été observé à maintes reprises tandis que les discours ont confirmé cet aspect « je suis la voie de macadam » (témoignage d'une femme de trente ans). L'emprunt de l'allée située entre les immeubles et le double alignement d'arbres éloigne le passant de la voie automobile et lui confère ainsi sécurité et confort : « on fait moins attention aux voitures de ce côté ».

Les enfants exploitent les richesses qu'offrent les arbres

La place dallée des Droits de l'Homme est attractive pour les enfants à bicyclette et les arbres y sont utilisés en tant qu'obstacles à contourner, notamment les sept paulownias qui sont comme des éléments de contournement pour faire du slalom.

Les parties de jeux collectifs enfantins seraient tristes sans les arbres. En effet, il est plus amusant de pouvoir se cacher derrière les arbres ou les massifs et de se courser autour d'un arbre. Les traces de cet usage sont multiples et très prononcées, parfois au détriment de la santé de l'arbre (photographies 9 et 25 en pages 66 et 69).

Le jardin collectif au cœur de l'îlot Rodin-Houdon (secteur 2) est le plus souvent investi par les jeunes enfants (estimés de huit à douze ans) garçons et filles qui peuvent y jouer sous la surveillance des parents résidents dans les deux immeubles le jouxtant. Les garçons plus âgés (estimés de treize à seize ans) jouent au football sur le terrain de mini-foot aménagé à cet effet, juste à côté.

Dans ce jardin collectif en cœur d'îlot, différents phénomènes ont pu être constatés, l'imagination des enfants ne manquant pas de ressources :

Le « pliage » d'arbre

Une jeune fille (estimée de quatorze ans), accompagnée de sa mère, est occupée à « plier » un tilleul, celui dont le tronc est le plus fin, près de 18-20 cm de circonférence et très flexible, à priori. Cette flexion suscitée de l'arbre va jusqu'à en mettre la cime au sol (la photographie 17 atteste de la courbure du tronc). Cette scène s'est vue être répétée au cours d'une autre journée d'observation, par une bande de jeunes garçons (estimés de seize ans). Le constat de plusieurs tilleuls environnants ayant le tronc courbé laisse penser que ces différents sujets ont auparavant fait l'objet de cette même action, peut être moins répétée, ce qui ne les a pas empêché de se développer et d'acquérir un tronc suffisamment fort pour, aujourd'hui, ne plus rendre possible ce geste qui se révèle être un « amusement » pour ces jeunes.

Puis le tilleul a fini par céder sous les « pliages » excessifs et, certainement, brutaux (photographies 18 et 19). La partie du tronc restant en place a, par la suite, fait l'objet d'une occupation « morbide » d'écorçage.

Une partie de ballon

Les groupes de jeunes enfants jouent au ballon sur la pelouse. Les tilleuls, implantés à un intervalle de près de six mètres, sont utilisés pour constituer les buts de cette partie de ballon.

Une bataille de pommes de pin

Les fruits des trois pins noirs qui jonchaient le sol ont constitué l'attrait d'une bataille de pommes de pin au sein d'un groupe de garçons (13-15 ans).

Ces arbres se voient attribués des fonctions auxquelles on ne pense pas de prime abord. Ils ont ici un rôle utilitariste et constituent des moteurs de distractions pour les enfants.

La détente, la promenade et la rencontre

Quelques points descriptifs à venir se recoupent avec ceux relatifs aux cheminements.

Le banc situé à proximité du local associatif de la Maison Pour Tous (secteur 1) est souvent occupé par les personnes fréquentant cet équipement. Cette position, à l'ombrage des saules blancs et du prunus pissardi pendant quelques heures de l'après-midi, apparaît agréable.

L'aire de jeux aménagée pour les enfants de deux à sept ans (secteur 2) est un espace de rencontre entre les familles (amis, voisins) qui y accompagnent et surveillent leur(s) enfant(s). Parfois les gens s'assoient mais ils ne restent jamais très longtemps au même endroit.

La déambulation au sein du jardin collectif se déroule à la mesure des pas du promeneur. Simple passage, cet espace ne constitue que rarement un point d'arrêt pour le flâneur. À la vue des nombreux yeux se trouvant derrière les fenêtres des deux immeubles, ce jardin est équipé d'un seul banc, l'invitation à l'arrêt et au repos y reste donc mesurée.

Le mail rue Pierre de Coubertin est quelquefois le lieu de rencontre entre hommes (45-50 ans). Autour d'un banc, ceux-ci conversent pendant un moment, voir l'après-midi entière d'un samedi. Mais les pratiques, autres que le cheminement, restent peu fréquentes sur cet espace.

La promenade des chiens est également à évoquer. Nombreux sont les résidents qui sortent leur chien dans les espaces à proximité de leur domicile. Les pelouses, les massifs mais aussi les pieds d'arbres se révèlent alors être de parfaits toilettes canins, générant un lourd travail d'entretien pour le personnel municipal.

3. LE DISCOURS DES CITOYENS CONFIRME ET COMPLETE LES OBSERVATIONS

L'enquête a apporté une nouvelle mesure dans notre travail d'observation qui s'est poursuivie après plusieurs entretiens : la dimension sensible du citoyen, difficilement observable sur les seuls traits extérieurs.

Le souhait a été ici d'exploiter au récit de « vécus » la forme expressive qui lui est propre et sans laquelle il n'aurait pas de sens. Ainsi, le texte qui suit est argumenté de quelques « dires » des personnes interrogées afin de mieux rendre compte aux lecteurs des perceptions et des sentiments vécus qui ont été véhiculés par les citoyens au cours des entretiens.

Les récits ont révélé la pluralité des parcours et des usages individuels. Les modes divergent les uns des autres. Ils nous révèlent des manières différentes et nombreuses de pratiquer cet espace. Ainsi apparaissent des graduations allant du parcours le plus reproductif et répétitif au parcours le plus inventif et individualiste selon des fondements variables : selon la valeur

d'usage ou selon la valeur de détournement. Tout ceci correspond bien à ce qui est effectivement vécu. Cependant, cet espace donné ne se vit quasiment jamais exactement de la même manière selon les moments et selon les divers habitants à un même moment. On y voit se produire des perceptions et des mouvements sinon identiques, du moins de genre semblable.

L'évocation de la fréquentation, des usages et des perceptions signifie, code une dynamique d'appropriation que nous allons tenter de décrypter.

3.1. La fréquentation du site influe fortement sur la perception et l'appropriation des arbres

La fréquentation du site revêt de nombreuses origines. Les plus énoncées sont :

- ✓ passage bref pour faire des courses de proximité (rue Lavoisier), pour rejoindre le Mac Donald's, qui se trouve plus au nord, ou l'arrêt de bus situé rue Lavoisier ou bien simplement « pour aller chez une amie » ou rentrer chez soi ;
- ✓ espace de jeux et de détente avec un usage prolongé dans le temps ;
- ✓ espace de rencontres et de discussions.

Il est à préciser que l'usage des aménagements profite majoritairement aux habitants de la sous-unité étudiée. Les non résidents touchés par notre enquête ont été rencontrés aux abords de la Maison Pour Tous.

Plus l'attachement au site est affirmé par les personnes interrogées (plus elles y résident depuis longtemps) et la fréquentation du site semble importante : courses de proximité, balades et jeux d'enfants.

Relativement à la perception des lieux, les personnes pratiquant l'espace fréquemment (les résidents) sont plus critiques et sensibles aux dégradations du site et à son entretien. Dans l'ensemble, la satisfaction des aménagements s'est fait sentir « c'est devenu plus agréable qu'avant avec tous ces parkings » et l'entretien est dit « correct ».

Cependant, globalement les résidents n'apprécient pas les marques de vandalisme « ça me fait peur de voir qu'ils aiment tout casser ».

Nous avons pu observer que l'occupation et l'appropriation d'un espace par un groupe de personne se manifeste souvent ponctuellement et sans avoir un caractère permanent. Par exemple, la pelouse du jardin collectif se transforme en terrain de jeu de ballon pour les enfants. Mais sur l'ensemble de l'espace collectif du site, aucun lieu n'a été observé, ni ne nous a été décrit par les citoyens interrogés, comme restant propriété exclusive en permanence. L'appropriation concerne essentiellement le temps. C'est selon le temps qu'un groupe manifeste ou non son appropriation, qu'il occupe un espace public déterminé en même temps que tout le monde, mais de façon privilégiée, ou bien, au contraire, à un moment spécifique.

3.2. Une sensibilité aux arbres pas toujours spontanée

De nombreuses représentations de l'arbre

La question sur l'image véhiculée par les arbres a parfois éveillé un amusement. Cette question, à priori « basique » est apparue, pour certains citoyens, dénuée de sens, dans un premier temps : « l'image de l'arbre ? Pour moi ? Un végétal encombrant qui n'a pas sa place sur un parking et qui salit les voitures ! » ; puis finalement, en y réfléchissant plus : « c'est vrai que c'est beau mais ça abîme le sol. Avant il y en avait une dizaine là, le long de cette voie mais les racines apparaissaient et soulevaient le sol. Avec d'autres résidents on a demandé à la mairie qu'ils nous les enlèvent... parce que les gosses se prenaient les pieds dedans !.... Ça a pris du

temps mais finalement ils l'ont fait. Et puis voilà qu'ils en ont replanté d'autres ! Dans quelques années ça va recommencer ? » (résident de cinquante ans).

Les autres réponses ont été plus tempérées avec globalement l'évocation :

- ✓ du contexte général de la nature et de la verdure ;
- ✓ du contexte spécifique du parc ou de la forêt ;
- ✓ symbolique (grandeur, verticalité, stabilité) ;
- ✓ de qualités inhérentes à la présence des arbres (oxygène, couleur, beauté).

L'évocation de la nature est majeure et on en déplore l'éloignement et la dégradation.

Vient ensuite l'évocation des qualités propres aux arbres : « l'arbre humanise le béton », « les arbres cachent les immeubles ». Il y a cependant des degrés dans les appréciations telle qu'en témoigne la citation précédente de cet homme résident âgé de près de cinquante ans.

La connaissance des arbres et l'appréciation de leurs caractéristiques

La plupart des citoyens se disent connaisseurs des essences arborées. Cependant, ceci reste partiel car l'énumération des essences rencontrées sur la commune tourne court, faute de connaissance ou faute d'attention ?

Au sein du site de notre étude, les essences arborées les plus communes ont pu être nommées : bouleau, érable, peuplier, pin, pommier et saule, alors que certaines se sont avérées inconnues pour les citoyens : paulownia, savonnier, arbre de Judée...

L'appropriation et la qualification de l'arbre ne s'avèrent pas impossibles sans son appellation, le cas des arbres innommables pour le citoyen qui ne connaît pas le nom de l'essence l'illustre bien.

En effet, pour décrire les arbres sans nom mais présents dans les espaces pratiqués, les périphrases utilisées réemploient l'instance d'usage ou de proximité : « à l'aire de jeux », « au jardin collectif », « à côté de la Maison associative ». Il est clair que ces arbres s'offrent à une perception plus confuse mais pourtant manifeste.

A l'échelle de la commune, le public reconnaît constater la plantation de plus en plus d'arbres. Mais il en est souhaité toujours plus « ils pourraient faire plus de parcs pour se promener quand il fait beau ».

Le nouvel aménagement du rond point de l'hôtel de ville a également été évoqué « c'est bien pensé avec ces grands arbres qui marquent l'entrée de la rue », il s'agit de trois peupliers filiformes récemment plantés.

Pour une femme de vingt-cinq ans : « les cerisiers de la salle de sport, là-bas derrière, sont en fleurs, ils sont magnifiques », il s'agit de cerisiers du Japon (*Prunus serrulata*).

Ainsi, la plupart des arbres qui ont été cités, à l'échelle de la commune, sont spatialement définis et constituent des éléments ponctuels de repère pour ces énonciateurs.

Au sein de la sous-unité que nous avons étudiée, le nombre d'arbres a été sous-estimé à chaque fois : les plus de 150 sujets ont été énumérés à quelques 80 pieds, et même 30 par un citoyen interrogé ! Les formes ne sont pas représentatives pour le public, si ce n'est celle du charme au port architecturé « en chapiteau pointu » selon une petite fille. Les odeurs n'ont pas plus été évoquées. Seules les couleurs de feuillages et de floraisons ont fait l'objet d'attentions particulières. Le feuillage pourpre, le feuillage verdoyant « en cette saison » (aspect développé plus loin, à la page 78) et les floraisons blanches et roses « près de la Maison associative » sont souvent notés.

La dénomination des éléments révèle leur appropriation

On s'est interrogé sur l'impact que peut revêtir le fait de nommer les lieux et les arbres dans le témoignage de leur appropriation. Le langage utilisé par les personnes interrogées a ainsi révélé des marques d'appropriation.

Plusieurs citoyens résidents ont évoqué leur propriété « notre parking » en parlant du parking où ils stationnent leur véhicule, au pied de « notre immeuble ». L'appropriation des érables néandertaliens arborant le parking est donc implicite mais reste pourtant peu distincte.

Cette ambiguïté est encore plus prononcée avec les arbres du jardin collectif en cœur d'îlot. « Ils ont fermé ce jardin par une grille pour que nous nous y sentions chez nous... mais comment voulez-vous qu'il en soit ainsi avec les gens qui peuvent vous observer de chez eux. C'est notre jardin... mais s'il était le mien, je ne l'aurais pas fait comme ça ! » (une femme qui habite la barre jouxtant le jardin, quarante-cinq ans).

Ainsi, la dénomination est la plus évidente information que les habitants peuvent fournir.

Ce qui a été révélateur est l'évocation ou l'omission des arbres dans les réponses relatives à la fréquentation du quartier. Certains, au travers de leur discours, ne prêtent aucune attention aux arbres tandis que d'autres les évoquent spontanément. Leur repérage spatial (relativement à la lisibilité, aspect développé au 3.3. ci-après) se charge alors d'une allusion à l'aspect spécifique d'un arbre parce que leur cheminement s'articule autour de celui-ci, sur ce lieu reconnu avec cet arbre sujet à une appropriation déterminée « je passe par le parking où il y a ce grand cèdre pour aller au Tabac, c'est le chemin le plus court ». Ce discours marque une appropriation délimitée à cet arbre, élément du lieu qu'il qualifie. Cette appellation singularisée témoigne du rapport à l'arbre qu'entretient ce résident.

La gestion et l'entretien des arbres se révèlent être un aspect marquant pour les citoyens

L'entretien des arbres est globalement jugé satisfaisant par les citoyens.

L'état sanitaire de l'arbre apparaît perçu au travers de la présence de feuilles et de leur couleur « ceux là ont les feuilles mortes, ils ne doivent pas être en bonne santé » note une jeune femme de trente ans en montrant les jeunes plants de hêtres communs sur la pelouse près de la place des Droits de l'Homme.

L'opération de restructuration de l'espace menée il y a près de huit ans a marqué les esprits (cet événement important de la vie du site n'est pas étranger aux habitants qui connaissent l'histoire de l'espace). Elle est souvent citée « ils avaient mis du neuf, mais ici, tout s'abîme vite », « c'était propre ». Cependant, son image positive tant à se tarir, l'emploi de temps du passé dans les expressions orales en atteste. Il s'est révélé que ces dernières plantations du site n'ont pas laissé indifférents les citoyens résidents « il y a de nombreux arbres près de l'aire de jeux pour les enfants », « j'aime regarder par la fenêtre, il y a des arbres que je vois de chez moi ».

Ils symbolisaient le renouveau, le changement, non pas que des arbres mais aussi de l'espace (la voirie, le jardin collectif, les aires de jeux et la place des Droits de l'Homme). Ce projet avait laissé le sentiment d'une gestion clairement affichée du patrimoine arboré qui se révèle alors être un caractère fortement influant sur la perception des arbres.

3.3. Des arbres partenaires de la vie des citoyens

Les arbres ponctuent les parcours quotidiens

Plusieurs personnes ont fait explicitement allusion à des arbres précis, bien localisés et bien visualisés (forme, taille, couleur et essence si leur connaissance en permettait l'identification),

notamment, le cèdre de l'îlot Maison Pour Tous, le magnolia de la rue Lavoisier et les deux charmes se trouvant au deux coins de l'immeuble de l'OPAC, rue Pierre de Coubertin.

Ces arbres ont un rôle structurant de l'espace pour ces personnes. Ils sont des points de repères contribuant à l'orientation spatiale. Facilement identifiables, mémorisables, descriptibles et remarquables, ils favorisent la lisibilité de l'espace. Ils apparaissent alors comme l'élément marquant du lieu ou de leur parcours selon les cas.

Les arbres attribués de cette qualité de lisibilité sont le plus souvent des arbres uniques. Ils jouent ce rôle de monument et de repère. Le cèdre qui domine la place des Droits de l'Homme par ses dimensions exceptionnelles et qui étend largement son couvert ponctue l'espace de son envergure. Son caractère immuable au fil des saisons et son apparente immobilité en font un arbre « remarqué » et souvent évoqué dans les discours.

Les charmes qui « articulent la liaison entre deux routes » marquent l'espace de leur forme architecturée « taillé telle une œuvre d'art ». L'entretien est ici sensiblement perçu par les citoyens.

Pour ces citoyens, ces arbres constituent une animation et une mise en valeur du parcours quotidiens. Ils ne sont plus un simple élément de décor puisqu'ils participent à la lisibilité de l'espace auquel ils apportent des qualités supplémentaires et un rythme de vie ponctué par des saisons, propres au monde vivant.

Les arbres ponctuent les rythmes de la vie quotidienne

Les saisons contribuent activement à rendre visible la présence des arbres et la matérialité des effets qu'elles induisent s'accompagne de la représentation que les citoyens s'en font.

Les situations mettant en scène les saisons dans les entretiens effectués sont riches et variées. Un certain nombre de récurrences a toutefois pu être dégagé.

L'appréhension de l'arbre peut se faire selon la catégorisation classique entre persistants et caducs reprise implicitement dans les discours des citoyens.

Les persistants représentent généralement la référence immobile, voire « ennuyeuse », « dénuée d'intérêt » ; « le grand résineux qui est devant la Maison des associations reste vert toute l'année. En hiver il est le plus beau mais au printemps il est bien fade par rapport aux autres arbres qui sont en fleurs » ; par rapport aux arbres qui perdent leurs feuilles et qui changent de forme et de couleur : « ils enlèvent leur manteau coloré », « ils sont tous nus » selon les propos d'un garçon de dix ans.

Par rapport à cette échelle d'appréciation, les saisons dans la ville sont marquées au niveau des ambiances végétales par l'apparition d'événements remarquables particulièrement représentatifs des changements :

- ✓ les floraisons : « celui-là, là-bas, devient tout rose mais c'est dommage, ça ne dure pas longtemps » ;
- ✓ certains feuillages, certaines couleurs de feuillage : « j'aime l'automne parce que les couleurs des arbres sont vives, rougeoyantes » ;
- ✓ les odeurs agréables ou nauséabondes rarement évoquées.

Mentalement et culturellement, une saison est associée à une couleur, à des odeurs et à des images variables selon chaque individu mais est aussi associée à une image collective : le dénuement des branches annonce l'hiver alors que le bourgeonnement évoque le printemps.

La diversité des essences plait aux citoyens, novices ou connaisseurs, qui savent apprécier l'étalement du fleurissement (évoqué et louangé). Ainsi, les floraisons passagères se succèdent pour que le spectacle continue. Ce désir de constance florale est manifesté par les citoyens. Ce

sont les arbres fruitiers (pommiers) et les ornementaux (paulownias et arbres de Judée) qui se sont épanouis les premiers en teintes claires et violacées. D'autres, tels que les érables, les bouleaux ou les saules fleurissent de façon délicate et identifiable par peu de citoyens.

Il existe donc un repérage temporel qui se fonde sur les événements de la nature. Le plus souvent, cette présence est elle-même relative à certains lieux qui permettent de s'associer à la mémoire du citoyen. Le repérage spatial est donc un aspect manifeste de cette évocation temporelle.

Ainsi, les citoyens ne sont pas indifférents à ces manifestations de la vie des arbres.

Cependant, cette échelle d'appréciation caractérisée par des passages parfois spectaculaires a tendance à en masquer d'autres, telles que les échelles de progression lente. L'insensible pousse des arbres peut ainsi passer complètement au second plan par rapport aux changements saisonniers extrêmement rapides.

On remarquera beaucoup plus qu'un arbre a perdu ses feuilles que le fait qu'il ait grandi d'un mètre dans l'année. Peu de personnes interrogées ont évoqué la croissance des arbres si ce n'est les conséquences dommageables sur le milieu (soulèvement du sol par les racines).

Nos observations, menées par temps pluvieux et par temps ensoleillé ont révélé l'omniprésence des rythmes naturels dans la construction du rythme social journalier des citoyens. Les discours, eux, ont révélé le fait que les rapports sociaux qu'entretiennent les citoyens à l'extérieur suivent les variations climatiques saisonnières puisqu'elles influent sur la fréquentation et l'investigation des lieux, en même temps que sur l'apparence des arbres et donc des lieux. Certaines personnes enquêtées mettent bien en avant une pratique de l'espace extérieur plus importante en saisons clémentes (climat doux, absence de pluie) : « quand il fait beau on rencontre beaucoup de monde en bas de l'immeuble » ; la végétation invitant la fréquentation et le regard : « les arbres sont beaux en ce moment ».

Cette conception anthropologique ouvre une autre dimension : les rythmes des arbres servent désormais de repères à des pratiques sociales qui sont celles de la sociabilité. Ainsi, l'appropriation des arbres est variable selon les saisons, il existe une alternance saisonnière et journalière des « conventions ».

Les arbres contribuent à l'ambiance globale du site

Quelques résidents ont avoué apprécier la vue des arbres de leur fenêtre mais aussi la présence de l'avifaune : « quand ma fenêtre est ouverte et que les gens ne font pas de bruit, on peut entendre les oiseaux de chez moi ».

Les plantations semblent être un élément de satisfaction général « notre environnement est plus agréable avec ces arbres ». Cependant, certains appréhendent le futur et dénoncent les dégradations qui « coûtent chères alors que l'argent pourrait être utile à autre chose ».

Considérant ce qui vient d'être présenté, relativement à la ponctuation des rythmes de la vie quotidienne que permettent les arbres urbains, il se révèle manifeste que le rôle fonctionnel et utilitariste de l'arbre urbain est dépassé par l'aspect temporel. Il atteste du temps qui passe et rythme les pratiques sociales. Il est alors producteur de sens, témoignage de la vie et il devient signe urbain « dont la présence atteste de la qualité particulière de certains espaces publics » (Micoud, 1997, cité à la page 30 de ce mémoire).

Cependant, le point développé ci-après apporte de la nuance à ce propos.

3.4. Des arbres « objets » ou des arbres « êtres vivants » ?

Les dernières enquêtes, effectuées le 25 et le 26 avril, après le dommage porté au tilleul du jardin collectif (fait relaté en page 68), a permis de relever les impressions et commentaires de trois personnes au sujet de cet « accident-incident ».

La première, une femme âgée de près de soixante ans et résidente depuis plus de trente ans a évoqué « les jeunes » responsables de cet acte, dont elle n'avait pas connaissance avant qu'on lui en parle, comme des « irresponsables ne respectant plus grand-chose ». Elle en profita pour dénoncer d'autres actes de malveillance vis-à-vis des bâtiments : vitres cassées, graffitis. Cette personne n'a ainsi, tant dans sa manière de discourir que dans ses propos, pas fait transparaître plus de regret pour le vandalisme dont cet arbre a été l'objet que pour les désagréments causés sur le reste de son environnement.

Une mère accompagnant son enfant à l'aire de jeux située à proximité du jardin collectif, résidente depuis douze ans, n'avait pas plus constaté « le fait » que la femme précédente « je ne passe pas souvent à l'intérieur ». C'est suite à notre question qu'elle a manifesté de l'attention à la « victime » citée. A la vue du tronc brisé elle a formulé de l'inquiétude « c'est dangereux comme ça, se sera vite réparé ? ». Il lui a donc été demandé ce qu'elle entendait par « réparer ». La réponse : « ils vont le remplacer ? Ils changent souvent ces grilles. Il faudrait trouver des moyens pour que ça ne se produise pas si souvent ! ».

Un jeune garçon, quinze ans, résident, a évoqué le fait avant même qu'on ne lui pose une question à ce sujet. Il a avoué que « cet arbre était drôle parce qu'il était facile d'en attraper le haut » mais il semble regretter que ce jeu se soit terminé d'une telle façon « c'est dommage, qu'il ait cassé ».

Cet arbre reste donc un objet pour ces personnes qui n'ont pas une seule fois parlé de lui en tant qu'être vivant qui a fini par succomber à son « détournement d'usage ». Son remplacement semble souhaité mais ne paraît pas constituer un fait suffisamment mémorable pour éviter la reproduction d'un tel « incident ».

Cette enquête réalisée auprès des citoyens a permis d'obtenir un certain nombre d'extraits. Ceux-ci, suffisants pour offrir une première image de la représentation de l'arbre urbain dans le site que nous avons défini, au sein du quartier de La Rabière, se sont toutefois révélés insuffisants pour établir statistiquement d'éventuelles relations entre les arbres évoqués et certaines variables telles que la culture d'appartenance, le type de quartier habité, l'âge, le sexe et le profil historique (expérience antérieure de l'habitat et de l'environnement immédiat, issu du milieu urbain ou rural, possession d'une résidence secondaire, etc.).

Ainsi, il a pu être déterminé à quel point les arbres spécifient les rapports qu'entretiennent ces citoyens avec leur environnement.

POUR RESUMER...

Le travail d'investigation mené à terme a fait émerger les rapports plus ou moins étroits qui se nouent entre les caractéristiques d'un arbre, l'image ou la perception de l'arbre et des lieux dont il est une composante, et la vie sociale qui s'y développe.

L'observation des arbres et de leur environnement a permis de constater de nombreuses « emprunts » laissés par la vie quotidienne des citoyens. Ces « traces » ont pu être expliquées par les multitudes de pratiques et d'usages de l'espace. Notamment, la lecture des cheminements urbains est facilitée par l'empreinte des parcours qui s'organisent autour des arbres.

Les observations ont été confortées par les discours oraux. En effet, non seulement les figures qu'écrivent les cheminements s'observent directement, mais encore de nombreuses formes trouvées dans les entretiens indiquent la convergence du langage et des pratiques dans un même style d'expression. Ainsi, les récits des pratiques quotidiennes recueillis précisément sur le lieu identifié, ont conforté nos observations.

Ce travail apporte des données nouvelles relevant des perceptions, des pratiques et des comportements des habitants vis-à-vis de l'arbre, c'est-à-dire des manières de vivre l'espace arboré.

La variété des perceptions a renvoyé non seulement à la multiplicité des vécus, mais aussi à l'hétérogénéité des individus et des pratiques.

Une des ambitions du travail était d'établir des rapports de cause à effet entre les arbres présents dans le grand ensemble, leur gestion, et les types de comportements observés, de perception et de représentation révélées.

La problématique s'appuyait sur l'hypothèse selon laquelle perceptions, représentations et comportements sont influencés par l'image que se font les citoyens de l'arbre, de l'espace arboré et de sa gestion. Mais le travail d'investigation (les enquêtes notamment) a permis d'opposer deux conceptions. D'une part, il met en évidence une vision déterminée de l'arbre, des perceptions, des représentations et des comportements. D'autre part, il laisse place à une vision, moins immédiatement, fondée cette fois sur la singularité des arbres.

A présent, au-delà de son rôle fonctionnel et utilitariste, dont les jeux d'enfants, notamment, témoignent, l'arbre urbain a acquis une dimension bien plus forte.

Tout d'abord, le besoin de nature affirme la représentation de l'arbre au sein des grands ensembles. Le besoin pressant de nature de la part des citoyens donne aujourd'hui un poids affirmé à l'arbre qui devient réalité et symbole de la nature. L'arbre ne semble donc pas admiré uniquement pour lui mais aussi pour ce qui se révèle à travers lui.

Ensuite, les arbres urbains constituent des éléments ponctuels de repère pour les citoyens. Ils structurent l'espace et favorise la lisibilité de l'espace de part leurs caractères identifiable, mémorisable, descriptible et remarquable. Les arbres urbains deviennent ainsi des éléments marquant d'un lieu ou d'un parcours.

Ainsi, ils ne sont plus un simple élément de décor puisqu'ils participent à la lisibilité de l'espace auquel ils apportent des qualités supplémentaires et un rythme de vie ponctué par les saisons, propres au monde vivant. Le repérage spatial s'associe alors au repérage temporel.

L'arbre, témoin du temps qui passe et producteur de sens, se fait « signe urbain ».

Enfin, pour aller plus loin, il a été mis en évidence le fait que les rythmes des arbres servent de repères à des pratiques sociales qui sont celles de la sociabilité. Ainsi, l'appropriation des arbres est variable selon les saisons puisqu'il existe une alternance saisonnière et journalière.

Aujourd'hui, le constat est donc formel : **ces espaces arborés existent en tant que lieux agréables où les citoyens s'arrêtent et qui sont aussi des lieux de convivialité** : lieu de rencontre et de jeux pour les enfants, lieu de rencontre et d'échange pour les citoyens, lieu de promenade pour les familles ayant de jeunes enfants ; et au sein desquels les habitudes font la preuve quotidienne d'une appropriation physique de l'espace et des éléments qui le ponctuent.

Ainsi, les arbres sont d'autant plus appréciés et remarqués s'ils participent à la qualité sociale de l'espace de vie (aire de jeux, banc ombragé...) et qu'ils se situent près du lieu d'habitation de la personne. Et l'arbre vu de la fenêtre, l'alignement devant le lieu d'habitation est assimilé au patrimoine personnel, avec un sentiment de réelle possession, sans toutefois le désir de s'investir dans sa gestion.

Ce travail de recherche a révélé l'existence d'une étroite corrélation entre la gestion et l'appropriation de l'arbre urbain.

L'entretien mené auprès des gestionnaires du patrimoine arboré de la commune de Joué-lès-Tours a permis de prendre conscience de l'influence de l'appropriation des arbres urbains sur leur gestion. De manière consciente, par formulation de demandes d'élagage ou même d'abattage, ou de façon plus sinieuse et insidieuse, par la dégradation volontaire (vandalisme) ou involontaire (piétinement des racines, chocs de voiture...), les citoyens exercent des pressions conséquentes sur les gestionnaires du patrimoine arboré. D'une manière générale, on constate que l'arbre n'est pas respecté en tant qu'entité vivante. Il est choqué, heurté et blessé, voire complètement « détruit » (considérant la cassure du tilleul de l'îlot Rodin-Houdon) par les citoyens. Cependant, les citoyens, qui globalement n'apprécient pas les marques de vandalisme, se mettent rarement en cause dans les dégâts occasionnés aux arbres. Ils attribuent le plus souvent leur mauvais état à un manque d'entretien. Des réponses et des solutions doivent alors être proposées et mises en place (moyens de protection, choix raisonnés des plantations en terme d'encombrement...). La pérennité des arbres urbains en est assujettie.

A l'inverse, l'impulsion d'une image positive portée en partie par une gestion clairement affichée du patrimoine arboré a marqué la mémoire du site, influant fortement sur la perception des arbres. Ceci a été perçu au cours du questionnement des citoyens qui ont pour mémoire l'opération de restructuration de l'espace menée il y a huit ans.

Cependant, le résultat de ce travail de recherche doit être relativisé. En effet, la dernière interrogation formulée auprès de quelques citoyens, suite à la survenue de l'« incident » du tilleul, a majoritairement attesté d'une représentation de l'arbre en tant qu'« objet » ainsi que de sa non appropriation par ces mêmes citoyens.

CONCLUSION

L'arbre urbain, élément vivant dans l'univers minéral des villes, symbolise l'image de la nature pour plus de 97% de Français¹. Il y a là un véritable phénomène de société, qui représente un formidable champ d'investigation, entre nature et société.

Cependant, jusqu'à ce jour, il a bénéficié de peu de recherches mettant en exergue son rôle social, laissant une carence en la matière.

En effet, les regards variés et la multiplicité des attentes et des demandes de la part des populations urbaines dont fait l'objet l'arbre urbain ne cessent pas de désorienter les décideurs.

Ainsi, cette recherche s'est attachée à étudier la compréhension et l'analyse du phénomène complexe d'appropriation de l'arbre urbain par les citoyens, retranscrites ici au travers d'une démarche ambitieuse.

L'appréhension théorique des notions indispensables à la réalisation de cette recherche a rendu possible l'élaboration et l'application d'une démarche de terrain pertinente et productrice de nouvelles connaissances. Mais il est certain que cette conclusion ne se propose pas de mettre un point final au sujet traité. Ce travail ne se pose pas ici tel un objet fini, il reste une ébauche.

La recherche s'est inscrite dans un environnement déterminé et spécifique qui est celui du grand ensemble, en adéquation avec la définition que nous en avons choisie, à savoir : un groupe de grande dimension d'immeubles d'habitat locatif de plusieurs étages rassemblant un nombre important de logements (minimum 1 000 habitants) et érigé par l'urbanisme des années cinquante à soixante-dix afin de répondre à une situation économique, technique et démographique nouvelle.

La bibliographie pléthorique relative à la conception urbanistique des grands ensembles, confortée de l'étude menée sur le terrain, a appuyé l'usage de la végétation arborée en tant qu'élément de remplissage pour les espaces libres collectifs, sans soucis des conditions d'usage des nouveaux espaces introduits.

L'objet principal ayant été de traduire les rapports qu'entretiennent les citoyens vis-à-vis de la végétation arborée au sein des grands ensembles de logements sociaux, la réalité végétale et la perception qu'en ont les citoyens ont été confrontées. Ainsi, les représentations et les significations qui s'y attachent, étroitement liées aux comportements et aux qualités prêtées à cette végétation et aux espaces arborés, ont été étudiées.

Pour ce faire, la rencontre des gestionnaires de l'arbre, des relevés de terrain concernant le patrimoine arboré du site de l'étude ainsi que l'observation des pratiques de l'espace par les citoyens ont été menés. Puis des entretiens avec les citoyens ont permis de faire « parler » un espace qui leur est familier et qu'ils configurent au quotidien.

Il a donc fallu se fondre dans la quotidienneté et s'interdire toute abstraction hâtive, patienter et persister auprès des expressions de la quotidienneté, en s'attardant dans l'intime et le familier, en laissant enfin au récit de « vécus » la forme expressive qui lui est propre et sans laquelle il n'aurait pas de sens.

¹ Arnould, « La forêt qui cache les forêts », *Historiens et géographes*, n°370, 2000, pp.263-273

Les espaces collectifs se sont ainsi révélés être des lieux pratiqués au quotidien, des espaces vécus et appropriés, et au sein desquels l'arbre peut jouer un rôle social fort. Assimilable à l'espace qu'il occupe, élément des lieux appropriés, l'arbre urbain est à son tour approprié par les citoyens qui vivent cet espace.

L'arbre se voit alors attribué, au-delà de son rôle fonctionnel et utilitariste, une dimension sociale d'envergure. Élément marquant d'un lieu ou d'un parcours, il ponctue l'espace et rythme les pratiques sociales. Il est un signe urbain dont le caractère vivant induit une gestion en forte corrélation avec son appropriation.

Cependant, les entretiens menés dans cette étude ne constituent en réalité qu'une pré-enquête support pour l'élaboration d'un questionnaire qu'il reste à faire. Ce nouveau questionnaire permettrait de répondre de façon qualitative précise aux différentes questions qui ont pu être formulées.

L'étude qu'il reste à conduire, par l'importance qu'elle doit accorder à la parole des citoyens, permettra d'explorer et d'interpréter la variété spatiale des situations, c'est-à-dire d'apporter la nuance, de dépasser l'uniformité et de montrer qu'il existe des degrés d'intensité dans la perception, la représentation et l'appropriation des arbres. La production de nouveaux indicateurs, notamment plus qualitatifs, suppose, pour être généralisable, une consultation massive, un échantillon important.

Toutefois, il adviendra de rester prudent sur la classification des individus selon des groupes sociaux, chaque membre d'un groupe appartenant à une multitude d'autres groupes : un piéton est en même temps automobiliste, femme ou homme, célibataire ou chef de famille, jeune ou vieux, et appartient aussi bien à la catégorie des ouvriers que des sportifs ou rêveurs ! De tels groupes sont donc des entités fluctuantes qui se superposent et au sein desquelles les aspirations sont changeantes. L'usage d'une photographie culturelle et psychologique instantanée de quelques groupes plus actifs ou trop facilement identifiables risque d'induire l'enquête sur une fausse route.

Il faudra donc se livrer à d'autres traductions spatiales que celle de la grille statistique d'une population « rationnellement » classée et faisant correspondre un espace à un besoin.

Pour poser un point « provisoire » de conclusion à cette recherche, il est intéressant de relever le fait que dans le milieu urbain, fait de lignes rigides et toujours plus minérales, les arbres sont de plus en plus contraints à s'adapter au lieu de constituer le moyen d'y échapper. « L'homme [...] cherche toujours davantage à contraindre l'arbre à s'adapter à son cadre urbain. Le végétal perd ainsi de sa spécificité » (Nelson, 1987) au risque que ces exigences tendent à faire de l'arbre un objet, un élément du mobilier urbain comme en témoigne la description que donne Sylvie RIMBERT (1973), de la Lijnbaan de Rotterdam : « Les couleurs y sont soutenues par les matériaux, les parterres de fleurs, les perchoirs à perroquet ; les vitrines et les boîtes à lettre ; des auvents habillés de bois et des passages couverts coupent l'allée de zones d'ombre ; les lignes verticales des réverbères, des arbres, des cabines téléphoniques sont assez légères pour jalonner le déplacement sans l'endiguer ».

Bibliographie

- AUGOYARD Jean-François, *Pas à pas : essai sur le cheminement quotidien en milieu urbain*, éditions du Seuil, collection Espace, Paris, 1979, 185 p.
- BEER Roger, *Compte rendu des conférences présentées lors du colloque « l'arbre en ville » à Genève, [13-14] mars 1986*, éditions Conservatoire et Jardins botaniques de Genève, collection Boissiera volume 38, Genève, 1987, 119 p.
- BERQUE Augustin et al., « Natures en villes », dans *Les Annales de la Recherche Urbaine*, n°74, éditions SPPU Ministère de l'équipement, des transports et du tourisme, Paris, 1997, 175 p.
- BOURDU Raymond, VIARD Michel, *Arbres souverains*, éditions du May, Paris, 1990, 207 p.
- BOURGERY Corinne, MAILLIET Laurent, *L'arboriculture urbaine*, éditions IDF, collection Mission du paysage, Paris, 1993, 2 volumes : 318 et 139 p.
- CHERASSE Jean-Claude, *Milieu de vie quotidien et perception de l'espace : essai sur les territoires de la vie quotidienne dans des quartiers de l'Est de l'agglomération lyonnaise : quartier Saint-Jean, le Petit-Pont, la Grappinière, ZUP de Vaulx la Grande Ile*, éditions Université de Lyon, Lyon, 1982, 227 p.
- CHOAY Françoise, *L'urbanisme, utopies et réalités. Une anthologie*, éditions Seuil, collection Points, Paris, 1965, 448 p.
- CLAVEL Maïté, *Sociologie urbaine*, éditions Anthropos, Paris, 2002, 123 p.
- CORAJAUD Michel, « Espaces publics, conflits d'usage », dans *Les carnets du paysage*, n°1, éditions Actes Sud/ENSP, Arles-Versailles, 1998, pp. 6-15
- CORVOL André, *La nature en ville : XVII^e-XX^e siècle*, éditions Institut d'histoire moderne et contemporaine, Paris, 1994, 64 p.
- Délégation Générale à la Recherche Scientifique et Technique, Sous-programme de recherche urbaine ; Direction de l'Aménagement Foncier et de l'Urbanisme au Ministère de l'Équipement et du Logement, Sous-programme de recherche urbaine, *Espace urbain et vie quotidienne des citoyens*, éditions Copedith, Paris, 1972, 252 p.
- DIJOUX G., *Arbres à histoire*, Rapport de diplôme de paysagiste DPLG à l'ENSP de Versailles, 1986, 112 p.
- DONADIEU Pierre, « Comment évolue le rôle du végétal dans la ville ? » dans *La plante dans la ville*, colloque d'Angers, mai 1996, éditions INRA, collection Les Colloques, n°84, Paris, 1997, p. 21-27
- DONADIEU Pierre, *La société paysagiste*, éditions Actes Sud/ENSP, Arles-Versailles, 2002, 149 p.
- GALLETY Jean-Claude, GUERLAVAS Gwennaëlle, *Entre les tours et les barres : restructurer les espaces publics sur les réseaux, les transports, l'urbanisme et les constructions publiques*, éditions CERTU, Lyon, 1996, 205 p.
- GENIN André, PLANTIVEAU Paul, *Les services espaces verts des villes et des collectivités locales*, éditions J.B. Baillière, collection Les Manuels professionnels horticoles, Paris, 1982, 257 p.
- GRAND LYON, *Charte de l'arbre*, 2000, Lyon, 54 p.
- GUILLERME André et al., « Les saisons dans la ville », colloque de la Villette, [3-5] novembre 1993, dans *Les Annales de la Recherche Urbaine*, n°61, éditions SPPU Ministère de l'Équipement, des Transports et du Tourisme, Paris, 1994, 151 p.
- HADDAD Yaël, *Approche du fonctionnement et de la gestion des plantations d'alignement en milieu urbain, au travers d'une démarche pluridisciplinaire, physiologique, sociologique, paysagère et économique*, mémoire de thèse de doctorat géographie, Paris, 1996, 233 p.
- HOLODYSKI A., 1989, « Politique de l'arbre en ville », dans *Revue forestière française*, numéro spécial, pp. 13-18
- KAËS René, *Vivre dans les grands ensembles*, éditions Ouvrières, collection Vivre son temps, Paris, 1963, 341 p.

- LARUE Didier, *L'arbre dans la ville*, éditions Sang de la terre Foncier conseil, Paris, 1996, 168 p.
- LE CORBUSIER, *La Charte d'Athènes*, éditions de Minuit, collection Points, Paris, 1957, 190 p.
- LOISEAU Jacques-Marie, TERRASSON François, TROCHET Yves, *Le paysage urbain*, éditions Sang de la Terre, Paris, 1993, 193 p.
- LYNCH Kevin, *L'image de la Cité*, Editions Dunod, Paris, 1999, 223 p.
- MADEC Annick, MURARD Numa, *Citoyenneté et politiques sociales*, éditions Flammarion, collection Dominos, Evreux, 1995, 128 p.
- MATI Nicolas, FREYTET François, « Manifeste des gestionnaires des espaces verts », dans *Arbre actuel*, n°15, 1994, pp. 10-13
- MAZOYER Michel et al., *L'arbre : symbole et réalité*, actes des premières journées universitaires de Hérisson, [21 et 22] juin 2002, éditions L'Harmattan, Collection Kubaba, Paris, 2003, 277 p.
- MERLIN Pierre, CHOAY Françoise, *Dictionnaire d'urbanisme et de l'aménagement*, éditions PUF, Paris, 1988, 723 p.
- Ministère de l'urbanisme et du logement, Service technique de l'urbanisme, Division des espaces verts, *Paysage et formes végétales*, éditions STU, Paris, 1982, 137 p.
- NELSON Murray, « L'arbre dans le bourg », dans *Paysage actualités*, avril 1987, pp. 40-44
- NOUVELLON Amélie, *L'influence de la forme urbaine sur la culture et la conscience des citoyens*, CESA, mémoire de recherche, Tours, 2001, 92 p.
- PANERAI Philippe, *Analyse urbaine*, éditions Parenthèse, Marseille, 1999, 190 p.
- PAQUOT Thierry, « Le paysage urbain, l'écoumène de la modernité », dans *Ville contre-nature. Philosophie et architecture*, édition La Découverte, Paris, 1999, pp. 154-174
- PLOUCHART Louisa, *Comprendre les grands ensembles. Une exploration des représentations et des perceptions*, éditions L'Harmattan, collection Villes et Entreprises, Paris, 1999, 297 p.
- PITTE Jean-Robert, *Histoire du paysage français de la préhistoire à nos jours*, troisième édition, éditions Tallandier, Paris, 2003, 444 p.
- REBOIS Didier, « La nature dans le projet urbano-architectural », dans *Ville contre-nature. Philosophie et architecture*, édition La Découverte, Paris, 1999, pp. 247-253
- RIMBERT Sylvie, *Les paysages urbains*, éditions Colin, Paris, 1973, 240 p.
- RUMELHART M., « L'arbre et le paysage urbain », dans *Revue forestière française*, numéro spécial, 1989, pp. 45-56
- SABLET Michel (de), *Des espaces agréables à vivre : places, rues, squares et jardins*, éditions du Moniteur, Paris, 1988, 255 p.
- SARCELLES, CREPIF, IAURIF, *Quel avenir pour les grands ensembles ?*, colloque de Sarcelles (Val d'Oise) [10] juin 1986, éditions CREPIF, collection Cahiers du CREPIF, Paris, 1986, 136 p.
- SALETTE Jean, « Conclusions-persepctives », dans *La plante dans la ville*, colloque d'Angers, mai 1996, éditions INRA, collection Les Colloques, n°84, Paris, 1997, p. 309-318
- SALLES Sylvie, « Lieux de représentation, les espaces publics du Grand Lyon », dans *Les carnets du paysage*, n°1, éditions Actes Sud/ENSP, Arles-Versailles, 1998, pp. 28-45
- STEFULESCO Caroline, *L'urbanisme végétal*, éditions IDF, collection Mission du paysage, Paris, 1993, 320 p.
- STEFULESCO Caroline, « Des villes pour les arbres », dans *Revue forestière française*, numéro spécial, 1989, pp. 57-67
- TOMAS François, BLANC Jean-Noël, BONILLA Mario, *Les grands ensembles une histoire qui continue...*, Publications de l'Université de Saint Etienne, Saint Etienne, 2003, 261 p.
- TOUSSAINT Jean-Yves, ZIMMERMANN Monique, *User, observer, programmer et fabriquer l'espace public*, éditions Presses polytechniques et universitaires romandes, Lausanne, 2001, 290 p.

Bibliographie relative à la ville de Joué-lès-Tours

GRAND PROJET DE VILLE DE L'AGGLOMERATION TOURANGELLE, *Opération de construction-démolition Rabière 2000 et 2001. Demande d'autorisation de démolir 43 logements*, juillet 2000, 98 p.

GRAND PROJET DE VILLE DE L'AGGLOMERATION TOURANGELLE, *Projet de quartier La Rabière*, « Convention Territorial d'Application », document mis en forme par le Service Mission Ville de Joué-lès-Tours, janvier 2004, 39 p.

GRAND PROJET DE VILLE DE L'AGGLOMERATION TOURANGELLE, *Projet de quartier La Rabière*, « Gestion urbaine de proximité, diagnostic sur le secteur de la ZUP 2 », document mis en forme par l'Agence d'Urbanisme de l'Agglomération de Tours, septembre 2004, 38 p.

Magazine d'informations municipales, « Modernisation des logements sociaux », dans *Joué-lès-Tours ma ville*, n°33, éditions Municipalité de Joué-lès-Tours, novembre 2004, pp. 4-5

Magazine d'informations municipales, « Transformation du quartier de La Rabière », dans *Joué-lès-Tours ma ville*, n°34, éditions Municipalité de Joué-lès-Tours, janvier 2005, pp. 6-7

Magazine d'informations municipales, « La ville se met au vert », dans *Joué-lès-Tours ma ville*, n°34, éditions Municipalité de Joué-lès-Tours, janvier 2005, p. 9

ANNEXES

NOMS COMMUNS ET LATINS DES ARBRES RENCONTRES SUR LE SITE DE L'ETUDE

Arbre de Judée
Cercis siliquastrum

Bouleau blanc
Betulas pendula

Cèdre du Liban
Cedrus libani

Charme commun
Carpinus betulus

Erable lacinié de Wier
Acer lacinié wiris

Erable négundo
Acer negundo

Erable sycomore
Acer pseudoplatamus

Hêtre commun
Fagus sylvatica

Magnolia à grandes fleurs
Magnolia grandiflora

Paulownia impérial
Paulownia tomentosa

Peuplier blanc
Populus alba

Peuplier noir d'Italie
Populus nigra Italica

Pin noir d'Autriche
Pinus nigra

Platane à feuilles d'Erable
Platanus × hispanica

Pommier
Malus sp.

Prunier pissardi pourpre
Prunus cerasifera atropurpurea

Saule blanc
Salix alba

Savonnier
Koelreuteria paniculata

Séquoia géant
Sequoiadendron giganteum

Sophora
Sophora japonica pendula

Tilleul d'hiver
Tilia cordata

[illegible]

1 Tranches d'âge : moins de 15 ans, de 15 à 19 ans, de 20 à 24 ans, de 25 à 39 ans, de 40 à 59 ans, de 60 à 74 ans, 75 ans et plus

² Usage des équipements ou autres

³ Mode de déplacement : piéton, cycliste, voiture

⁴ Qualité du parcours : quotidien, occasionnel, exceptionnel

⁵ Déambulation, stagnation, passage bref

⁶ Type d'expression laissant paraître (heureux : plaisir, joie ; malheureux : tristesse, mélancolie)

Observations climatiques
Localisation de l'enquête

Date Heure		N°	PROFIL SOCIOLOGIQUE		ATTACHEMENT AU QUARTIER A TRAVERS SA FREQUENTATION				
			S ¹	Age ²	Citadin ³	Modalités d’usage ⁴	Fréquence ⁵	Durée d’usage	Perception des lieux ⁶
		1							
		2							
		3							
		4							
		5							
		67							
		7							
		8							
		9							
		10							

¹ Sexe : féminin (F), masculin (M)

² Tranches d'âge : moins de 15 ans, de 15 à 19 ans, de 20 à 24 ans, de 25 à 39 ans, de 40 à 59 ans, de 60 à 74 ans, 75 ans et plus.

³ Préciser à l'enquête le périmètre considéré

⁴ Citadin habitant (si oui depuis combien de temps), usager ou passant

⁵ Fréquentation à quelle(s) occasion, description du ou des parcours réalisés, en tant que piéton, cycliste, automobiliste

⁶ Quotidienne, occasionnelle, exceptionnelle

⁷ Satisfaction des aménagements, satisfaction de l'entretien des espaces extérieurs et intérieurs, lieux animés, sentiment d'enracinement

SENSIBILITE AUX ARBRES												
N °	En général sur la commune				Sur le site ¹							
	Reconnaissance essences	Aspect quantitatif	Aspect qualitatif	Image véhiculée par l'arbre	Nbre	Essences	Forme, couleur, odeur	Entretien général	Evolution patrimoine		Nuisance(s)	Appréciation, remarques
									Nbre	Qualité		
1												
2												
3												
4												
5												
6												
7												
8												
9												
10												

¹ Attention au périmètre considéré par l'enquête

N°	AMBIANCE GENERALE DU SITE					
	Sentiment ¹	Appréciation sur le confort ²	Périodes préférées ³	Image globale	Ressenti	Remarques
1						
2						
3						
4						
5						
6						
7						
8						
9						
10						

¹ Satisfaction, reproches et critiques

² Appréciations sensibles : respiration, ensoleillement, vent, bruit, lisibilité, etc.

³ Saisons, climat et heure de la journée

Grille d'analyse type utilisée pour les entretiens avec les citadins